RAY BRADBURY
Bien après minuit
12
1
2
3
4
5
6
Denoël
PRESENCE DU FUTUR
SCIENCE-FICTION
25 F

RAY BRADBURY

Bien après minuit

nouvelles
traduites de l'américain
par Roland Delouya

DENOËL

Titre original :

Long after Midnight (Alfred A. Knopf, Inc. N.Y.).

— Le Flacon Bleu *(The Blue Bottle* © 1950, by Love Romances publishing Inc.

— Un printemps hors du temps *(One Timeless Spring),* première publication dans *Collier's.*

— Le Perroquet qui avait connu papa *(The Parrot who met Papa),* première publication dans *Playboy Magazine.*

— L'Homme brûlant *(The Burning Man).*

— Un morceau de bois *(A Piece of Wood),* première publication dans *Esquire.*

— Le Messie *(The Messiah).*

— G. B. S. modèle V *(G. B. S. Mark V).*

— Boire en une fois : contre la fureur des foules *(Drink Entire: Against the Madness of Crowds),* première publication dans *Gallery.*

— Intermède au soleil *(Interval in Sunlight).*

— À jamais la Terre *(Forever and the Earth)* © 1950, by Planet Stories.

— Les Miracles de Jamie *(The Miracles of Jamie).* première publication dans *Charm.*

— Le Jeu d'octobre *(The October Game).*

— Bien après minuit *(Long after Midnight).*

— La Tablette de chocolat *(Have I got a Chocolate Bar for you),* première publication dans *Penthouse.*

© by Ray Bradbury, 1974-1975

et pour la traduction française

© by Éditions Denoël, 1977.
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

ISBN 2-207-24734-1
B24734-8

Ce livre, avec toute mon amitié, est dédié à William F. Nolan, merveilleux collectionneur, chercheur extraordinaire, cher ami.

Le Flacon Bleu

Les cadrans solaires n’étaient plus qu’un éboulis de cailloux blancs. Les oiseaux des airs volaient maintenant dans des ciels anciens de rocs et de sable, enterrés, leurs chants figés. Les fonds de la mer morte charriaient de la poussière qui inondait la terre lorsque le vent lui commandait de redonner vie à une vieille légende de déluge. Les cités étaient profondément enfouies sous des greniers de silence, de temps ensilé, de bassins et de fontaines de calme et de souvenir.

Mars était morte.

Surgissant de l’énorme quiétude, très loin, un bruit d’insecte grandit parmi les collines cannelle et se déplaça dans l’air flamboyant jusqu’à faire trembler la route et envoyer murmurer la poussière par le fond des vieilles cités.

Le bruit cessa.

Dans le silence chatoyant de la mi-journée, Albert Beck et Léonard Craig, assis dans une vieille jeep, regardaient une ville morte qui n’avait pas bougé sous leur regard mais attendait leur cri :

— Holà !

Une tour de cristal tomba en pluie.

— Eh toi !

Une autre s’affaissa.

Puis une autre, et une autre, à mesure que Beck leur signifiait leur sentence de mort.

Des animaux de pierre aux vastes ailes de granit s’envolaient en mille éclats pour s’écraser sur les cours et les fontaines. Son cri les appelait comme des bêtes vivantes, et les bêtes répondaient, gémissaient, craquaient, se dressaient, basculaient, tremblaient, hésitaient puis, déchirant l’air, elles s’abattaient avec des bouches grimaçantes et des yeux vides, des dents aiguës, éternellement affamées, soudain arrachées et éparpillées comme des shrapnels sur les dalles.

Beck attendit. Aucune tour ne tombait plus.

— Il n’y a plus de danger, on peut y aller maintenant.

Craig ne bougea pas.

— Pour la même chose ?

Beck fit un signe de tête.

— Pour une saloperie de *flacon !* Je ne comprends pas. Pourquoi tout le monde court-il après ?

Beck descendit de voiture.

— Ceux qui l'ont trouvé n'ont jamais rien dit, ils n'ont jamais expliqué. Mais – c'est ancien. Aussi ancien que le désert, que les mers mortes – et il pourrait contenir n'importe quoi. C'est ce que dit la légende. Et parce qu'il *pourrait* contenir n'importe quoi – il attise le désir de possession de l'homme.

— Le tien, pas le mien, dit Craig. Sa bouche remuait à peine, ses yeux étaient à moitié fermés, vaguement amusés. Il s'étira paresseusement : Je t'accompagne seulement pour me dégourdir. J'aime mieux te regarder que de rester assis dans la chaleur.

Beck était tombé par hasard sur la vieille jeep un mois plus tôt, avant que Craig se joigne à lui. Elle faisait partie des épaves de la Première Invasion industrielle de Mars qui s'était terminée lorsque la course aux étoiles s'était poursuivie. Il avait réparé le véhicule qui le menait de ville morte en ville morte, traversant les terres des oisifs et des hommes à tout faire, des rêveurs et des fainéants, d'hommes pris dans les remous de l'espace, des hommes comme lui-même et Craig qui n'avaient jamais voulu faire grand-chose et avaient trouvé Mars pour ce faire.

— Il y a cinq mille, dix mille ans, les Martiens ont fait le Flacon Bleu, dit Beck. Soufflé dans du verre martien – perdu et retrouvé, perdu et retrouvé, encore et encore.

Il regarda fixement le brouillard de chaleur qui faisait vaciller la ville morte. Toute ma vie, pensa Beck, je n'ai rien fait, et rien à l'intérieur de ce rien. D'autres, des hommes meilleurs, ont fait de grandes choses, sont allés sur Mercure, ou Vénus, ou au-delà du Système. Sauf moi. Pas moi. Mais le Flacon Bleu peut *changer* tout ça.

Il s'éloigna de la voiture silencieusement.

Craig descendit et le suivit, le rattrapa facilement.

— Ça fait combien maintenant, dix ans que tu cherches ? Tu sursautes quand tu dors, tu te réveilles de mauvais poil, tu sues sang et eau tous les jours. Tu crèves d'envie de posséder ce sacré flacon, et tu ignores ce qu'il y a dedans. Beck, tu es un imbécile.

— La ferme, la ferme, dit Beck en donnant un coup de pied dans un tas de cailloux sur son chemin.

Ils entrèrent ensemble dans la ville en ruine, foulant une mosaïque craquelée figurant une tapisserie de pierre composée de fragiles créatures martiennes, d'animaux morts à jamais qui apparaissaient et disparaissaient au caprice de la moindre brise, agitant la poussière silencieuse.

— Attends ! dit Beck. Il mit ses mains en porte-voix et hurla : Toi, là-bas !

— … là-bas, répondit l'écho, et des tours s'affaissèrent. Fontaines et colonnes se repliaient sur elles-mêmes. C'était la marque de ces cités. Parfois, des tours aussi belles qu'une symphonie tombaient à l'énoncé d'un mot. C'était comme si on regardait une cantate de Bach se désintégrer devant vos yeux.

L'instant d'après : des ruines enterrées dans des ruines. La poussière s'installa. Deux structures restèrent intactes.

Beck s'avança, faisant un signe de tête à son ami.

Ils se mirent à chercher.

Craig fit une pause, un faible sourire aux lèvres.

— Dans ce flacon, dit-il, y a-t-il une femme accordéon, toute repliée sur elle-même comme ces gamelles qui s'encastrent les unes dans les autres, ou ces fleurs japonaises qui s'épanouissent dès que tu les mets dans l'eau ?

— Je n'ai pas besoin de femme.

— Peut-être. Peut-être n'as-tu jamais eu de vraie femme, une femme qui t'aime, et que tu espères trouver secrètement. Craig avança les lèvres. Ou peut-être quelque chose de ton enfance. Emballé dans un paquet minuscule – un lac, un arbre auquel tu grimpais, de l'herbe verte, quelques écrevisses. Qu'en penses-tu ?

Les yeux de Beck se fixèrent sur un point lointain.

— Quelquefois – c'est presque ça. Le passé. La Terre. Je ne sais pas.

Craig hocha la tête.

— Ce qui se trouve dans le flacon dépend peut-être de qui regarde. Et s'il y avait un bon coup de bourbon…

— Continue à chercher, dit Beck.

Il y avait sept pièces pleines de brillances et d'étincellements : du sol au plafond, étagés, des bocaux, des carafes, des magnums, des

urnes, des vases – soufflés dans des verres rouges, roses, jaunes, violets et noirs. Beck les brisa un à un, pour les éliminer, les faire disparaître pour ne pas avoir à les repasser en revue.

Beck termina sa pièce et s'apprêta à occuper la suivante. Il avait presque peur de continuer. Peur que *cette* fois il le trouve, que la quête finisse, et que sa vie n'ait plus de sens. C'est seulement après avoir entendu parler du Flacon Bleu par des voyageurs venant de Vénus, dix ans auparavant, que la vie avait commencé d'avoir un but. La fièvre s'était emparé de lui et le consumait depuis. S'il s'y prenait bien, la perspective de trouver le flacon pourrait emplir sa vie entière. Encore trente ans, s'il faisait attention à ne pas *trop* se hâter, de recherche, sans jamais s'avouer ouvertement que ce n'était pas du tout le flacon qui comptait, mais la quête, la course et la chasse, la poussière et les cités, et l'excitation.

Beck entendit un bruit sourd. Il alla à une fenêtre donnant sur la cour. Un petit tricycle des sables s'était arrêté presque sans bruit au bout de la rue. Un homme grassouillet, cheveux blonds, descendit de sa selle et regarda la ville. Un autre chercheur, Beck soupira. Il y en avait des milliers qui cherchaient sans trêve, cherchaient. Mais il y avait des milliers de villes et de cités, de villages fragiles, et il faudrait des siècles pour les passer tous au crible.

— Ça marche ? Craig apparut au seuil de la porte.

— Pas de veine. Beck renifla l'air : Tu ne sens rien ?

— Quoi ? Craig regarda autour de lui.

— Ça sent – comme du bourbon.

— Oh ! dit Craig en riant : C'est moi !

— Toi ?

— Je viens juste d'en boire. Trouvé dans l'autre pièce. J'ai poussé des trucs, des tas de flacons comme d'habitude, et l'un d'eux contenait du bourbon, alors je me suis servi une rasade.

Beck le regardait fixement, commençant à trembler.

— Qu'est-ce… qu'est-ce que le bourbon viendrait faire *ici,* dans un flacon martien ? Ses mains étaient froides. Il s'avança lentement d'un pas : Montre-moi !

— Je suis sûr que…

— Montre-moi, bon Dieu !

Il était là, dans un coin de la pièce, un récipient de verre martien,

aussi bleu que le ciel, de la taille d'un petit fruit, léger et aérien dans la main de Beck qui le posa sur une table.

— Il est à moitié plein de bourbon, dit Craig.

— Je ne vois rien à l'intérieur, dit Beck.

— Agite-le alors.

Beck le reprit, l'agita délicatement.

— Tu l'entends glouglouter ?

— Non.

— Moi, je l'entends parfaitement.

Beck le reposa sur la table. Le soleil, envoyant ses rayons comme des épées par une fenêtre sur le côté, incendiait d'éclairs bleus le mince récipient. C'était le bleu d'une étoile au creux d'une main. C'était le bleu d'une baie d'océan à midi. C'était le bleu d'un diamant le matin.

— C'est le flacon, dit Beck calmement. Je le sais. Nous n'avons plus besoin de chercher. Nous avons trouvé le Flacon Bleu.

Craig parut sceptique.

— Tu es sûr que tu n'y vois rien à l'intérieur.

— Rien… Mais… Beck s'approcha, très près, et regarda tout au fond de l'univers bleu : Peut-être que si je l'ouvre et que je verse ce qu'il y a dedans, je le saurai.

— Je l'ai bien rebouché. Attends. Craig tendit la main.

— Si ces messieurs veulent bien m'excuser, dit une voix derrière eux.

L'homme grassouillet aux cheveux blonds se montra un revolver à la main. Il ne regarda pas leurs visages, mais seulement le petit flacon de verre bleu. Il esquissa un sourire.

— Je déteste manier des revolvers, dit-il, mais c'est une question de nécessité parce qu'il me faut tout simplement cette œuvre d'art. Je vous suggère de me laisser la prendre sans difficulté.

Beck était presque soulagé. Il y avait une certaine perfection dans la façon dont cet incident était réglé : c'était le genre de chose qu'il aurait pu souhaiter, se faire voler le trésor avant de savoir ce qu'il y avait dedans. C'était maintenant que s'ouvrait la perspective d'une poursuite, d'une lutte, d'une série de profits et de pertes et, avant d'en voir le bout, il se passerait bien encore quatre ou cinq ans.

— Allons, dit l'étranger. Donnez-le-moi. Il leva le canon du

revolver en guise d'avertissement.

Beck lui tendit le flacon.

— Stupéfiant. Vraiment stupéfiant, dit l'homme grassouillet. Je n'arrive pas à croire que ce soit aussi simple que ça, arriver quelque part, entendre parler deux hommes et me voir remettre gentiment le Flacon Bleu. Stupéfiant ! Il sortit par le couloir et retrouva la lumière du jour en gloussant de rire.

Sous les froides lunes doubles de Mars, les cités obscures n'étaient que ruines et poussière. Le long de la route encombrée de débris, la jeep cahotait en se traînant, dépassait les villes où les fontaines, les gyrostats, les meubles, les livres de métal chantant, les tableaux, gisaient, recouverts de gravats et d'ailes d'insectes. Devant des villes qui n'étaient plus des villes, mais seulement des choses réduites à un sable fin qui allait et venait au gré de vents pourpres, d'un lieu à l'autre, comme un sablier géant, s'amoncelant sans cesse et se ré-amoncelant. Le silence s'ouvrit pour laisser passer la voiture, et se referma sitôt après.

Craig dit :

— Nous ne le retrouverons jamais. Ces saloperies de routes. Si vieilles. Nids de poules, dos d'ânes, rien n'est en état. Il a l'avantage avec le tricycle. Il peut se faufiler partout. Vacherie !

Ils firent une brusque embardée pour éviter une mauvaise section de route. La voiture roulait sur la vieille artère, arrivait sur un sol aveugle, passait en faisant voler la poussière et comme par un trait de gomme révélait les couleurs émeraude et or de l'antique mosaïque martienne pavant la route.

— Attends, cria Beck. Il mit le moteur au ralenti : J'ai vu quelque chose là-bas.

— Où ?

Ils rebroussèrent chemin sur une centaine de mètres.

— Là. Tu vois ? C'est *lui*.

Dans un fossé sur le côté de la route, l'homme grassouillet gisait, replié sur son tricycle. Il ne bougeait pas. Ses yeux étaient béants. Lorsque Beck alluma une torche, ses pupilles brillèrent sans éclat.

— Où est le flacon ? demanda Craig.

Beck sauta dans le fossé et ramassa le revolver de l'homme.

— Je ne sais pas. Disparu.

— Qu'est-ce qui l'a tué ?

— Ça non plus je ne le sais pas.

— Le tricycle a l'air en bon état. Pas un accident.

Beck retourna le corps.

— Pas de blessures. On dirait qu'il s'est juste… arrêté de son plein gré.

— Crise cardiaque, peut-être, dit Craig. Causée par le flacon. Il s'arrête là pour se cacher, pensant qu'il ira bien, mais la crise l'a lessivé.

— Ça n'explique pas la disparition du Flacon Bleu.

— Quelqu'un a dû venir. Tu sais bien qu'il y a beaucoup de chercheurs…

Ils fouillèrent l'obscurité autour d'eux. Très loin, dans les ténèbres étoilées, sur les collines bleues, ils virent un vague mouvement.

— Là-haut. Beck pointa le doigt : Trois hommes à pied.

— Ils ont dû…

— Oh ! mon Dieu, regarde !

Dans le fossé, à leurs pieds, le corps de l'homme rayonna, se mit à fondre. Les yeux prirent un aspect de pierres de lune sous un brusque jet d'eau. Le visage commença de se dissoudre dans un brasier. Les cheveux étaient comme des bougies magiques crépitantes. Le corps fumait pendant qu'ils le regardaient. Les doigts secoués par les flammes. Puis, comme si un marteau géant avait brisé une statue de verre, le corps se craquela, disparut dans un flamboiement d'étincelles roses, devenant brume à mesure que la brise nocturne les transportait au-dessus de la route.

— Ils ont dû… lui faire quelque chose, dit Craig. Les trois types là-bas, avec une nouvelle sorte d'arme.

— C'est déjà arrivé, dit Beck. Des hommes que je connaissais et qui ont eu le Flacon Bleu. Ils ont disparu. Et le flacon est passé dans les mains d'autres hommes qui ont disparu aussi. Il secoua la tête : On aurait dit un million de lucioles quand il s'est désintégré…

— Tu vas les suivre ?

Beck retourna à la voiture. Il jaugea les bosses du désert, les monticules de ruines et de silence.

— Ça va être difficile, mais je pense que je peux me lancer à leur poursuite. Maintenant. Il faut que je le fasse. Il observa une pause, ne s'adressant pas à Craig : Je crois que je sais ce qu'il y a dans le Flacon

Bleu… Finalement, je me rends compte que ce que je désire le plus au monde s'y trouve. À m'attendre.

— Je n'y vais pas, dit Craig, s'approchant de la voiture où Beck était assis dans l'obscurité, les mains sur les genoux : Je ne vais pas aller à la poursuite de trois hommes armés. Je veux vivre, Beck. Ce flacon ne veut rien dire pour moi. Je ne risquerai pas ma peau pour lui. Mais je te souhaite bonne chance.

— Merci, dit Beck. Il démarra et partit dans les dunes.

La nuit était aussi fraîche que l'eau qui coulait sur le pare-brise de la voiture.

Beck ralentit au maximum en traversant le fond boueux de rivières mortes parsemé de galets blanc de craie, flanqué de part et d'autre de hautes falaises. Des lambeaux de double clair de lune coloraient de jaune d'or les bas-reliefs de dieux et d'animaux sur les parois des falaises : figures de plusieurs centaines de mètres racontant des histoires martiennes gravées en symboles, visages incroyables avec des yeux comme des grottes béantes et des bouches comme des cavernes.

Le ronflement du moteur détachait des cailloux, des blocs de roc. Une avalanche de pierres, des segments dorés de l'antique sculpture glissèrent hors des rayons des lunes et s'abîmèrent dans le puits de ténèbres bleues.

Au milieu du grondement, tout en conduisant, Beck se reporta en pensée à toutes les nuits des dix dernières années, les nuits où il avait fait des feux rouges sur le fond de la mer, les nuits où il avait préparé pensivement des repas. Et rêvé. Toujours ces rêves de *besoin.* Et ne sachant pas de quoi. À partir de son adolescence, il n'avait connu que la vie dure sur Terre, la grande panique de 2130, la famine, le chaos, la révolte, la misère. Puis d'une planète à l'autre, les années sans femmes, sans amour, les années *seul.* Vous sortez de l'obscurité dans la lumière, hors du ventre dans le monde, et que trouvez-vous que vous désiriez vraiment ?

Et cet homme, là-bas dans le fossé ; n'a-t-il pas toujours cherché quelque chose de plus ? Quelque chose qu'il n'avait pas. Qu'y avait-il pour des hommes comme lui-même ? Ou pour quiconque ? Y avait-il quelque chose qui vaille la peine d'être cherchée.

Le Flacon Bleu.

Il freina brusquement, sauta au sol, revolver au poing. Il courut, s'accroupit dans les dunes. Devant lui, les trois hommes étaient

couchés sur le sable froid, bien en ordre. C'étaient des Terriens, avec des visages hâlés, des vêtements grossiers et des mains noueuses. La clarté des étoiles se reflétait sur le Flacon Bleu qui gisait au milieu d'eux.

À mesure que Beck regardait, les corps commencèrent à se dissoudre. Ils disparurent en volutes de vapeur, en gouttes de rosée et en cristaux. L'instant d'après ils avaient disparu.

Beck sentit le froid dans son corps quand les flocons s'abattirent en pluie sur ses yeux, effleurant ses lèvres et ses joues.

Il ne bougea pas.

L'homme grassouillet. Mort et disparu. La voix de Craig : « Une nouvelle sorte d'arme… »

Non. Pas du tout une arme.

Le Flacon Bleu.

Ils l'avaient ouvert pour y trouver ce qu'ils désiraient le plus. Tous les hommes malheureux, tous ceux qui avaient désiré durant des années solitaires l'avaient ouvert pour y trouver ce qu'ils voulaient le plus ardemment dans les planètes de l'univers. Et tous, ils avaient trouvé, comme ces trois hommes-ci. Il était facile de comprendre maintenant pourquoi le flacon passait de main en main si rapidement, et pourquoi les hommes disparaissaient après. Brins de paille voletant sur le sable, sur les bords de la mer morte. Devenant flammes et lucioles. Brouillard.

Beck ramassa le flacon et le tint loin de lui pendant un long moment. Ses yeux brillaient. Ses mains tremblaient.

C'est donc ce que je cherchais, songea-t-il. Il tourna le flacon qui darda un éclair bleu.

C'est donc ce que tous les hommes veulent vraiment ? Le secret désir, tout au fond, caché là où ils ne devineront jamais ? L'impulsion subliminale ? C'est donc ce que chaque homme recherche, par le biais de quelque sentiment de culpabilité ?

La mort.

Une fin au doute, à la torture, à la monotonie, au manque, à la solitude, à la peur, une fin à tout.

Tous les hommes ?

Non. Pas Craig. Craig avait, peut-être, bien plus de chance. Quelques hommes étaient comme des animaux dans l'univers, sans se poser de questions, buvant aux sources, se reproduisant et élevant leurs petits et ne doutant pas un seul instant que la vie ne pouvait être

autre chose que bonne. C'était Craig. Ils étaient quelques-uns comme lui. Heureux animaux sur une grande réserve, dans la main de Dieu, avec une religion et une foi qui poussaient en eux comme un système nerveux spécial. Les hommes non neurotiques au milieu de milliards de neurotiques. Ils ne voudraient de la mort que plus tard, de manière naturelle. Pas maintenant. Plus tard.

Beck leva le flacon. Comme c'était simple, pensa-t-il, et bien. Voici ce que j'ai toujours voulu. Et rien d'autre.

Rien.

Le flacon était débouché et bleu dans la clarté des étoiles. Beck prit une immense goulée de l'air du Flacon Bleu, profondément dans ses poumons.

Je l'ai enfin, pensa-t-il.

Il se détendit. Il sentit son corps devenir merveilleusement frais, puis merveilleusement chaud. Il savait qu'il glissait le long d'un toboggan d'étoiles vers une obscurité aussi délicieuse que du vin. Il nageait dans du vin bleu et du vin blanc, et du vin rouge. Il y avait des chandelles dans sa poitrine, et des roues de feu qui tournoyaient. Il sentit ses mains le quitter. Il sentit ses jambes s'envoler. C'était drôle. Il rit. Il ferma les yeux et rit.

Il était très heureux. Pour la première fois de sa vie.

Le Flacon Bleu tomba sur le sable frais.

À l'aube, Craig marchait en sifflant. Il vit le flacon sur le sable à la première lueur rose du soleil. Quand il le ramassa, il y eut un murmure ardent. Une quantité de lucioles orange et pourpres scintillèrent dans l'air et disparurent.

Le lieu était très tranquille.

— Nom de Dieu. Il jeta un coup d'œil vers les fenêtres mortes d'une ville proche : Eh, Beck !

Une tour élancée se pulvérisa.

— Beck, ton trésor est là ! Je n'en veux pas. Viens le prendre !

— … le prendre, reprit l'écho, faisant tomber la dernière tour.

Craig attendit.

— Elle est bien bonne, dit-il. Le flacon est là, et ce vieux Beck pas même dans les parages pour le prendre. Il agita le récipient bleu.

Glouglou.

— Oui mon vieux ! Exactement comme la dernière fois. Plein de bourbon, nom de nom ! Il le déboucha, but, et s'essuya la bouche.

Il tenait le flacon avec insouciance.

— Tout ce mal pour un peu de bourbon. Je vais attendre ce vieux Beck ici et je lui donnerai son satané flacon. En attendant – prenez donc un autre verre Mr. Craig. Ne vous gênez pas.

Le seul bruit dans le paysage mort était celui que faisait le liquide coulant dans une gorge sèche. Le Flacon Bleu étincelait au soleil.

Craig sourit béatement et but encore.

Un printemps hors du temps

Cette semaine-là, il y a tant d'années, j'ai cru que ma mère et mon père m'empoisonnaient. Maintenant, vingt ans après, je ne suis pas sûr qu'ils ne l'aient pas fait. Aucun moyen de le savoir.

Tout me revient par le truchement d'une malle rouverte dans le grenier. Ce matin, j'ai tiré les fermoirs de cuivre, relevé le couvercle. La sempiternelle odeur de naphtaline imprégnait les raquettes de tennis sans cordes, les chaussures de sport usées, les jouets cassés, les patins à roulettes rouillés. Cet attirail de jeu, sous un regard plus vieux, m'a donné l'impression qu'il n'y avait qu'une heure à peine que j'étais rentré en coup de vent des rues ombragées, en sueur, le cri de « Ho hisse ! Ho hisse ! » encore vibrant sur les lèvres.

J'étais alors un garçon étrange et ridicule, ruminant des idées noires et peu communes : je n'avais, en ce temps-là, que le poison et la crainte en tête. J'ai commencé à prendre des notes sur un bloc quand je n'avais que douze ans. Je sens encore le bout de crayon entre mes doigts, écrivant pendant des matinées entières de ce printemps hors du temps.

Je me suis arrêté pour mouiller mon crayon. J'étais dans ma chambre, en haut de l'escalier, au commencement d'un jour clair interminable, fixant, les yeux à moitié fermés, le papier peint parsemé de roses, les pieds nus, les cheveux tondus en brosse, réfléchissant.

« Je ne savais pas que j'étais malade jusqu'à cette semaine, ai-je écrit. Je suis malade depuis longtemps. Depuis l'âge de dix ans. J'en ai douze maintenant. »

J'ai pressé mes mains sur mon visage, je me suis mordu les lèvres, j'ai fixé des yeux brumeux sur le papier. « M'man et P'pa m'ont rendu malade. Les professeurs à l'école m'ont aussi donné cette… j'ai hésité. Puis j'ai écrit : maladie ! Les seuls dont je n'ai pas peur sont les autres mômes. Isabel Skelton, Willard Bowers et Clarisse Mellin. Ils ne sont pas encore très atteints. Mais moi je le suis… »

J'ai posé le crayon. Je suis allé me poster devant le miroir de la salle de bains pour me voir. Ma mère m'a appelé d'en bas pour le petit déjeuner. Je me suis pressé contre le miroir, avec une respiration si saccadée que j'ai fait une grande tache de buée sur la glace. J'ai vu comme mon visage… changeait.

Les os du visage. Même les yeux. Les pores du nez. Les oreilles. Le front. Les cheveux. Tout ce qui avait été moi pendant si longtemps et commençait à devenir autre chose. (« Douglas, descends manger, tu vas être en retard pour l'école ! ») En faisant une rapide toilette, j'ai vu mon corps flotter sous moi. J'étais à l'intérieur. Aucune fuite possible. Et les os de ce corps faisaient des choses, remuaient, se confondaient !

Je me suis mis alors à chanter et à siffler très fort, pour m'empêcher d'y penser. Jusqu'à ce que mon père, frappant à la porte, me dise de me taire et de venir manger.

Je me suis assis à la table du petit déjeuner. Il y avait une boîte jaune de céréales, du lait frais dans une carafe, et des cuillers et des couteaux étincelants, des œufs sur du bacon, P'pa lisant son journal, M'man s'activant dans la cuisine. J'ai reniflé. J'ai senti mon estomac se tapir comme un chien battu.

— Qu'est-ce qui se passe, fils ? P'pa me regardait d'un air détaché : Pas faim ?

— Non, P'pa.

— Un jeune garçon devrait avoir faim le matin, dit mon père.

— Toi, tu vas manger, dit ma mère. Allons ! Plus vite que ça.

J'ai regardé les œufs. C'était du poison. J'ai regardé le beurre. C'était du poison. Le lait était si blanc et crémeux, et vénéneux dans sa carafe, et les céréales étaient brunes et craquantes, appétissantes dans un plat vert garni de fleurs roses.

Poison. Tout ça n'était que du poison ! La pensée a couru dans ma tête comme des fourmis à un pique-nique. Je me suis mordu la lèvre.

— Euh ? dit P'pa en levant les yeux : Tu disais ?

— Rien, j'ai répondu. Sauf que je n'ai pas faim.

Je ne pouvais pas dire que j'étais malade et que la nourriture me rendait malade. Je ne pouvais pas dire que les biscuits, les gâteaux, les céréales, les soupes et les légumes étaient responsables de ma maladie, hein ? Non, il fallait que je reste assis, ne rien avaler, le cœur battant la chamade.

— Eh bien, bois au moins ton lait, et va, dit ma mère. Papa, donne-lui de l'argent pour un bon déjeuner à l'école. Jus d'orange, viande et lait. Pas de bonbons.

Elle n'avait pas besoin de me prévenir contre les bonbons. C'était le pire des poisons. Je n'y toucherai plus jamais !

J'ai serré mes livres dans une courroie et me suis dirigé vers la

porte.

— Douglas, tu ne m’as pas embrassée, dit M’man.

— Oh ! – j’ai dit et je suis allé l’embrasser en traînant les pieds.

— Qu’est-ce que tu as ?

— Rien. ‘Rvoir. À bientôt, P’pa.

Ils m’ont dit au revoir. Je suis allé à l’école en réfléchissant intensément, à l’intérieur de moi, comme si je hurlais – en tombant au fond d’un puits profond et froid.

Je suis descendu en courant dans le fossé et je me suis balancé à une plante grimpante, de toutes mes forces. Le sol a disparu. Je sentais l’air frais du matin, doux et vif, et j’ai hurlé de rire, laissant le vent balayer mes pensées. D’une secousse, je me suis jeté sur le remblai et j’ai roulé sous les sifflets des oiseaux, dérangeant un écureuil qui a sauté comme une touffe de fourrure portée par le vent autour d’un tronc d’arbre. Au bout du sentier, les autres enfants sont tombés comme une petite avalanche en hurlant. « Ouaiiiis ! » Se tapant sur la poitrine, faisant ricocher des cailloux sur l’eau, plongeant les mains dans le ruisseau pour attraper des écrevisses. Les écrevisses bondissaient dans des nuages de sable. Nous, on rigolait, on chahutait.

Une petite fille est passée sur le pont de bois peint en vert, au-dessus de nous. Elle s’appelait Clarisse Mellin. On la chahutait tous, on lui disait va-t’en, va-t’en, on ne veut pas de toi, va-t’en, va-t’en ! Mais ma voix s’est brisée, morte dans ma gorge, et j’ai regardé Clarisse marcher lentement. Je n’ai pas détourné les yeux.

Très loin, nous avons entendu la cloche du matin sonner à l’école.

Nous nous sommes bousculés sur les sentiers que nous avions tracés tout au long des années. L’herbe était usée. Nous connaissions chaque trou de serpent, chaque bosse, chaque arbre, toutes les plantes grimpantes, toutes les herbes folles. Après l’école nous faisions des huttes de branchages, surplombant le ruisseau scintillant, nous plongions dans l’eau, nus, nous nous promenions le long du ruisseau jusqu’à l’endroit où il se vidait, solitaire et abandonné dans le grand lac bleu Michigan, près de la tannerie et des usines d’amiante.

Comme nous remontions, à bout de souffle, vers l’école, je me suis arrêté, repris par la peur.

— Allez, en avant, j’ai dit.

La dernière cloche a sonné. Les enfants ont couru. J’ai regardé

l'école ornée de vigne vierge. J'ai entendu les voix à l'intérieur, une rumeur constante, forte. J'ai entendu les petites clochettes de bureau tinter, des voix sèches de professeurs s'élever.

Poison, j'ai pensé. Les professeurs aussi ! Ils veulent que je sois malade ! Ils vous enseignent la manière de devenir de plus en plus malade ! Et – la *manière* d'aimer être malade !

— Bonjour Douglas.

J'ai entendu des chaussures à haut talon sur le trottoir. Miss Adams, la directrice, avec son pince-nez et sa large figure pâle, ses cheveux sombres coupés très court, se tenait derrière moi.

— Entre, dit-elle en me prenant fermement par l'épaule : Tu es en retard. Allons.

Elle m'a conduit, une deux, une deux, une deux, m'a fait monter les marches de l'escalier, m'a fait monter les marches de mon destin…

Mr. Jordan était un homme replet, aux cheveux clairsemés, des yeux gris sérieux, et une façon de se balancer sur les talons devant ses planches d'anatomie. Ce jour-là, il avait devant lui une grande planche d'homme écorché. Des veines vertes, bleues, roses et jaunes étaient à nu, ainsi que des capillaires, muscles, tendons, organes, poumons, os et tissus graisseux.

Mr. Jordan hochait la tête devant l'illustration.

— Il y a une grande similitude entre le cancer et la reproduction normale d'une cellule. Le cancer est simplement une fonction normale prise d'anarchie. Une surproduction du matériau cellulaire…

J'ai levé le doigt.

— Comment la nourriture – je veux dire – qu'est-ce qui fait croître le corps ?

— Bonne question, Douglas. Il tapota la planche : La nourriture ingérée par le corps, est décomposée, assimilée et…

J'ai écouté et j'ai compris ce que Mr. Jordan était en train de me faire. Mon enfance était dans mon esprit comme un fossile imprimé sur du schiste. Mr. Jordan essayait d'en aplanir le relief en la polissant. Et pour finir elle serait complètement effacée, avec mes croyances, mes imaginations. Ma mère changeait mon corps avec la nourriture, Mr. Jordan travaillait sur mon esprit avec des mots.

Je me suis donc mis à dessiner sur du papier, sans plus écouter. Je fredonnais des petites chansons, inventais un langage pour moi tout seul. Le reste de la journée, je n'ai rien écouté. J'ai résisté à l'attaque, neutralisé le poison.

Mais, après l'école, je suis passé devant le magasin de Mrs. Singer et je me suis acheté un sucre d'orge. Pas pu m'en empêcher. Après l'avoir dévoré, j'ai écrit sur l'envers de l'emballage : « C'est le dernier sucre d'orge que je mange. Même pendant la matinée du samedi, quand Tom Mix apparaît sur l'écran avec Tony, je ne mangerai plus jamais de sucre d'orge. »

J'ai regardé les sucettes empilées comme une moisson sur les étagères. Des papiers orange avec des mots bleu ciel disant « Chocolat ». Des papiers jaune et violet avec des petits mots bleus écrit dessus. Je sentais le sucre d'orge dans mon corps faisant croître mes cellules. Mrs. Singer vendait des centaines de sucettes tous les jours. Était-elle de la conspiration ? Savait-elle ce qu'elle faisait aux enfants en les leur vendant ? Était-elle jalouse d'eux d'être si jeunes ? Est-ce qu'elle voulait qu'ils vieillissent ? J'avais envie de la tuer !

— Qu'est-ce que tu fais ?

Bill Arno s'était approché de moi pendant que j'écrivais sur l'emballage du sucre d'orge. Clarisse Mellin était avec lui. Elle m'a regardé avec des yeux bleus et n'a rien dit.

J'ai caché le papier.

— Rien, j'ai dit.

Nous nous sommes mis à marcher tous les trois. Nous avons vu des gosses jouer à la marelle, donner des coups de pied dans une boîte de conserve et jouer aux osselets sur le sol. Je me suis tourné vers Bill et je lui ai dit :

— On ne nous laissera plus faire tout ça l'année prochaine, ou l'année d'après.

Bill rit :

— Bien sûr que si. Qui nous en empêchera ?

— *Eux,* J'ai dit.

— Qui eux ?

— Aucune importance. Attends et tu verras.

— Oh ! tu es dingue ! dit Bill.

— Mais tu ne comprends donc pas ! j'ai crié. Tu joues, tu cours, tu manges, et pendant ce temps, ils te trompent et font ce qu'il faut pour t'obliger à penser différemment et agir différemment, et marcher différemment. Et tout à coup, un jour, tu t'arrêteras de jouer et tu commenceras à te faire du souci ! J'avais chaud au visage et mes poings étaient serrés. J'étais aveugle de colère. Bill est parti en riant.

— À toi, Annie, à toi ! a crié quelqu'un en lançant un ballon par-

dessus le toit d'une maison.

On peut rester toute une journée sans petit déjeuner ni déjeuner, mais le dîner ? Mon estomac criait au moment où je me suis glissé à ma place à table. Je me suis cramponné à mes genoux, les yeux fixés dessus. Je ne mangerai pas, je me disais. Je leur montrerai. Je me battrai contre eux.

P'pa a feint d'être prévenant.

— Laisse-le aller sans dîner, a-t-il dit à ma mère en voyant que je ne touchais pas à la nourriture. Il lui a fait un clin d'œil : Il mangera plus tard.

Toute la soirée, j'ai joué sur les pavés tièdes de la ville, donnant des coups de pied sur des boîtes de conserve et grimpant aux arbres dans l'obscurité croissante.

En entrant dans la cuisine à dix heures, je me suis rendu compte que c'était inutile. Il y avait un mot au-dessus du réfrigérateur qui disait : « Sers-toi. Papa. »

J'ai ouvert le réfrigérateur qui a soufflé sur moi une petite brise fraîche imprégnée d'odeurs d'aliments. Des branches de céleri étaient empilées comme des fagots de bois. À l'intérieur, un poulet à moitié consommé. Des fraises voisinaient avec un bouquet de persil.

Mes mains se sont activées, avec des mouvements si rapides qu'elles donnaient l'impression d'une douzaine de mains. Comme les déesses asiatiques qu'on adore dans les temples. Une main avec une tomate. Une main saisissant une banane. Une troisième attrapant des fraises. Une quatrième, cinquième, sixième main saisie au vol, avec l'une un bout de fromage, l'autre des olives, des radis !

Une demi-heure plus tard je me suis agenouillé devant la cuvette des W.-C. et j'ai relevé vivement le couvercle. Puis, rapidement, j'ai ouvert la bouche et j'y ai enfoncé le dos d'une cuiller, au fond, tout au fond…

Couché dans mon lit, j'ai frissonné au souvenir du goût âcre dans ma bouche, heureux d'être débarrassé de la nourriture que j'avais avalée si avidement. Je me haïssais pour ma faiblesse. Je suis resté étendu, tremblant, vide, affamé de nouveau, mais trop malade maintenant pour manger…

J'étais très faible le lendemain matin, et visiblement pâle, ma mère m'en ayant fait la remarque.

— Si tu ne vas pas mieux d'ici lundi, a-t-elle dit, je t'emmène chez

le médecin !

C’était samedi. Le jour pour chahuter, sans clochettes d’argent à agiter par des profs pour faire silence, le jour où les géants incolores s’animaient sur l’écran pâle du cinéma *Élite* dans la longue obscurité de la salle, et où les gosses n’étaient que des gosses, et non des choses qui croissaient.

Je n’ai vu personne. Le matin, alors que j’aurais dû être en train de me balader le long de la voie ferrée où le soleil se réfléchissait sur les parallèles de métal, je flânais dans une terrifiante indécision. Et lorsque je suis arrivé au fossé, c’était déjà le milieu de l’après-midi : il n’y avait plus personne. Tous les copains étaient descendus en ville pour assister à la matinée et sucer des bonbons acidulés.

Le fossé était très solitaire, il avait l’air si paisible, si vieux et vert, que j’en ai eu peur. Je ne l’avais jamais vu si calme. Les plantes grimpantes s’accrochaient tranquillement aux arbres et l’eau courait sur les galets et les oiseaux chantaient à tue-tête.

J’ai pris le sentier secret, en me cachant derrière des buissons, m’arrêtant, reprenant mon chemin.

Clarisse Mellin traversait le pont quand j’y suis arrivé. Elle rentrait chez elle venant de la ville avec quelques petits paquets sous les bras. Nous nous sommes dit bonjour, gênés.

— Qu’est-ce que tu fais ? a-t-elle demandé.

— Oh ! je me balade ! j’ai dit.

— Tout seul ?

— Ouais. Tous les copains sont en ville.

Elle a hésité, puis elle a dit :

— Je peux me balader avec toi ?

— Je crois que oui, j’ai dit. Viens.

Nous sommes descendus dans le fossé. Il bourdonnait comme une dynamo. Tout semblait immobile, calme. Des libellules roses voletaient, heurtaient des poches d’air et planaient sur l’eau mousseuse du ruisseau.

La main de Clarisse cognait la mienne en marchant sur le sentier. Je sentais l’odeur humide et chaude du fossé et la nouvelle odeur douce de Clarisse à côté de moi.

Nous sommes arrivés à un endroit où deux sentiers se croisaient.

— Nous avons construit une cabane ici l’an dernier, j’ai dit en pointant le doigt.

— Où ? Clarisse s’est approchée de moi pour voir où pointait mon doigt : Je ne vois pas.

— Là-bas, j’ai dit, la voix étranglée, et j’ai indiqué de nouveau.

Très tranquillement, elle m’a mis le bras autour du cou. J’étais si surpris, si abasourdi que j’ai failli crier. Puis, en tremblant, ses lèvres m’ont embrassé. Mes mains se sont mises en mouvement pour la serrer : je tremblais, je hurlais dedans moi.

Le silence était comme une explosion verte. L’eau courait en chantant dans le lit du ruisseau. Je ne pouvais pas respirer.

Je savais que tout était fini. J’étais perdu. À partir de cet instant, il ne serait plus question que d’aliments à manger, de langue, d’algèbre et de logique à apprendre, de mouvement et d’émotion, d’embrassements, de tourbillon de sentiments qui allaient s’emparer de moi et me noyer. Je savais que j’étais perdu, à jamais perdu, et je m’en fichais. Mais ça me faisait *quelque chose,* je riais et je pleurais à la fois, et il n’y avait rien d’autre à faire que de la tenir serrée et l’aimer avec tout mon corps et mon esprit qui s’affrontaient, décidés.

J’aurais pu continuer ma guerre contre ma mère et mon père, et l’école, la nourriture et ce qu’il y avait dans les livres, mais je ne pouvais pas lutter contre cette douceur sur mes lèvres et cette tiédeur dans mes bras, et l’odeur neuve dans mes narines.

— Clarisse, Clarisse, j’ai crié en la tenant dans mes bras, regardant par-dessus son épaule sans rien voir, lui murmurant : Clarisse !

Le Perroquet qui avait connu Papa

On a signalé le kidnapping dans le monde entier, bien entendu.

Il n'a fallu que quelques jours pour que la pleine signification de la nouvelle se répande de Cuba aux États-Unis, gagne la rive gauche à Paris pour atterrir finalement dans certain petit café de Pampelune où les boissons étaient bonnes et le climat, bon an mal an, idéal.

Mais une fois que le vrai sens de la nouvelle a été clair et net, les gens se sont jetés sur le téléphone, Madrid appelait New York, New York, hurlait vers La Havane pour vérifier, pour l'amour du ciel vérifier cette chose insensée.

Puis une femme à Venise, d'une voix voilée, a appelé, disant qu'elle se trouvait au *Harry's Bar* et qu'elle était anéantie, que ce qui était arrivé était terrible, qu'un héritage culturel était en très grand danger, irrévocablement…

Moins d'une heure après, j'ai reçu un coup de fil d'un lanceur de base-ball-romancier qui avait été un grand ami de Papa et qui vivait à présent la moitié de l'année à Madrid et l'autre moitié à Nairobi. Il était en larmes ou donnait l'impression qu'il n'en était pas loin.

— Dis-moi, fit-il du bout du monde, que s'est-il passé ? Quels sont les faits ?

Ben, les faits les voici : À La Havane, à environ quatorze kilomètres de la plantation Finca Vigia, que Papa habitait, il y a un bar où il avait ses habitudes. C'est le bar où on a baptisé un cocktail spécial pour lui, non pas le bar élégant où il rencontrait les étoiles de la littérature telles que K-K-Kenneth Tynan et, euh, Tennessee W-Williams (comme dirait Mr. Tynan). Ce n'est pas non plus *Le Floridita.* C'est un endroit où on vient en bras de chemise, un endroit avec des tables en bois, de la sciure sur le sol, et un grand miroir comme un nuage sale derrière le comptoir. Papa y allait quand il y avait trop de touristes autour du *Floridita* qui voulaient rencontrer Mr. Hemingway. Et ce qui venait d'y arriver était en voie de devenir une chose importante, plus importante que le bruit qui a couru sur ce qu'il avait dit à Fitzgerald sur les riches, plus importante même que l'article concernant son coup de poing à Max Eastman ce jour fameux dans le bureau de Charlie Scribner. Ce qui était arrivé dans ce bar avait quelque chose à voir avec un très vieux perroquet.

Ce doyen volatile vivait dans une cage au-dessus du comptoir du bar *Le Cuba Libre.* Il était resté dans sa cage, à cette même place, pendant environ vingt-neuf ans, ce qui signifie que le vieux perroquet avait été là presque aussi longtemps que Papa avait vécu à Cuba.

Et, qui plus est : tout le temps que Papa avait vécu à Finca Vigia, il avait parlé au perroquet et le perroquet avait répété. À mesure que les années passaient, les gens disaient que Hemingway commençait à parler comme le perroquet et d'autres disaient qu'au contraire, c'était le perroquet qui parlait comme *lui !* Papa avait l'habitude d'aligner les verres sur le comptoir, de s'asseoir près de la cage, et de mêler l'oiseau à une conversation des plus agréables, pendant quatre nuits d'affilée. Presque à la fin de la seconde année, le perroquet en savait davantage sur Hem et Thomas Wolfe, et Sherwood Anderson que Gertrude Stein. En fait, le perroquet savait même qui était Gertrude Stein. Vous n'aviez qu'à dire « Gertrude » et le perroquet disait :

« Les pigeons sur l'herbe, hélas. »

À d'autres moments, quand on insistait, le perroquet disait : « Il y avait ce vieil homme et ce jeune garçon, et cette barque, et cette mer, et ce gros poisson dans la mer… » Puis il prenait un temps pour manger un cracker.

Eh bien, cette fabuleuse créature, ce perroquet, cet oiseau unique, a disparu, corps et cage, du *Cuba Libre* un dimanche après-midi.

Et c'est la raison pour laquelle mon téléphone sonnait à se décrocher de son support. Et c'est aussi la raison pour laquelle l'un des grands magazines a obtenu une autorisation spéciale du Département d'État et m'a dépêché par avion à Cuba pour essayer de trouver ne serait-ce que la cage, ce qui pouvait rester de l'oiseau ou un quidam ressemblant à un kidnappeur. Le magazine voulait que je leur fasse un article léger et spirituel, coloré et suggestif, selon leurs propres termes. Honnêtement, j'étais curieux. J'avais entendu des rumeurs concernant l'oiseau. J'étais touché, étrangement.

Je suis descendu du jet en provenance de Mexico et j'ai pris un taxi directement pour La Havane qui m'a conduit à cet étrange café-bar.

J'ai failli ne pas pouvoir y entrer. En passant la porte, un petit homme brun a sauté de son siège en criant :

— Non, non ! Allez-vous-en ! C'est fermé !

Il s'est précipité pour pousser le verrou, montrant qu'il avait réellement l'intention de fermer. Toutes les tables étaient vides et il n'y avait personne. Il ne faisait probablement qu'aérer le bar quand je suis arrivé.

— Je suis venu pour le perroquet, ai-je dit.

— Non, non, a-t-il crié, les yeux embués : Je ne parlerai pas. C'est trop. Si je n'étais pas catholique, je me suiciderais. Pauvre Papa. Pauvre El Cordoba !

— El Cordoba ? ai-je murmuré.

— C'était le nom du perroquet, a-t-il dit, furieux.

— Oui, ai-je dit en me ressaisissant vite. El Cordoba. Je suis venu lui porter secours.

Ça l'a arrêté net. Son visage s'est assombri, illuminé, puis assombri de nouveau.

— Impossible ! Vous pourriez ? Non, non. Comment pourrait-on ! Qui êtes-vous ?

— Un ami de Papa et de l'oiseau, ai-je dit rapidement. Et plus nous parlons, plus le criminel s'éloigne. Vous voulez qu'El Cordoba revienne ce soir ? Servez-nous plusieurs bons cocktails de Papa et parlons.

Ma brusquerie a marché. Pas plus de deux minutes plus tard, nous buvions le Spécial Papa, installés au bar près de la place vide où se trouvait habituellement la cage. Le petit homme, qui s'appelait Antonio, n'arrêtait pas d'essuyer la place vide puis de s'essuyer les yeux avec le chiffon du bar. Finissant le premier verre et m'attaquant au second, j'ai dit :

— Ce n'est pas un kidnapping ordinaire.

— C'est à moi que vous dites ça ! cria Antonio.

Des gens venaient du monde entier pour voir ce perroquet, pour parler à El Cordoba, pour l'entendre. Ah ! Mon Dieu, parler avec la voix de Papa. Puissent ses ravisseurs être jetés en enfer et y brûler, oui, y brûler.

— Ils le seront, ai-je dit. Vous soupçonnez quelqu'un ?

— Tout le monde. Personne.

— Le ravisseur, ai-je dit en fermant les yeux un instant, savourant la boisson, devait être cultivé, lire des livres, enfin c'est évident non ? Y a-t-il eu quelqu'un qui réponde à ça ces derniers jours ?

— Cultivé. Pas de culture. *Señor,* il y a toujours eu des étrangers pendant les dix, vingt dernières années, demandant toujours après Papa. Quand Papa était ici, ils faisaient sa connaissance. Lui parti, ils faisaient la connaissance d'El Cordoba, le Grand. Il n'y avait donc que des étrangers et encore des étrangers.

— Mais réfléchissez, Antonio, ai-je dit en prenant son coude qui tremblait : Pas seulement cultivé, pas seulement un lecteur, mais quelqu'un durant ces derniers jours qui était – comment dire ? – bizarre. Étrange. Quelqu'un de tellement particulier, *muy eccéntrico,* que vous vous souviendriez de lui plus que tous les autres. Quelqu'un qui…

— *Madre de Dios !* a crié Antonio en bondissant sur ses pieds. Ses yeux se sont perdus dans sa mémoire. Il a saisi sa tête comme si elle venait juste d'exploser : Merci, *Señor. Si, si !* Quelle créature ! Sang du Christ, il y a eu quelqu'un de ce genre hier ! Il était très petit. Et il parlait comme ça : très haut – *aaaa.* Comme une *muchacha* qui joue une pièce à l'école, hein ? Comme un canari avalé par une sorcière ! Il était vêtu d'un costume de velours bleu avec une grosse cravate jaune.

— Oui, oui ! J'avais bondi moi aussi et je hurlais presque : Continuez !

— Il avait un visage très rond, *señor,* et ses cheveux étaient jaunes, coupés au-dessus de ses sourcils comme ça – *crac !* Et sa bouche petite, très rose, comme un bonbon, oui ? Il… il était comme, oui, *uno muneco,* du genre qu'on gagne dans les fêtes foraines.

— Des baigneurs, des bébés roses !

— *Si !* À Coney Island, oui, quand j'étais petit ! Il m'arrivait là, vous voyez ? Au coude. Pas un nain, non – mais – et quel âge ? Sang du Christ, qui peut le dire ? Pas de rides sur son visage, mais je dirais, trente, quarante, cinquante. Et aux pieds, il portait…

— Des bottillons verts ! ai-je crié.

— *Qué ?*

— Des chaussures, des bottillons !

— *Si.* Il ouvrait des yeux ronds, abasourdi : Mais comment *savez-vous ?*

J'ai éclaté :

— Shelley Capon !

— C'est son nom ! Et les amis avec lui, *señor,* qui riaient – non – gloussaient. Comme des nonnes qui jouent au basket en fin d'après-midi près de l'église. Oh ! *señor,* pensez-vous qu'ils, que lui…

— Je ne pense pas Antonio, je *sais.* Shelley Capon, d'entre tous les écrivains du monde, haïssait Papa. Bien sûr qu'il serait capable d'enlever El Cordoba. Voyons, le bruit n'a-t-il pas couru un jour que l'oiseau avait appris par cœur le dernier, le plus grand roman pas-encore-couché-sur-le-papier ?

— Le bruit en a bien couru, *señor.* Mais je n'écris pas de livres, je tiens un bar. J'apporte des crackers à l'oiseau. Je…

— Passez-moi le téléphone, Antonio, s'il vous plaît.

— Vous savez où se trouve l'oiseau, *señor ?*

— Forte intuition. *Gracias.* J'ai composé le numéro du *Havas Libre,* le plus grand hôtel de la ville : Shelley Capon, je vous prie.

Le téléphone a ronronné, et il y a eu un déclic. Une voix flûtée a dit :

— Ici Capon.

— Je veux bien être pendu si ce n'est pas toi ! ai-je dit. Je me suis levé et je suis sorti en courant du bar *Cuba Libre.*

En revenant en toute hâte à La Havane en taxi, j'ai pensé à Shelley tel que je l'avais connu. Entouré d'une nuée d'amis, vivant dans des valises, pique-assiettes, empruntant de l'argent qu'ils prenaient eux-mêmes dans vos poches, sous vos yeux, en comptant les billets avec délectation, salissant les tapis, et s'en allant sitôt après. Cher Shelley Capon.

Dix minutes plus tard, mon taxi sans freins m'a déposé en courant et a filé vers quelqu'autre ultime désastre hors de la ville. Toujours courant, je suis allé à la réception, m'y suis arrêté un court instant pour m'informer, me suis hâté de monter et me suis arrêté net devant la porte de Shelley. Elle palpitait comme un cœur défaillant. J'ai appuyé l'oreille contre la porte. Les cris et les appels hystériques qui parvenaient de l'intérieur pouvaient être émis par une bande d'oiseaux déplumés dans un ouragan. J'ai touché la porte. Elle semblait trembler comme une vaste machine à laver qui aurait avalé et brassé un groupe rock et beaucoup de linge sale. Mes sous-vêtements m'en collaient au corps !

J'ai frappé. Pas de réponse. J'ai appuyé sur la porte. Elle s'est ouverte sans résistance. Je suis entré et je suis tombé sur une scène trop épouvantable pour que Bosch ait songé à la peindre. Le salon porcherie était jonché de mannequins grandeur nature, les yeux mi-clos, des cigarettes se consumant entre des doigts brûlés et mous, des verres à whisky vides aux mains, le tout secoué par le rythme d'une musique émise directement d'un asile. La pièce était un vrai carnage. Elle donnait l'impression qu'elle venait d'être traversée par une vieille locomotive crasseuse, projetant ses victimes dans toutes les directions, victimes qui gisaient maintenant cul par-dessus tête un peu partout

dans la pièce, geignant pour appeler à l'aide.

Assis au milieu de cet enfer, bien droit et convenable, élégamment vêtu d'un gilet de velours, d'un nœud papillon saumon, et de bottillons vert bouteille, se trouvait, bien sûr, Shelley Capon. Qui, aucunement surpris, a agité un verre dans ma direction et crié :

— Je *savais* que c'était toi au téléphone. Je suis tout à fait télépathe ! Bienvenue, Raimundo !

Il m'appelait toujours Raimundo. Ray, ce n'était pas assez huppé. Raimundo faisait de moi un *don* avec ferme d'élevage pleine de taureaux. Va pour Raimundo.

— Raimundo, assieds-toi. Non… Élance-toi dans une position *intéressante*.

— Désolé, ai-je dit de mon meilleur ton Dashiell Hammett, pointant mon menton et aiguisant mon regard : Pas le temps.

J'ai arpenté la pièce au milieu de ses amis Ulcère, Molasson, Frisé et Doux Inoffensif et certain acteur à qui on avait demandé comment il jouerait un rôle dans un film « je le jouerai comme une débutante », avait-il répondu.

J'ai éteint la radio. Ce qui a fait bouger un tas de gens. J'ai arraché la prise de la radio. Quelques personnes se sont redressées. J'ai ouvert une fenêtre. J'ai jeté la radio. Ils se sont tous mis à hurler comme si j'avais jeté leur mère dans une cage d'ascenseur.

Le poste a fait un bruit délicieux sur le ciment du trottoir, en dessous. Je me suis retourné, un sourire béat aux lèvres. Plusieurs types étaient debout, titubant dans ma direction, vaguement menaçants. J'ai pris un billet de vingt dollars dans ma poche, l'ai tendu à quelqu'un sans le regarder et j'ai dit :

— Allez en acheter une neuve. Il est sorti en se hâtant lentement. La porte a claqué. Je l'ai entendu débouler l'escalier comme s'il allait se faire sa piquouse du matin.

— Eh bien, Shelley, ai-je dit. Où est-il ?

— Où est *quoi,* mon garçon ? a-t-il demandé les yeux innocents.

— Tu sais ce que je veux dire. J'ai regardé le verre qu'il tenait dans sa petite main. Qui contenait le cocktail, le mélange spécial Cuba libre composé de papaya, citron vert, citron et rhum. Comme pour détruire la preuve, il l'a bu rapidement.

Je suis allé vers un mur qui comportait trois portes, et j'en ai touché une.

— C'est un placard mon garçon. J'ai posé la main sur la seconde

porte.

— N’entre pas. Tu regretterais ce que tu verrais. Je n’y suis pas entré.

J’ai posé la main sur la troisième porte.

— Oh ! Seigneur, bon, eh bien, vas-y, a dit Shelley vivement. J’ai ouvert la porte.

Derrière se trouvait une petite antichambre avec un simple lit de camp et une table près de la fenêtre.

Sur la table, une cage d’oiseau était posée, recouverte d’un châle. Sous le châle j’ai entendu un bruissement de plumes et le raclement d’un bec sur les barreaux.

Shelley Capon est venu à côté de moi, minuscule, pour voir la cage, un cocktail tout frais entre ses petits doigts.

— Quel dommage que tu ne sois pas venu à sept heures ce soir, a-t-il dit.

— Pourquoi sept ?

— Parce que, alors, Raimundo, nous aurions juste fini notre volaille au curry farcie de riz. Je me demande ? Y a-t-il beaucoup de blanc, ou pas du tout, sous les plumes d’un perroquet ?

— Tu ne ferais pas ça ?

Je l’ai regardé fixement.

— Tu le ferais, me suis-je répondu.

Je suis resté encore un moment à la porte. Puis, lentement, j’ai traversé la petite chambre et me suis arrêté près de la cage. J’ai vu deux mots brodés sur le châle :

MÈRE D’EUX.

J’ai jeté un coup d’œil à Shelley. Il a haussé les épaules et étudié timidement le bout de ses bottillons. J’ai empoigné le châle. Shelley a dit :

— Non. Avant de l’ôter… demande quelque chose.

— Quoi par exemple ?

— Di Maggio. Demande Di Maggio.

Une petite lampe de dix watts s’est allumée dans ma tête. Je me suis baissé vers les barreaux voilés et j’ai chuchoté :

— Di Maggio. 1939.

Il y a eu une sorte de pause d’ordinateur animal. Sous les mots

MÈRE D'EUX quelques plumes ont remué, un bec a cogné sur les barreaux de la cage. Puis une petite voix a dit :

— Buts atteints, 30. Moyenne de batte, 381.

J'étais médusé. Puis j'ai murmuré :

— Babe Ruth. 1927.

Une fois de plus la pause, les plumes, le bec et :

— Buts atteints, 60. Moyenne de batte, 356.

— Mon Dieu, ai-je dit.

— Mon Dieu, a fait Shelley Capon en écho.

— C'est bien le perroquet qui a connu Papa.

— C'est bien lui.

— J'ai soulevé le châle.

Je ne sais pas ce que je m'attendais à trouver sous la broderie. Peut-être un chasseur miniature en bottes, veste de trappeur et chapeau à larges bords. Peut-être un petit pêcheur bien propre avec une barbe et un col roulé perché sur une latte de bois. Quelque chose de petit, quelque chose de littéraire, quelque chose d'humain, quelque chose de fantastique, mais pas vraiment un perroquet.

Mais il y avait un perroquet.

Et pas un beau, avec ça. Il avait l'air d'avoir passé des nuits blanches depuis des années. Un de ces oiseaux minables qui ne lissent jamais leurs plumes ni ne font briller leur bec. Il était d'une sorte de vert rouillé et sombre avec un bec ambre terne et des poches sous les yeux comme s'il buvait en cachette. On aurait très bien pu le voir mi-volant, mi-sautillant, sortir des cafés-bars à trois heures du matin. C'était le clochard du monde perroquet.

Shelley Capon a lu mes pensées.

— L'effet est meilleur avec le châle sur la cage, a-t-il dit.

J'ai remis le châle sur les barreaux.

Je réfléchissais vite. Puis j'ai réfléchi très lentement. Je me suis penché et j'ai murmuré à la cage :

— Norman Mailer.

— Pouvait pas retenir l'alphabet, dit la voix sous le châle.

— Gertrude Stein ?

— Souffrait de testicules rentrés, dit la voix.

— Seigneur, ai-je dit haletant.

J’ai reculé d’un pas, regardé la cage ouverte. J’ai fait un clin d’œil à Shelley Capon.

— Sais-tu vraiment ce que tu détiens, Capon ?

— Une mine d’or, cher Raimundo, a-t-il répondu d’une voix triomphante.

— Un Hôtel de la Monnaie ! ai-je corrigé.

— Offrant d’incessantes occasions de chantage !

— Et d’assassinats ! ai-je ajouté.

— Imagine ! Shelley renifla son verre. Imagine ce que les éditeurs de Mailer, à eux seuls, paieraient pour faire taire cet oiseau !

Je me suis adressé à la cage.

— F. Scott Fitzgerald.

Silence.

— Essaye « Scottie », a dit Shelley.

— Ah ! dit la voix dans la cage. Bon gauche, mais n’a pas pu aller au bout. Beau boxeur, mais…

— Faulkner, ai-je demandé.

— Moyenne de batte passable. Réussit mieux ses coups en solitaire.

— Steinbeck !

— Terminé dernier en fin de saison.

— Ezra Pound !

— S’est vendu aux petits clubs en 1932.

— Je crois… que j’ai besoin d’un verre. Quelqu’un m’a mis un verre dans la main. Je l’ai avalé et secoué la tête. J’ai fermé les yeux et senti le monde faire un tour, puis je les ai rouverts pour regarder Shelley Capon, le classique enfant de salaud de tous les temps.

— Il y a quelque chose d’encore plus fantastique, a-t-il dit. Tu n’as entendu que la première partie.

— Tu mens, ai-je dit. Que pourrait-il y avoir ?

Il a montré ses fossettes – seul Shelley Capon au monde peut montrer ses fossettes de façon aussi démoniaque.

— Voilà comment ça s’est passé, a-t-il dit. Tu te souviens que Papa avait eu des difficultés à coucher sa salade par écrit les dernières années, quand il vivait ici ? Eh bien, il avait en projet un autre roman après *Îles à la dérive,* mais pour une raison ou une autre, il n’a jamais pu l’écrire. Oh ! bien sûr, il l’avait en tête – l’intrigue y était, et il l’a

mentionnée devant des tas de gens – mais il n'a tout bonnement pas pu se résoudre à l'écrire. Alors il allait au *Cuba Libre,* buvait plusieurs verres et avait de longues conversations avec le perroquet. Raimundo, ce que Papa racontait à El Cordoba tout au long de ces nuits de beuverie, c'était l'intrigue de son dernier livre. Et, avec le temps, l'oiseau l'a apprise par cœur.

— *Son tout dernier livre !* ai-je dit. L'ultime roman d'Hemingway ! Jamais écrit mais enregistré dans la cervelle d'un perroquet ! Seigneur !

Shelley approuvait de la tête avec un sourire de chérubin dépravé.

— Combien veux-tu pour cet oiseau ?

— Cher, cher Raimundo. Shelley Capon a remué son cocktail avec son petit doigt : Qu'est-ce qui te fait croire que la créature est à vendre ?

— Tu as vendu ta mère une fois, puis tu l'as volée et revendue sous un autre nom. Assez rigolé, Shelley. Tu es sur quelque chose de gros. Je songeais en regardant la cage avec son châle : Combien de télégrammes as-tu envoyés pendant ces quatre ou cinq dernières heures ?

— Vraiment ! Tu m'horrifies !

— Combien de coups de téléphone inter-continentaux as-tu donnés en P.C.V. depuis le petit déjeuner ?

Shelley Capon a produit un soupir déchirant et tiré de son gilet un double de télégramme chiffonné. Je l'ai pris et lu :

AMIS DE PAPA SE RÉUNISSENT LA HAVANE POUR SE SOUVENIR DEVANT OISEAU ET BOUTEILLE CÂBLEZ OFFRE OU APPORTEZ CHÉQUIERS ET ESPRITS OUVERTS. PREMIER ARRIVÉ PREMIER SERVI. TOUT BLANC DE POULET MAIS PRIX CAVIAR. TOUS DROITS MONDIAUX DE PUBLICATION, LIVRES, PRESSE, TV, DROITS CINEMA, LIBRES. AMITIÉS.

SHELLEY-VOUS-SAVEZ-QUI.

Mon Dieu encore une fois, j'ai pensé, en laissant le télégramme tomber par terre pendant que Shelley me tendait une liste de noms à qui le télégramme avait été adressé :

Time. Life. Newsweek. Scribner's. Simon & Shuster. *The New York Times. The Christian Science Monitor.* Le *Times* de Londres. *Le Monde. Paris-Match.* Un des Rockefeller. Quelques Kennedy. C.B.S. N.B.C. M.G.M. Warner Bros. 20th Century Fox, etc. La liste était aussi longue

que ma mélancolie croissante.

Shelley Capon a jeté une poignée de télégrammes-réponses sur la table près de la cage. Je les ai lus rapidement.

Tous, mais vraiment tous, étaient dans les airs en ce moment. Des jets arrivaient du monde entier. Dans deux heures, quatre ou six maximum, Cuba allait grouiller d'agents, d'éditeurs, de dingues, de psychopathes, plus les kidnappeurs du contre-espionnage et de blondes starlettes espérant avoir leur photo en première page avec l'oiseau sur l'épaule.

J'ai calculé qu'il me restait une bonne demi-heure pour faire quelque chose, je ne savais trop quoi.

Shelley me poussait du coude.

— Qui t'a envoyé, mon garçon ? Tu es le tout premier tu sais. Fais une bonne offre et tu emportes l'affaire peut-être. Je dois évidemment prendre en considération d'autres offres. Mais il se pourrait que ça chauffe dur par ici. Je commence à paniquer devant ce que j'ai fait. Il se pourrait que je ne vende pas cher pour filer. Parce que, réfléchis, il y a le problème de faire sortir cet oiseau du pays, non ? Et par la même occasion, Castro pourrait déclarer le perroquet œuvre d'art et monument national, ou bien… oh ! puis merde, qui t'a envoyé Raimundo ?

— Quelqu'un à l'origine. Maintenant personne, ai-je dit songeur. Je suis venu pour le compte de quelqu'un d'autre. Je m'en irai pour mon propre compte. À partir de maintenant, en tout cas, ça se passe entre moi et l'oiseau. J'ai lu Papa toute ma vie. Maintenant je sais que je suis venu parce qu'il fallait que je le fasse.

— Seigneur, un altruiste !

— Pardon de t'offenser, Shelley.

Le téléphone a sonné. Shelley a pris la communication. Il a bavardé joyeusement pendant un moment, a dit à quelqu'un d'attendre en bas, raccroché, et soulevé un sourcil à mon adresse :

— N.B.C. est à la réception. Ils veulent une heure d'interview enregistrée avec El Cordoba. Ils ont mentionné six chiffres.

Mes épaules se sont affaissées. Le téléphone encore ; Cette fois-ci je l'ai décroché, à ma grande surprise. Shelley a crié. Mais j'ai dit :

— Allô. Oui ?

— *Señor,* dit une voix d'homme. Il y a un *Señor* Hobwell ici, du *Time,* il dit, *Magazine.* Je voyais déjà la tête du perroquet sur la couverture du numéro de la semaine suivante, avec six pages de texte

derrière.

— Dites-lui d'attendre. J'ai raccroché.

— *Newsweek ?* a tenté de deviner Shelley.

— L'autre, ai-je dit.

— La neige était belle là-haut, à l'ombre des collines, dit la voix à l'intérieur de la cage.

— La ferme, ai-je dit calmement, d'un ton las. Oh ! la ferme, sacré bon Dieu de volatile !

Des ombres sont apparues au seuil de la porte derrière nous. Les amis de Shelley Capon commençaient à se remettre et à errer dans la pièce. Ils se sont rassemblés et j'ai commencé à trembler et à transpirer.

Pour une obscure raison, je me suis redressé. Mon corps allait faire quelque chose. Je ne savais pas quoi. J'ai regardé mes mains. Soudain, la droite s'est détendue. Elle a renversé la cage, forcé la porte grillagée, et s'est précipitée pour se saisir du perroquet.

— Non !

Il y a eu un grand rugissement haletant, comme si une vague unique s'était abattue sur un rivage. Tout le monde dans la pièce semblait avoir reçu un coup à l'estomac. Tout le monde a gémi, tous se sont avancés d'un pas, se sont mis à hurler, mais j'avais déjà sorti le perroquet. Je le tenais par le cou.

— Non ! Non ! Shelley m'a sauté dessus. Je lui ai flanqué un coup dans les tibias. Il s'est écroulé avec un cri.

— Que personne ne bouge ! ai-je dit, riant presque en m'entendant employer ce vieux cliché. Vous n'avez jamais vu tuer un poulet ? Ce perroquet a un coup mince. Une torsion, et la tête s'arrache. Que personne ne bouge un cheveu. Personne n'a bougé.

— Espèce de fils de pute, a dit Shelley Capon par terre.

Pendant un instant, j'ai cru qu'ils allaient tous se précipiter sur moi. Je me voyais déjà battu, poursuivi le long de la plage, hurlant, encerclé par les cannibales, dévoré, dans le style Tennessee Williams, chaussures et tout. Je me suis senti désolé pour mon squelette qu'on allait trouver sur la plazza principale de La Havane le lendemain à l'aube.

Mais ils n'ont ni frappé, ni rossé, ni tué. Tant que j'avais mes doigts autour du cou du perroquet qui avait connu Papa, je pouvais rester devant eux pour toujours.

Je voulais de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes

tripes tordre le cou de l'oiseau et jeter sa carcasse désarticulée à leurs gueules blêmes et grises. Je voulais arrêter le passé, détruire la mémoire conservée de Papa, si elle devait être un jouet entre les mains d'arriérés mentaux comme eux.

Mais je ne le pouvais pas, pour deux raisons. Un perroquet mort signifiait un type foutu : moi. Ensuite, je pleurais en moi-même sur Papa. Je ne pouvais tout simplement pas faire taire sa voix que je tenais dans mes mains, toujours vivante, comme un vieil enregistrement d'Edison. Je ne pouvais pas tuer.

Si ces enfants attardés avaient su ça, ils me seraient tombés dessus comme des sauterelles. Mais ils ne savaient pas. Et, je suppose, ça ne se voyait pas sur ma figure.

— Reculez ! ai-je crié.

C'était cette merveilleuse scène du *Fantôme de L'Opéra* dans laquelle Lon Chaney, poursuivi dans un Paris nocturne, se retourne vers la populace, lève son poing serré comme s'il contenait un explosif, et tient la foule en respect pendant un instant terrifiant. Il rit, ouvre la main pour montrer qu'elle était vide, puis saute dans la rivière pour y trouver la mort… Mais moi, je n'avais nullement l'intention de leur laisser voir ma main vide. Je la gardais serrée autour du cou noueux d'El Cordoba.

— Laissez le passage jusqu'à la porte ! Ils ont laissé le passage.

— Pas un soupir, pas un geste. Si quelqu'un bouge même pour s'évanouir, cet oiseau est mort pour toujours, et adieu les droits, les films, les photos. Shelley, apporte-moi la cage et le châle.

Shelley Capon s'est faufilé et m'a apporté la cage et le châle.

— Écartez-vous, ai-je hurlé.

Tout le monde a fait un bond en arrière.

— Bon maintenant, écoutez. Lorsque je serai sorti et que je serai à l'abri, chacun d'entre vous sera appelé pour tenter sa chance de rencontrer une nouvelle fois l'ami de Papa, et de monnayer les gros titres.

Je mentais. J'entendais le mensonge gros comme une maison. J'espérais qu'ils étaient sourds. Je parlais plus rapidement maintenant, pour couvrir le mensonge :

— Je vais commencer à avancer. Regardez. Vous voyez ? Je tiens le perroquet par le cou. Il restera en vie tant que vous jouerez le jeu. On y va. Une, deux. Une, deux. Jusqu'à mi-chemin vers la porte. J'ai marché au milieu d'eux et ils n'ont pas poussé un soupir. Une, deux, ai-je dit, le cœur battant dans ma gorge. On y est. Repos. Pas de

mouvements brusques. La cage dans une main. L'oiseau dans l'autre…

— Les lions couraient le long de la plage sur le sable jaune, dit le perroquet, sa gorge frémissant sous mes doigts.

— Oh ! Seigneur, a dit Shelley, accroupi près de la table. Les larmes se sont mises à couler sur son visage. Ce n'était peut-être pas seulement une question d'argent. Peut-être que, pour lui aussi, il y avait un peu de Papa. Il a fait un geste des deux mains à mon adresse pour me faire revenir ainsi que le perroquet et la cage : Ô mon Dieu, ô mon Dieu ! Il pleurait.

— Il n'y avait que la carcasse du grand poisson près de la jetée, les arêtes bien nettoyées dans la lumière du matin, a dit le perroquet.

— Oh ! a fait tout le monde doucement.

Je n'ai pas attendu pour vérifier si d'autres pleuraient aussi. Je suis sorti. J'ai fermé la porte. J'ai couru vers l'ascenseur. Par miracle il était là, le liftier à moitié endormi à l'intérieur. Personne n'a tenté de me suivre. Je pense qu'ils avaient compris que ça n'aurait servi à rien.

Pendant la descente, j'ai mis le perroquet dans la cage, et le châle marqué MÈRE D'EUX sur la cage. L'ascenseur descendait lentement à travers les années. Je pensais à ces années à venir et à l'endroit où je pourrais cacher le perroquet, le préserver de toute espèce de mauvais temps, le nourrir convenablement, et aller le voir une fois par jour, lui parler à travers le châle, sans que personne ne le voie jamais, pas de journaux, ni magazines, ni cameramen, ni Shelley Capon, pas même Antonio du *Cuba Libre.* Il se passerait des jours ainsi, des semaines et je serais saisi par la crainte que le perroquet ne soit devenu idiot. Alors je m'éveillerais au milieu de la nuit et j'irais le voir, près de sa cage, et je dirais :

— Italie, 1918… ?

Et sous les mots MÈRE D'EUX, une vieille voix dirait :

— La neige s'amoncelait sur les escarpements de la montagne en une fine poussière blanche cet hiver…

— Afrique, 1932.

— Nous avons sorti les fusils et nous les avons graissés : ils étaient bleus et beaux et reposaient dans nos mains, et nous attendions dans l'herbe haute et nous souriions…

— Cuba. Le Gulf Stream.

— Le poisson sortit de l'eau et fit un bon jusqu'au soleil. Tout ce que j'avais jamais pensé à propos des poissons était dans ce poisson. Tout ce que j'avais jamais pensé à propos d'un bond unique se trouvait

dans ce bond. Toute ma vie s'y résumait. C'était un jour de soleil, et d'eau, et de vie. Je voulais le tenir tout entier immobile dans mes mains. Je ne voulais pas qu'il finisse, jamais. Pourtant, lorsque le poisson retomba et que l'eau le recouvrit, blanche d'abord, puis verte, il s'en est allé…

Nous sommes arrivés entre-temps à la réception et les portes de l'ascenseur se sont ouvertes. Je suis sorti avec la cage marquée MÈRE D'EUX et j'ai traversé très vite le hall de la réception, et me suis dirigé vers un taxi.

Le plus délicat – et le plus grand danger pour moi – restait à faire. Je savais qu'à l'aéroport, les douaniers et la milice de Castro seraient alertés. Je faisais confiance à Shelley Capon pour leur dire qu'on leur volait un trésor national. Il était même capable d'intéresser Castro aux droits sur la vente du Livre du Mois et aux droits de cinéma. Il fallait que j'improvise un plan pour passer la douane.

Comme je suis un littéraire au fond, la réponse m'est venue rapidement. J'ai fait arrêter le taxi pour acheter une boîte de cirage. Je me suis mis à maquiller El Cordoba. Je lui ai passé du cirage noir partout.

— Écoute, ai-je dit en me penchant pour murmurer à la cage en traversant la Havane. *Plus Jamais.*

J'ai répété plusieurs fois pour qu'il comprenne mon idée. Le son devait être nouveau pour lui, parce que je suppose que Papa n'aurait jamais cité un poids moyen qu'il aurait mis K.O. des années auparavant. Il y a eu un silence sous le châle pendant que le mot était enregistré.

Puis il m'est revenu.

Plus jamais, avec la vieille voix de ténor familière de Papa, plus jamais, disait-elle.

L'homme brûlant

La Ford délabrée cahotait sur une route d'où la poussière s'envolait en brouillard jaune, mettant une heure à se reposer et à s'immobiliser dans cette torpeur particulière qui étourdit le monde à la mi-juillet. Très loin, le lac attendait, gemme fraîche et bleue sertie dans une île d'herbe vert sombre, mais encore trop loin. Neva et Doug poussaient leur vieille guimbarde chauffée à blanc, où bringuebalait sur le siège arrière une bouteille thermos contenant de la limonade et, sur les genoux de Doug, des sandwiches au jambon au poivre. Le garçon et sa tante aspiraient de l'air chaud et le rejetaient encore plus chaud en parlant.

— Mangeur de feu, dit Douglas. Je mange du feu. La barbe, je n'en peux plus d'attendre ce lac !

Soudain, devant eux, il y eut un homme sur le côté de la route.

Chemise ouverte pour montrer son corps bronzé jusqu'à la taille, les cheveux couleur de blé comme mûris par le soleil de juillet, les yeux de l'homme brûlaient d'un bleu ardent dans un nid de rides, de craquelures de soleil. Il agita la main, mourant dans la chaleur.

Neva écrasa la pédale du frein. L'homme disparut dans des nuages de poussière. Lorsque la poussière dorée se dissipa, ses yeux jaune vif brillèrent de façon sinistre, comme ceux d'un chat, défiant la chaleur et le vent brûlant.

Il posa les yeux sur Douglas.

Douglas détourna les siens, nerveusement.

Car on pouvait voir où l'homme avait traversé un champ couvert de hautes herbes jaunes cuites et recuites par huit semaines sans pluie. Il y avait une sente où l'homme avait brisé les herbes et s'était taillé un passage vers la route. La sente allait aussi loin que portait le regard, vers un marécage asséché et le lit d'une crique vide où n'habitaient que des galets chauffés à blanc, de gros cailloux recuits et du sable en fusion.

— Dieu me damne, vous vous êtes arrêtés ! cria l'homme avec humeur.

— Dieu me damne, je me suis arrêtée, lui répondit Neva sur le même ton. Où allez-vous ?

— J'y réfléchirai. L'homme sauta comme un chat et se retrouva sur le siège arrière : En route ! Il nous court après ! Le soleil, je veux dire, bien sûr ! Il pointa le doigt vers le haut : Dépêchons ! Ou nous allons tous devenir dingues !

Neva écrasa l'accélérateur. La voiture quitta le bas-côté et vola sur de la poussière brûlée à blanc, ne se posant que de temps à autre pour chasser un gros caillou ou frôler un galet. Ils fendaient le pays avec fracas. L'homme cria par-dessus le bruit :

— Poussez-la à cent, cent dix, et par l'enfer pourquoi pas cent vingt !

Neva jeta un bref regard sur le superman, l'intrus sur le siège arrière, pour voir si elle pouvait lui fermer le bec d'un regard. Il se ferma.

C'est exactement ce que ressentit Doug envers la brute. Pas un étranger, non, pas un stoppeur, mais un intrus. Deux minutes à peine après avoir sauté dans la voiture chauffée au rouge, les cheveux comme une jungle et son odeur de jungle, il s'était déjà plaint du climat, de l'automobile, de Doug et de l'honorable et transpirante tante. Elle était maintenant penchée sur le volant, conduisant la voiture avec précaution à travers une chaleur accrue et des jets de gravillons.

Pendant ce temps, la créature à l'arrière, avec sa grande crinière léonine et ses yeux jaunes comme un sou neuf, s'humectait les lèvres et regardait Doug directement dans le rétroviseur. Il cligna de l'œil. Douglas essaya de répondre de même, mais, pour une raison ou une autre, sa paupière resta immobile.

— Vous n'avez jamais essayé de savoir, fit l'homme criant de plus belle, penché en avant, entre eux, si oui ou non le temps vous rend fous, ou si vous l'êtes *déjà ?*

C'était une question surprenante, qui les refroidit soudainement en cette journée torride.

— Je crains de ne pas comprendre, dit Neva.

— Personne ne comprend ! L'homme sentait l'antre de lions. Ses bras minces pendaient par-dessus le siège avant, entre eux, agités d'un mouvement nerveux comme s'ils nouaient ou dénouaient un nœud invisible. Il changea de position comme s'il avait un brasier sous chaque aisselle : Un jour comme aujourd'hui, tout l'enfer est lâché à l'intérieur de votre tête. Lucifer est né un jour comme celui-ci, dans un lieu désertique comme celui-ci, dit l'homme. Avec juste du feu, des flammes et de la fumée partout. Et le tout tellement brûlant qu'on ne peut rien toucher, et les gens refusant qu'on les touche, dit l'homme.

Il les poussa du coude, elle et le garçon.

Ils sursautèrent.

— Vous voyez ? L'homme sourit : un jour comme aujourd'hui, on se prend à réfléchir à des tas de choses. Il sourit encore : N'est-ce pas cet été que les plaies reviendront pendant dix-sept ans en holocauste ? Des plaies innombrables mais simples ?

— Je ne sais pas ! Neva conduisait rapidement, en regardant droit devant.

— C'est *cet* été. L'holocauste n'est pas loin. Je réfléchis si vite que j'en ai mal aux globes oculaires, que ça me fend le crâne. Je suis près d'éclater en boule de feu simplement parce que ma pensée est déconnectée. Pourquoi – pourquoi – pourquoi…

Neva avala sa salive. Doug retint sa respiration.

Ils étaient soudain terrifiés. Car l'homme continuait à parler normalement, en regardant les arbres embrasés de chaque côté de la route, respirant l'épaisse poussière chaude qui voltigeait tout autour de la tôle de la voiture, la voix ni haute ni basse, mais régulière et calme. L'homme racontait maintenant sa vie :

— Oui, il y a plus de choses dans le monde que ne peuvent apprécier les gens. S'il peut y avoir une plaie de dix-sept ans, pourquoi pas des gens de dix-sept ans ? Vous n'avez jamais *pensé* à ça ?

— Jamais, dit quelqu'un.

Probablement moi, pensa Doug, sa bouche ayant bougé comme une souris.

— Et pourquoi pas des gens de vingt-quatre ans, ou cinquante-sept ans ? Je veux dire, nous sommes tous tellement habitués aux gens qui grandissent, se marient, ont des enfants, nous ne prenons jamais le temps de penser qu'il y a peut-être d'autres moyens pour les gens de venir au monde, peut-être comme des plaies, de temps en temps, qui peut le dire, un jour de chaleur, au milieu de l'été !

— Qui peut le dire ? La souris encore. Les lèvres de Doug tremblaient.

— Et qui peut affirmer que le mal génétique n'existe pas dans le monde ? demanda l'homme au soleil, le fixant les yeux grands ouverts sans ciller.

— Quel genre de mal ? demanda Neva.

— Génétique, madame. Dans le sang, si vous préférez. Des gens qui naissent dans le mal, grandissent dans le mal et meurent dans le mal, sans changer tout au long.

— Ouah ! dit Douglas. Vous voulez dire des gens qui débutent mauvais et le restent ?

— Tu as pigé le tableau, fiston. Pourquoi pas ? S'il y a des gens dont tout-le monde croit qu'ils sont doux comme des anges de leur première bouffée d'air à leur dernier souffle, pourquoi n'en existerait-il pas des mauvais de janvier à décembre, trois cent soixante-cinq jours par an ?

— Je n'y ai jamais pensé, dit la souris.

— Réfléchissez, dit l'homme. *Réfléchissez.* Ils réfléchirent un peu plus de cinq secondes.

— Bon, dit l'homme, un œil sur le lac frais à trois kilomètres de là, l'autre fermé sur les ténèbres, ruminant de noirs desseins : Écoutez. Et si l'intense chaleur, la vraie grande chaleur d'un mois comme celui-ci, d'une semaine comme celle-ci, d'un jour comme celui-ci, servait à sortir l'homme mauvais de la boue de la rivière. Qu'il ait été dans la boue pendant quarante-sept ans, comme une saloperie de larve, attendant de naître. Et qu'il se soit réveillé en se secouant, regardant autour de lui, adulte, et se soit tiré de la boue chaude pour aller vers le monde en disant : Je me mangerais bien un peu d'été.

— Comment ça ?

— Me manger un peu d'été, fiston, d'été, madame. Simplement tout dévorer. Regardez ces arbres, ne sont-ils pas tout un dîner ? Regardez ce champ de blé, n'est-ce pas un festin ? Ces tournesols près de la route, parbleu, voilà un petit déjeuner. Le papier goudronné sur le toit de cette maison, voilà le déjeuner. Et le lac, tout là-bas, bon Dieu, c'est le vin du dîner, à boire jusqu'à la dernière goutte !

— Pour avoir soif, j'ai soif, dit Doug.

— Soif, par l'enfer, fiston, la soif n'entre même pas dans le début de la description de l'état dans lequel se trouve un homme, quand on y pense, qu'on en parle, un homme qui a attendu dans la boue chaude pendant trente ans et n'est né que pour mourir en un jour ! La soif ! Grands Dieux ! Ton ignorance est complète.

— Eh bien, dit Doug.

— Eh bien, dit l'homme. Non seulement la soif mais la faim. La faim. Regarde autour de toi. Manger non seulement les arbres puis les fleurs embrasées près de la route mais encore les chiens pantelants dans la fournaise. En voilà un ! Et puis un autre ! Et tous les chats de la campagne. En voilà deux, trois ! Et puis glouton heureux pourquoi ne pas commencer, c'est vrai pourquoi ne pas se tourner vers, laissez-moi vous dire, ça vous fait quel effet, manger des gens ? Je veux dire –

des gens ! Frits, cuits, bouillis, saignants. Des beautés de gens brûlés de soleil. Des vieux, des jeunes. Des chapeaux de vieilles dames puis les vieilles dames sous leurs chapeaux, puis des foulards de jeunes femmes et les jeunes femmes elles-mêmes, puis des jeunes garçons, coudes, chevilles, oreilles, orteils et sourcils ! Des sourcils, pardieu, hommes, femmes, jeunes gens, fillettes, gonflez le menu, aiguisez vos dents, léchez-vous les babines, le dîner arrive !

— Attendez ! cria quelqu'un.

Pas moi, pensa Doug. Je n'ai rien dit.

— Attendez ! hurla quelqu'un.

C'était Neva.

Il vit son genou se soulever comme par intuition et se baisser par pur réflexe.

Écrasée, la pédale du frein.

La voiture s'immobilisa. Neva, en un seul temps, s'arrangea pour ouvrir la portière, faire signe de sortir, crier, une main saisissant la chemise de l'homme, la déchirant.

— Dehors ! Sortez !

— *Ici,* madame ? L'homme était surpris.

— Ici, ici, ici, dehors, dehors !

— Mais, madame… !

— Dehors, ou vous êtes fichu, fini ! hurla Neva hystérique. J'ai tout un lot de bibles dans la malle arrière, un pistolet chargé d'une balle en argent sous le volant. Une boîte de crucifix sous le siège ! Un pieu en bois attaché au pont arrière ainsi qu'un marteau. J'ai de l'eau bénite dans le carburateur, bénie avant de bouillir tôt ce matin dans trois églises sur le chemin : Saint-Mathieu le Catholique, Green Town Baptist, Zion City Episcopal. La seule vapeur de cette eau aura votre peau. Le révérend père Kelly de Chicago nous suit à moins de deux kilomètres. Là-bas, au bord du lac se trouve le père Rooney du Milwaukee, et Doug, eh bien, Doug ici présent a dans sa poche arrière un brin d'herbe à loups et deux morceaux de racine de mandragore. Dehors ! Dehors ! Dehors !

— Mais, madame, cria l'homme. J'y vais !

Et il y alla.

Il tomba à terre et roula sur la route.

Neva fit hurler le moteur à plein régime.

Derrière, l'homme se releva et vociféra :

— Vous êtes mabouls. Fous à lier. Mabouls. Fous.

— Je suis maboul ? Je suis folle ? dit Neva en klaxonnant. Ouf !

— … mabouls… fous… La voix se perdait au loin.

Douglas se retourna et vit l'homme agiter le poing, puis arracher sa chemise, la jeter par terre et sauter dessus à pieds joints, soulevant de grands nuages de poussière blanche sous ses pieds nus.

La voiture grondait, se ruait, filait comme une flèche, cahotait des quatre fers, Neva férocement collée au volant brûlant, jusqu'à ce que la petite silhouette gesticulante de l'homme se perde dans les marécages gorgés de soleil et d'air brûlant. Doug dit enfin dans un soupir :

— Neva, je ne t'ai jamais entendue parler comme ça.

— Et je ne recommencerai plus jamais, Doug.

— C'était *vrai* ce que tu as dit ?

— Pas un mot.

— Tu as menti… je veux dire… tu as *menti ?*

— J'ai menti. Neva battit des paupières. Tu crois qu'il mentait aussi ?

— Je ne sais pas.

— Tout ce que je sais, c'est que parfois, il suffit d'un mensonge, Doug. Cette fois-ci en tout cas. Que ça ne devienne pas une habitude.

— Non m'dame. Il se mit à rire. Redis-moi le truc à propos de la racine de mandragore. Et le truc sur l'herbe à loups dans ma poche. Et le pistolet chargé d'une balle d'argent, dis-le.

Elle s'exécuta. Ils se mirent à rire tous les deux.

Avec des youpis et des hurlements de rire, ils s'en allèrent dans leur voiture-boîte-de-conserve, secoués par les ornières et les nids de poules, elle parlant, lui écoutant, les yeux mi-clos, rugissant, hennissant, frénétiques.

Ils ne cessèrent de rire que lorsqu'ils sautèrent dans l'eau en maillot de bain et remontèrent à la surface tout sourire.

Le soleil se tenait chaud au milieu du ciel et ils barbotèrent avec bonheur pendant cinq minutes avant de se mettre à nager vraiment dans des eaux fraîches comme du menthol.

Ce ne fut qu'au crépuscule, quand le soleil disparut subitement et les ombres quittèrent les arbres qu'ils se souvinrent qu'il leur fallait maintenant *revenir* par cette route déserte et traverser tous ces lieux

sombres, et passer ce marécage vide pour arriver en ville.

Ils se tenaient près de la voiture et regardaient cette longue route. Doug avala sa salive.

— Il ne peut *rien* nous arriver en rentrant à la maison.

— Rien.

— Monte vite !

Ils atterrirent sur les sièges. Neva donna un coup de pied au démarreur comme si c'était un chien mort, et ils se mirent en route.

Ils roulèrent sous des arbres couleur de prune parmi des collines violettes.

Et rien n'arriva.

Ils roulèrent le long d'une large route gravillonnée qui prenait la couleur des prunes et sentait un air tiède qui rappelait l'odeur des lilas, et se regardèrent dans l'expectative.

Et rien n'arriva.

Neva se mit enfin à fredonner.

La route était déserte.

Neva rit. Douglas fit loucher ses yeux et rit avec elle.

Car il y avait un petit garçon, neuf ans peut-être, vêtu d'un costume d'été blanc vanille, avec des chaussures blanches et une cravate blanche, le visage rose et bien lavé, qui attendait sur le côté de la route. Il agita la main.

Neva arrêta la voiture.

— Vous allez en ville ? demanda le garçon gaiement. Je me suis perdu. Mes parents sont partis sans moi après un pique-nique. Je suis bien content que vous soyez passés. Ça a l'air *hanté* par ici.

— Grimpe !

Le petit garçon monta et ils repartirent, l'enfant sur le siège arrière, Neva et Doug sur les sièges avant qui riaient en lui jetant des coups d'œil et se calmant petit à petit.

Le petit garçon garda le silence pendant un long moment derrière eux, assis bien droit, propre, rutilant, frais et neuf dans son costume blanc.

Ils roulaient le long d'une route déserte sous un ciel sombre maintenant, orné de quelques étoiles. Le vent fraîchissait.

Le petit garçon parla enfin et dit quelque chose que Doug n'entendit pas, mais il vit Neva se raidir et son visage devenir aussi

pâle que de la crème glacée directement prise sur le costume du petit garçon.

— Quoi ? demanda Doug, en jetant un coup d'œil derrière.

Le petit garçon fixa directement les yeux sur lui, sans ciller, et sa bouche bougea d'elle-même, comme séparée du reste de son visage.

Le moteur de la voiture eut un raté, s'asphyxia.

Ils ralentirent jusqu'à l'arrêt total.

Doug vit Neva faire des pieds et des mains entre les pédales et les boutons. Mais surtout, il entendit le petit garçon dire, dans le nouveau silence :

— Vous êtes-vous jamais demandé l'un ou l'autre…

Le petit garçon prit une bouffée d'air et finit :

— … s'il existe une chose telle que le mal génétique dans le monde ?

Un morceau de bois

— Asseyez-vous, jeune homme, dit l'officier.

— Merci. Le jeune homme s'assit.

— J'ai entendu des rumeurs vous concernant, dit plaisamment l'officier. Oh ! pas grand-chose ! Votre nervosité. Votre incapacité à vous adapter. Plusieurs mois maintenant que j'ai entendu parler de vous, et j'ai pensé à vous convoquer. J'ai pensé que vous aimeriez changer d'activité. Comme d'aller outre-mer, travailler dans une autre région de guerre ? Le travail de bureau vous tue, vous aimeriez être directement dans le feu de l'action ?

— Je ne crois pas, dit le jeune sergent.

— Que voulez-vous ?

Le sergent haussa les épaules et regarda ses mains.

— Vivre en paix. Apprendre que pendant la nuit, d'une manière ou d'une autre, les canons du monde entier se sont rouillés, les bactéries stérilisées dans la bombe qui les contient, les tank enlisés comme des monstres préhistoriques dans le goudron des routes. C'est ce que j'aimerais.

— C'est ce que nous aimerions tous, bien sûr, dit l'officier. Bon, assez de bavardage idéaliste maintenant et dites-moi où vous aimeriez être envoyé. Vous avez le choix – la zone de guerre d'Occident ou la zone de guerre du Nord. L'officier tapa du doigt sur une carte rose sur son bureau.

Mais le sergent parlait à ses mains, les retournait, regardait les doigts :

— Qu'est-ce que vous, les officiers, feriez, que feraient les hommes, que ferait le *monde,* si demain nous nous réveillions tous avec des canons complètement hors d'usage et en ruine ?

L'officier comprit qu'il devait agir avec précaution. Il sourit calmement.

— Question intéressante. J'aime discuter de ce genre de théories, et ma réponse est qu'il y aurait une panique de masse. Chaque nation penserait qu'elle est la seule nation désarmée dans le monde, et s'en prendrait à ses ennemis pour ce désastre. Il y aurait des vagues de suicides, un effondrement de la bourse, des millions de tragédies.

— Mais *après,* dit le sergent. Après avoir pris conscience que c'était vrai, que chaque nation était désarmée et qu'il n'y avait plus rien à craindre, si nous avions la possibilité de recommencer, frais et dispos, qu'arriverait-il ?

— Ils se réarmeraient aussi vite que possible.

— Et si on pouvait les en empêcher ?

— Alors ils se battraient avec leurs poings. Si par extraordinaire on en arrivait là. D'énormes armées d'hommes avec des gants de boxe hérissés de pointes d'acier se formeraient aux frontières nationales. Et si on leur enlevait leurs gants, ils se serviraient de leurs ongles et de leurs pieds. Et si on leur coupait les pieds, ils cracheraient les uns sur les autres. Et si on leur coupait la langue et leur bâillonnait la bouche, ils rempliraient l'atmosphère de tant de haine que les moustiques s'abattraient par terre et les oiseaux tomberaient morts de leurs fils téléphoniques.

— Alors vous ne pensez pas que ça servirait à grand-chose ? dit le sergent.

— Certainement pas. Ce serait comme fendre la carapace d'une tortue. Le choc serait tel que la civilisation en aurait le souffle coupé et en mourrait.

Le jeune homme hocha la tête.

— Ou alors vous vous mentez à vous-même et à moi parce que vous avez une bonne planque confortable ?

— Disons 90 % de cynisme, 10 % de rationalisation de la situation. Allez mettre de côté votre Rouille et oubliez-la.

Le sergent releva vivement la tête.

— Comment saviez-vous que je l'avais ? dit-il.

— Que vous ayiez quoi ?

— La Rouille, bien sûr.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Je *peux* faire ça, vous savez. Je pourrais déclencher la Rouille ce soir si je voulais.

L'officier rit.

— Vous n'êtes pas sérieux.

— Je le suis. J'avais l'intention de venir vous parler. Je suis content que vous m'ayez convoqué. J'ai travaillé très longtemps à cette invention. C'était un de mes rêves. Ça a un rapport avec la structure de certains atomes. Si vous les étudiez, vous découvrez que

la disposition des atomes du blindage d'acier est une disposition bien définie. Je cherchais un facteur de déséquilibre. J'ai une maîtrise de physique et métallurgie, vous savez. Il m'est venu à l'idée qu'il y a un facteur de rouille dans l'air de façon constante. La vapeur d'eau. Il fallait que je trouve un moyen d'infliger à l'acier une « dépression nerveuse ». Puis, partout dans le monde, la vapeur d'eau prendrait la relève. Pas sur tous les métaux bien sûr. Notre civilisation est bâtie sur l'acier, je ne voudrais pas détruire la plupart des immeubles. Je n'éliminerais que les canons, les projectiles, les tanks, les avions, les navires de guerre. Je peux régler mon invention pour s'attaquer au cuivre et au laiton et à l'aluminium, si nécessaire. Je n'aurais qu'à me promener près de toutes ces armes, et le seul fait d'en être près les fera se désagréger.

L'officier était penché sur son bureau et regardait le sergent.

— Puis-je vous poser une question ?

— Oui.

— Avez-vous jamais pensé être le Christ ?

— Je peux dire que j'y ai pensé. Mais je considère que Dieu a été bon pour moi en me permettant de découvrir ce que je cherchais, si c'est ce que vous voulez dire.

L'officier prit, dans sa poche de poitrine, un stylo bille luxueux dont le capuchon était une balle de fusil. Il l'assujettit entre ses doigts avec un grand geste et commença à remplir un formulaire.

— Je veux que vous portiez ceci au D^r^ Mathews cet après-midi, pour un check-up complet. Non que je m'attende à quelque chose de grave, comprenez-moi bien. Mais ne sentez-vous pas que vous *devriez* voir un médecin ?

— Vous pensez que je mens à propos de mon invention, dit le sergent. Je ne mens pas. Elle est si petite qu'elle peut être cachée dans ce paquet de cigarettes. Son effet s'étend sur neuf cents milles. Je pourrais faire le tour du pays en quelques jours, avec la machine réglée sur un certain type d'acier. Les autres nations ne pourraient pas en tirer profit parce que je rouillerais leurs armes à mesure qu'elles approcheraient de nous. Puis je m'envolerais vers l'Europe. Vers cette heure-ci, le mois prochain, le monde serait libéré de la guerre pour toujours. Je ne sais pas comment j'ai découvert cette invention. C'est impossible. Aussi impossible que la bombe atomique. Ça fait maintenant un mois que j'attends, et que j'essaie d'y réfléchir. Je me suis fait du souci quant à ce qui se produirait si je fendais effectivement la carapace comme vous dites. Mais je viens juste de me décider. Ma conversation avec vous m'a aidé à clarifier les choses.

Personne n'a pensé qu'un atome exploserait jamais, et personne ne pense qu'il puisse y avoir la paix, mais elle *sera.*

— Portez ce papier au Dr Mathews, voulez-vous ? dit l'officier avec brusquerie.

Le sergent se leva.

— Vous n'allez pas m'assigner à quelque nouvelle zone ?

— Pas tout de suite, non. J'ai changé d'avis. Nous nous en rapporterons à la décision du Dr Mathews.

— J'ai donc décidé, dit le jeune homme. Je vais quitter le poste dans les quelques minutes qui suivent. J'ai un passe. Merci beaucoup de m'avoir accordé un peu de votre temps précieux, Sir.

— Non, écoutez sergent, ne prenez pas les choses si sérieusement. Vous n'avez pas besoin de partir. Personne ne vous fera de mal.

— C'est vrai. Parce que personne ne me croirait. Adieu, Sir. Le sergent ouvrit la porte du bureau et sortit.

L'officier se retrouva seul. Il resta debout un moment à regarder la porte. Il soupira. Il se passa les mains sur le visage. Le téléphone sonna. Il répondit, l'esprit ailleurs.

— Oh ! *bonjour* docteur ! J'allais justement vous appeler – une pause. Oui, j'allais vous l'envoyer. Dites donc, croyez-vous qu'on puisse laisser ce jeune homme se balader dans la nature ? Vous pensez que si ? Si vous le dites, docteur. Il a probablement besoin de repos, une bonne cure de repos. Pauvre garçon, il a une idée fixe d'un genre très intéressant. Oui, oui. Quel dommage. Mais c'est l'effet que peut vous faire une guerre de seize ans, j'imagine.

La voix du téléphone bourdonna en réponse.

L'officier écouta et hocha la tête.

— Je vais en prendre note. Une seconde. Il fit le geste de prendre son stylo bille : Ne coupez pas. Je perds toujours tout. Il tâta sa poche. J'avais mon stylo sur moi il y a encore un moment. Attendez. Il posa le téléphone et chercha sur son bureau, tira les tiroirs. Il vérifia une nouvelle fois sa poche de poitrine. Il s'immobilisa. Puis il y passa lentement une main et en sonda le fond. Il enfonça plus profondément le pouce et l'index et retira une pincée de quelque chose.

Il répandit ce quelque chose sur le buvard de son sous-main : une fine poussière orange-rouille.

Il resta les yeux fixés dessus pendant un moment. Puis il reprit le téléphone.

— Mathews, dit-il, libérez la ligne, vite. Il y eut un déclic de

quelqu'un qui raccrochait, puis il composa un autre numéro : Allô, poste de garde, écoutez, il y a un homme qui va passer devant vous d'ici pas longtemps, vous le connaissez, son nom est Hollis, sergent Hollis, arrêtez-le, abattez-le, tuez-le, ne posez aucune question, tuez cet enfant de salaud, vous entendez, ici l'officier du poste ! Oui, tuez-le, vous m'avez bien entendu !

— Mais, Sir, dit une voix abasourdie à l'autre bout du fil. Je ne peux pas, je ne *peux* tout simplement pas…

— Qu'est-ce que ça veut dire vous ne pouvez pas bon Dieu de bon Dieu !

— Parce que… La voix s'affaiblit. On entendait la sentinelle respirer dans l'appareil.

L'officier secoua le téléphone.

— Écoutez-moi, écoutez, préparez votre fusil !

— Je ne peux tirer sur personne, dit le garde.

L'officier se renfonça dans son fauteuil. Il resta là haletant, les yeux clignotants pendant une minute.

Là-bas, dès maintenant – il n'avait pas besoin de voir – les hangars se décomposaient en rouille rouge, et les avions étaient soufflés dans le néant par un vent brun-roux, et les tanks s'enfonçaient, s'enfonçaient lentement dans l'asphalte chaud des routes, comme des dinosaures (n'est-ce pas ce que ce type avait dit ?). Les camions étaient soufflés en bouffées de fumée ocre, leurs chauffeurs jetés sur la route, avec seulement les pneus qui roulaient encore.

— Sir…, dit le garde, qui était le témoin de tout cela, très loin. Oh ! Seigneur !…

— Écoutez, écoutez ! hurla l'officier. Courez après lui, attrapez-le, avec vos mains, étouffez-le, avec vos poings, battez-le, avec vos pieds, défoncez-lui les côtes, défoncez-le à mort, faites n'importe quoi mais qu'il n'en réchappe pas. J'arrive tout de suite ! Il raccrocha.

D'instinct, il ouvrit d'une secousse le tiroir du bas de son bureau pour prendre son pistolet d'ordonnance. Un tas de rouille brune emplissait la sacoche neuve. Il jura et se releva d'un bond.

En sortant, il se saisit d'une chaise. C'est du bois, pensa-t-il. Du bon vieux bois, du bon vieil érable. Il la lança contre le mur deux fois et elle se brisa. Il prit ensuite un des pieds, l'empoigna avec force, le visage empourpré, la respiration sifflante, la bouche béante. Il donna un coup sur la paume de sa main pour essayer le pied de la chaise.

— Bon, à nous deux maintenant, bordel de bordel ! hurla-t-il.

Il se précipita dehors, vociférant, en claquant violemment la porte.

Le Messie

— Nous faisons tous ce rêve-là étant jeunes, dit l'évêque Kelly.

Les autres autour de la table chuchotèrent, hochèrent la tête.

— Il n'y a pas de jeune chrétien, poursuivit l'évêque, qui ne se demande un soir : suis-je Lui ? Est-ce Son retour enfin, et est-ce moi ? Et si, si, mon Dieu, j'étais Jésus ? Ce serait fabuleux !

Les prêtres, les pasteurs, et un rabbin solitaire rirent doucement, se souvenant de choses venant de leur enfance, leurs propres rêves fous, se souvenant d'avoir été de grands sots.

— Je suppose, dit le jeune prêtre, le père Niven, que les jeunes garçons juifs s'imaginent être Moïse ?

— Non, non, cher ami, dit le rabbin. Le Messie ! Le *Messie* !

De nouveaux rires discrets autour de la table.

— Bien sûr, dit le père Niven le visage rose crémeux, comme je suis stupide. Le Christ *n'était pas* le Messie, c'est bien cela ? Et votre peuple attend toujours qu'il arrive. Étrange. Ah ! les ambiguïtés !

— Et rien de plus ambigu que ceci. L'évêque Kelly se leva pour les conduire dehors, sur la terrasse qui avait vue sur les collines martiennes, les villes martiennes anciennes, les vieilles routes, les rivières de poussière, et la Terre à des millions de kilomètres, brillant dans une lumière claire au milieu de ce ciel étrange.

— Avons-nous, dans nos rêves les plus fous, dit le révérend Smith, imaginé qu'un jour chacun de nous aurait une Église baptiste, une chapelle Sainte-Marie, une synagogue Mont-Sinaï ici, sur Mars ?

La réponse fut non, non, émise doucement par tous.

Leur calme fut interrompu par une autre voix parmi eux. Le père Niven, alors qu'ils se trouvaient tous près de la balustrade, avait allumé son transistor pour vérifier l'heure. Les nouvelles étaient diffusées d'une petite colonie nouvelle Américano-martienne, plus bas. Ils écoutèrent.

« … une rumeur près de la ville. C'est le premier Martien signalé dans notre communauté cette année. Les citoyens sont exhortés à respecter un tel visiteur. Si… »

Le père Niven éteignit la radio.

— Nos insaisissables paroissiens, soupira le révérend Smith. J'avoue que je suis venu sur Mars, pas seulement pour travailler avec des chrétiens, mais avec l'espoir d'inviter *un* Martien au souper du dimanche pour connaître sa théologie, *ses* besoins.

— Nous sommes encore trop nouveaux pour eux, dit le père Lipscomb. Dans un an environ, je pense qu'ils comprendront que nous ne sommes pas des chasseurs de buffles à la recherche de peaux de bêtes. Mais quand même, c'est difficile de contenir sa curiosité. Après tout, les photographies de notre *Mariner* n'ont révélé aucune vie ici quelle qu'elle soit. Et pourtant, vie il y a, très mystérieuse et pas du tout humaine.

— Pas du tout, Votre Éminence ? Le rabbin contempla son café. J'ai le sentiment qu'ils sont encore plus humains que nous-mêmes. Ils nous ont *permis* de venir. Ils se sont cachés dans les collines, ne venant parmi nous qu'à l'occasion, nous le supposons, déguisés en Terriens.

— Pensez-vous alors qu'ils possèdent des pouvoirs télépathiques et hypnotiques qui leur permettent de se promener dans nos villes en nous trompant avec des masques et des hallucinations et que nous n'y voyons tous que du feu ?

— Je le crois.

— Alors, dit l'évêque offrant du brandy à la ronde et de la crème de menthe, c'est la soirée des frustrations. Des Martiens qui ne se révéleront pas pour être Sauvés par Nous les Illuminés…

Plusieurs sourires à cette repartie.

— … et le Retour du Christ reporté de plusieurs milliers d'années. Combien de temps devrons-nous attendre, Ô Seigneur ?

— Quant à moi, dit le jeune père Niven, je n'ai jamais souhaité *être* le Christ, Celui qui doit revenir. Ce que j'ai toujours désiré, de tout mon cœur, c'est le *rencontrer*. Depuis l'âge de huit ans, j'y pense. C'est peut-être bien la principale raison pour laquelle je suis devenu prêtre.

— Pour préparer le chemin intérieur, juste au cas où il reviendrait effectivement une seconde fois ? suggéra gentiment le rabbin.

Le jeune prêtre sourit et hocha la lête. Les autres éprouvèrent le besoin de tendre la main et de le toucher, car lui-même avait fait vibrer en eux une petite corde sensible. Ils se sentirent envahis de douceur.

— Avec votre permission, monsieur le Rabbin, Messieurs, dit l'évêque Kelly, levant son verre. À l'arrivée du Messie ou au Retour du Christ. Puisse-t-il y avoir plus que des rêves fous et immémoriaux.

Ils burent et restèrent silencieux.

L’évêque se moucha et s’essuya les yeux.

Le reste de la soirée se passa comme beaucoup d’autres pour les prêtres, les révérends, et le rabbin. Ils se mirent à jouer aux cartes et à discuter de saint Thomas d’Aquin, mais battirent en retraite sous l’assaut de la logique inébranlable du rabbin Nittler. Ils le traitèrent de jésuite, burent le coup de l’étrier, et écoutèrent les dernières informations à la radio :

« … on craint que ce Martien ne se sente pris au piège dans notre communauté. Quiconque le rencontrerait devrait faire demi-tour, pour permettre au Martien de passer. La curiosité semble être sa motivation. Il n’y a pas lieu de s’inquiéter. Ceci termine notre… »

En se dirigeant vers la porte, les prêtres, les pasteurs, et le rabbin discutaient des traductions qu’ils avaient faites en différentes langues de l’Ancien et du Nouveau Testament. Ce fut alors que le jeune père Niven les surprit :

— Savez-vous qu’on m’a proposé un jour d’écrire un scénario sur les Évangiles ? Ils avaient besoin d’une *fin* pour leur film !

— Il n’y a assurément, protesta l’évêque, qu’une fin à la vie du Christ !

— Mais, Votre Sainteté, les Quatre Évangiles la racontent avec quatre variantes. J’ai comparé. Je me suis passionné. Pourquoi ? Parce que j’ai redécouvert quelque chose que j’avais presque oublié. La Cène n’est pas vraiment le dernier repas !

— Oh ! mon Dieu, qu’est-ce alors ?

— Le premier de plusieurs repas, Votre Sainteté. Le premier de plusieurs ! Après la crucifixion et la mise au tombeau du Christ, Simon-appelé-Pierre ainsi que les Disciples n’ont-ils pas péché dans la mer de Galilée ?

— Assurément.

— Et leurs filets furent pleins d’une pêche miraculeuse ?

— C’est exact.

— Et voyant sur le rivage de Galilée une pâle lueur, n’ont-ils pas accosté ? Ne se sont-ils pas approchés de ce qui leur a semblé être un lit de charbons ardents sur lequel du poisson fraîchement péché était en train de cuire ?

— Oui, oh ! oui, dit le révérend Smith.

— Et au-delà de la clarté du feu de charbon, n’ont-ils pas senti un

Esprit Présent et n'ont-ils pas appelé ?

— C'est exact.

— N'obtenant pas de réponse, Simon-appelé-Pierre n'a-t-il pas murmuré encore, « Qui est là ? » Et l'Esprit non reconnu sur le rivage de Galilée étendit la main à la clarté du feu, et dans la paume de cette main, n'ont-ils pas vu la marque où le clou avait pénétré, le stigmate qui ne devait jamais se cicatriser ?

« Ils auraient fui, mais l'Esprit a parlé et a dit : "Prends un de ces poissons et nourris tes frères." Et Simon-appelé-Pierre a pris le poisson qui grillait sur les charbons ardents et a nourri les Disciples. Et la frêle Apparition du Christ a dit alors : "Prenez ma parole, répandez-la parmi les nations du monde, et prêchez-y le pardon du péché."

« Puis le Christ les a quittés. Dans mon scénario je Le faisais marcher le long du rivage de Galilée vers l'horizon. Et quand n'importe qui marche vers l'horizon, il semble monter, non ? Car toute étendue de terre monte au lointain. Et il a marché le long du rivage jusqu'à ce qu'il devienne un point, très loin. Puis ils ne l'ont plus vu du tout.

« Et à mesure que le soleil se levait sur le vieux monde, toutes Ses empreintes, des milliers d'empreintes de pieds qui marquaient la plage se sont estompées sous le vent de l'aurore et effacées complètement.

« Et les Disciples ont laissé les cendres de ce lit de charbons se répandre, et avec le goût de la Véritable, Ultime et Authentique Cène dans leur bouche, ils sont partis. Dans mon scénario, je faisais élever la caméra pour qu'on voie les Disciples partir les uns au nord, d'autres au sud, d'autres à l'est pour dire au monde ce qui devait être dit concernant Un Homme. Et leurs empreintes, allant dans toutes les directions, comme les rayons d'une immense roue, ont été balayées de la surface du sable par le vent du matin. Et ce fut un jour nouveau. FIN. »

Le jeune prêtre se tenait au milieu de ses amis, les joues empourprées, les yeux clos. Il ouvrit soudain les yeux, comme s'il prenait conscience du lieu où il se trouvait :

— Désolé.

— Pourquoi ? fit l'évêque, se frottant les yeux du dos de la main. Pour m'avoir fait pleurer deux fois en une soirée ? Quoi, vous êtes gêné en présence de votre propre amour du Christ ? Mais vous m'avez restitué la Parole, à *moi !* qui ai connu la Parole depuis ce qui semble mille ans ! Vous m'avez rafraîchi l'âme, ô mon bon jeune homme au cœur d'enfant ! Le repas de poissons sur le rivage de Galilée *est* la Véritable Cène. Bravo. Vous méritez de Le rencontrer. Son retour, en

toute justice, devrait vous échoir !

— Je ne suis pas digne ! dit le père Niven.

— Aucun de nous ne l'est ! Mais si un marché d'âmes était possible, j'engagerais mon âme immédiatement pour emprunter la vôtre fraîchement lavée. Un autre toast, messieurs ? Au père Niven ! Et maintenant, bonsoir, il est tard, bonne nuit.

Ils portèrent le toast et ils partirent tous, le rabbin et les pasteurs jusqu'au pied de la colline pour retrouver leurs lieux saints, laissant les prêtres debout à leur porte à contempler Mars un moment encore.

Minuit sonna, puis une heure, puis deux. À trois heures dans le petit matin froid de mars, le père Niven remua. Les bougies tremblotaient en doux murmures. Des feuilles voltigeaient contre sa fenêtre.

Soudain il se redressa dans son lit, saisi par un rêve de foule hurlante et de poursuites. Il écouta.

Très loin, en bas, il entendit une porte extérieure se fermer.

Passant rapidement une robe de chambre, le père Niven descendit l'obscur escalier du presbytère, entra dans l'église où une douzaine de cierges formaient des îlots de lumière ici et là.

Il inspecta toutes les portes en pensant : stupide, pourquoi fermer les églises ? Qu'y a-t-il à voler ? Mais il resta à rôder dans la nuit…

… et trouva la porte d'entrée de l'église déverrouillée, battant doucement dans le vent.

Frissonnant, il ferma la porte.

Léger bruit de course.

Il pivota brusquement.

L'église était vide. La flamme des cierges penchait tantôt d'un côté tantôt de l'autre devant les autels. Il n'y avait que la bonne vieille odeur de cire et d'encens, et les mille choses laissées pour compte en provenance de tous les marchés du temps et de l'histoire. D'autres soleils et d'autres lunes.

En levant les yeux sur le crucifix au-dessus du maître-autel, il s'immobilisa.

Il entendit le bruit d'une goutte d'eau, une seule, tomber dans la nuit.

Il se tourna lentement vers le baptistère au fond de l'église.

Il n'y avait pas de cierges à cet endroit, pourtant…

Une lueur pâle brillait dans la petite embrasure où se trouvaient les fonts baptismaux.

— Monseigneur Kelly ? appela-t-il doucement.

Remontant lentement la travée, il eut de plus en plus froid, et s'arrêta parce que…

Une autre goutte d'eau était tombée, s'était écrasée, volatilisée.

C'était comme un robinet qui fuyait, quelque part. Mais il n'y avait pas de robinets. Seulement les fonts baptismaux, dans lesquels, goutte à goutte, un liquide tombait lentement, avec, entre chaque goutte, trois battements de cœur.

À un niveau secret, le cœur du père Niven se dit quelque chose et précipita sa course, puis ralentit, s'arrêta presque. Le religieux se mit brusquement à transpirer abondamment. Il était incapable de bouger, mais il s'y obligea, un pied après l'autre, jusqu'à ce qu'il atteigne l'arche ouvrant sur le baptistère.

Il y avait effectivement une lueur pâle dans l'obscurité où baignait cet endroit exigu.

Non, pas une lueur. Une forme. Une silhouette.

Elle se tenait derrière et en retrait des fonts baptismaux. Le bruit des gouttes d'eau avait cessé.

La langue nouée dans sa bouche, les yeux béants dans une sorte de folie, le père Niven se sentit devenir subitement aveugle. Puis la vue lui revint et il osa dire :

— Qui !

Un seul mot qui roula en écho tout autour de l'église, se répercuta sur la flamme des cierges, la faisant vaciller, remua la fine cendre d'encens, effraya son propre cœur en revenant aussi vite lui dire : Qui !

La seule lumière dans le baptistère provenait des pâles vêtements de la silhouette qui se tenait face à lui. Et cette lumière était suffisante pour lui montrer une chose incroyable.

Tandis que le père Niven regardait, la silhouette bougea. Elle étendit une main pâle au-dessus du baptistère.

La main était suspendue comme contre son gré, comme séparée du fantôme auquel elle appartenait, comme si on l'avait saisie et tirée, résistante, par le regard terrifié et fasciné du père Niven pour révéler ce qui se trouvait au centre de sa paume ouverte.

Un trou déchiqueté, béant, d'où, lentement, goutte à goutte, le sang coulait, tombait aussi lentement dans les fonts baptismaux.

Les gouttes de sang s'écrasaient dans l'eau bénite, la coloraient, et se dissolvaient en rides paresseuses.

La main resta là pendant un moment stupéfiant devant les yeux tantôt aveugles tantôt voyants du prêtre.

Comme frappé par un coup terrible, où se mêlaient désespoir et révélation, une main sur les yeux, l'autre écartant la vision.

— Non, non, non, non, non, non, non, ça ne se *peut pas !*

C'était comme si un dentiste dément avait fondu sur lui et, sans anesthésiant, lui avait arraché son âme d'un seul coup, hors du corps, sanguinolente. Il sentit en lui comme un levier, sa vie descellée, et les racines, ô Dieu, étaient… *profondes !*

— Non, non, non, non !

Mais si.

Entre les interstices de ses doigts, il regarda de nouveau.

L'Homme était là.

Et l'atroce paume sanglante frémissait goutte à goutte au-dessus du baptistère.

— Assez !

La paume se retira, disparut. Le fantôme attendit.

Et le visage de l'Esprit était bon et familier. Ces yeux étranges, beaux, profonds et pénétrants étaient comme il avait toujours su qu'ils devaient être. Il y avait la douceur de la bouche, et la pâleur qu'encadraient ses cheveux bouclés et sa barbe. L'Homme était vêtu d'une tunique simple, usée sur les rivages et le désert de Galilée.

Le prêtre, par un grand effort de volonté, empêcha ses larmes de couler, fit cesser son angoisse où se mêlaient la surprise, le doute, le choc, ces choses maladroites qui provoquaient une émeute intérieure et menaçaient de se déchaîner. Il tremblait.

Puis il vit que l'Être, l'Esprit, l'Homme, le Fantôme, quoi que ce fût, tremblait aussi.

Non, pensa le prêtre, Il ne peut pas ! Avoir peur ? Peur de… *moi ?*

Et voici que l'Esprit était secoué par une immense angoisse assez semblable à la sienne, comme une image reflétée de sa propre émotion, ouvrait une bouche béante, fermait les yeux et suppliait :

— Oh ! je vous en prie, laissez-moi partir !

À ces mots, le jeune prêtre ouvrit plus largement ses yeux et haleta. Il pensa : Mais vous êtes libre. Personne ne vous retient ici !

Et à cet instant :

Si, se lamenta la Vision. Vous me retenez. Je vous en prie ! Détournez les yeux ! Plus vous me regardez, plus je deviens *ça !* Je ne suis pas ce que je semble être !

Mais, pensa le prêtre, je n'ai pas parlé. Mes lèvres n'ont pas bougé ! Comment ce fantôme peut-il connaître ma pensée ?

— Je sais tout ce que vous pensez, dit la Vision tremblante, pâle, reculant dans les ténèbres du baptistère. Chaque phrase, chaque mot. Je n'avais pas l'intention de venir. Je me suis hasardé en ville. Soudain j'ai été beaucoup de choses pour beaucoup de gens. J'ai couru. Ils m'ont suivi. Je me suis abrité ici. La porte était ouverte. Je suis entré. Et puis, et puis – oh ! et puis j'ai été pris au piège !

Non, pensa le prêtre.

— Si, se lamenta le Fantôme. Par vous.

Alors, lentement, gémissant sous le poids d'une révélation encore plus terrible, le prêtre s'agrippa au bord des fonts baptismaux et se releva, vacillant. Enfin, il osa exprimer sa question :

— Vous n'êtes pas… ce que vous semblez être ?

— Je ne suis pas, dit l'autre. Pardonnez-moi.

Je vais devenir fou, pensa le prêtre.

— N'en faites rien, dit le Fantôme, car je m'enfoncerais dans la folie à votre suite.

— Je ne peux pas renoncer à vous, ô mon Dieu, maintenant que vous êtes là, après tant d'années, tant de rêves, c'est *trop* demander, ne voyez-vous pas ? Deux mille ans, toute une race de gens a attendu votre retour ! Et moi, je suis celui qui vous rencontre, qui vous voit…

— Vous ne rencontrez que votre propre rêve. Vous ne voyez que votre propre besoin. Derrière tout ceci – l'être toucha sa tunique et sa poitrine, je suis autre chose.

— Que dois-je faire ! s'écria le prêtre, regardant tantôt le ciel, tantôt le Fantôme qui frissonna à son cri. *Quoi faire ?*

— Détournez les yeux. Au même instant j'aurai franchi la porte et je serai parti.

— Juste… juste comme ça ?

— Je vous en prie, dit l'Homme.

Le prêtre soupira plusieurs fois, frissonnant.

— Oh ! si ce moment pouvait durer juste une heure !

— Vous voulez me tuer ?

— Non !

— Si vous me retenez, si vous me forcez à garder cette forme encore un peu plus longtemps, vous serez responsable de ma mort.

Le prêtre se mordit le poing, et sentit une douleur déferler sur lui comme une lame de fond.

— Vous… vous êtes un Martien, alors ?

— Ni plus. Ni moins.

— Et je vous ai fait ça avec mes pensées ?

— Vous ne l'avez pas fait exprès. Quand vous êtes descendu, votre vieux rêve s'est emparé de moi et m'a transformé. Mes paumes saignent encore des blessures que vous m'avez infligées à partir de votre subconscient.

Le prêtre secoua la tête, hébété.

— Encore un moment… attendez…

Il regarda fixement, avidement, dans l'obscurité, là où le Fantôme se tenait hors de la lumière. Ce visage était beau. Et, oh… ces mains étaient tendres au-delà de toute description.

Le prêtre hocha la tête, une grande tristesse en lui, comme si dans l'heure qu'il vivait, il était revenu du vrai Calvaire. Et l'heure était passée. Et les tisons mouraient, répandus sur le sable de Galilée.

— Si… si je vous laisse partir…

— Il le faut, oh ! il le faut !

— Si je vous laisse partir, me promettez-vous…

— Quoi ?

— Me promettez-vous de revenir ?

— Revenir ? s'écria l'être dans l'obscurité.

— Une fois par an, c'est tout ce que je demande, revenir une fois par an, ici, à cet endroit, ces fonts, à la même heure de la nuit…

— Revenir… ?

— Promettez ! Oh ! il faut que je connaisse encore cet instant. Vous ne savez pas combien c'est important ! Promettez ou je ne vous laisse pas partir !

— Je…

— Dites-le ! Jurez-le !

— Je promets, dit le pâle Fantôme dans le noir. Je le jure.

— Merci, oh ! merci !

— Quel jour, dans un an, dois-je revenir ?

Les larmes roulaient maintenant sur les joues du jeune prêtre. Il ne se souvenait plus guère de ce qu'il voulait dire, et lorsqu'il le dit, il s'entendit à peine :

— Pâques, oh ! Dieu, Pâques, dans un an d'ici !

— Je vous en prie, ne pleurez pas, dit la forme. Je viendrai. Pâques, dites-vous ? Je connais votre calendrier. Oui. Maintenant… La main pâle et blessée remua dans l'air, suppliante : Puis-je partir ?

Le prêtre serra les dents pour empêcher les cris d'affliction d'éclater.

— Bénissez-moi, et partez.

— Comme ceci ? dit la voix.

La main vint le toucher le plus doucement du monde.

— Vite ! cria le prêtre, les yeux fermés, les poings serrés contre sa poitrine pour les empêcher de se tendre pour saisir. Partez avant que je ne vous garde pour toujours. Courez, courez !

La main pâle le toucha une dernière fois au front. Il y eut une course assourdie de pieds nus.

Une porte s'ouvrit sur les étoiles. La porte claqua.

Il y eut un long moment pendant lequel l'écho du claquement de la porte roula à travers l'église, devant chaque autel, chaque niche, et s'éleva comme le vol aveugle d'un oiseau cherchant une échappée et la trouvant dans l'abside. L'église cessa de trembler enfin, et le prêtre s'imposa les mains sur lui-même comme pour se dire comment se conduire, comment respirer de nouveau : ne bouge pas, sois calme, redresse-toi…

Il alla finalement jusqu'à la porte en trébuchant et s'y tint, voulant l'ouvrir largement, regarder la route qui devait être déserte maintenant, avec peut-être une forme en blanc, fuyant au loin. Il n'ouvrit pas la porte.

Il erra dans l'église, heureux de trouver des choses à faire, terminant le rituel de fermeture. C'était long d'aller de porte en porte. Long d'attendre Pâques.

Il fit une pause devant les fonts et vit l'eau claire sans trace de rouge. Il plongea la main et se rafraîchit le front, les tempes, les joues, les paupières.

Puis il remonta lentement l'allée et s'étendit devant l'autel, se laissa aller à sangloter, à vraiment pleurer. Il entendit l'écho de sa tristesse monter et revenir par vagues d'angoisse de la tour où pendait la cloche, silencieuse.

Il pleura pour différentes raisons.

Sur lui-même.

Sur l'Homme qui avait été là un instant plus tôt.

Sur le long temps qu'il fallut pour desceller la pierre et trouver le tombeau vide, de nouveau.

Jusqu'à ce que Simon-appelé-Pierre voie une fois de plus le Fantôme sur le rivage martien, et lui-même Simon-Pierre.

Et par-dessus tout, il pleura parce que, oh ! parce que… jamais de sa vie, il ne pourrait parler de cette nuit à qui que ce soit…

G.B.S. modèle V

— Charlie ! Où vas-tu ?

Des membres de l'équipage de la fusée appelèrent en passant.

Charles Willis ne répondit pas.

Il descendit par le tube d'évacuation dans le bourdonnement familier des entrailles du navire spatial. Il tomba en pensant : « C'est le grand moment. »

— Chuck ! Où vas-tu comme ça ? appela un homme.

Voir quelqu'un de mort mais vivant, froid mais chaleureux, à jamais intouchable mais touchant.

— Imbécile ! Idiot ! fit la voix en écho. Il sourit.

Puis il vit Clive, son meilleur ami, flotter en remontant dans le tube opposé. Il détourna les yeux, mais Clive cria dans le récepteur de Charlie, niché au creux de son oreille :

— Je veux te voir !

— Plus tard ! dit Willis.

— Je *sais* où tu vas. Idiot !

Clive disparut vers le haut tandis que Willis tombait doucement, les mains tremblantes.

Ses bottes touchèrent le sol. Au même instant, il éprouva un bonheur renouvelé.

Il passa entre les machines dissimulées de la fusée. Seigneur, pensa-t-il, c'est fou. Nous voilà partis depuis cent jours de la Terre, dans l'espace, et, à cette même heure, la plupart des hommes d'équipage sont en train de régler dans la fièvre leurs dispositifs aphrodisiaques animatroniques qui possèdent la faculté de toucher et de fredonner dans les lits de ces hommes. Et pendant ce temps qu'est-ce que je fais ? pensa-t-il. *Ça.*

Il alla inspecter une petite resserre d'emmagasinage.

Là, dans une éternelle pénombre, le vieil homme était assis.

— Monsieur, dit-il, et attendit.

— Shaw, murmura-t-il. Oh ! Mr. George Bernard Shaw !

Les yeux du vieil homme s'ouvrirent comme sous l'effet d'un ressort après ingestion d'une idée.

Il entoura ses genoux osseux et fit entendre un rire grêle.

— Par Dieu, j'accepte *tout !*

— Accepter quoi, Mr. Shaw ?

Mr. Shaw tourna son regard bleu sur Charles Willis.

— L'Univers ! *Il* pense, donc je *suis !* Alors il vaut mieux que j'accepte, hein ? Asseyez-vous.

Willis s'assit dans l'ombre de la prise d'air, serrant les genoux et son bonheur d'être là de nouveau.

— Lirai-je vos pensées, jeune Willis, et vous dirai-je ce que vous avez fait depuis la dernière fois que nous avons conversé ?

— Vous *pouvez* lire les pensées, Mr. Shaw ?

— Non, Dieu merci. Ne serait-ce pas atroce si j'étais non seulement la tablette cunéiforme robotisée de George Bernard Shaw, mais capable aussi de sonder les bosses de votre tête et de déchiffrer vos rêves ? Insupportable.

— Vous le faites *déjà,* Mr. Shaw.

— *Touché*[1]. Bien. Le vieil homme passa les doigts dans ses cheveux roussâtres, puis gentiment, poussa Willis du coude : Comment se fait-il que vous soyez le seul à bord de ce navire spatial à me rendre visite ?

— Eh bien, voyez-vous, monsieur…

Les joues du jeune homme s'épanouirent par un feu soudain.

— Ah ! oui, je vois effectivement ! dit Shaw. Du haut en bas du navire tous les heureux mâles-abeilles jouent avec leurs jouets gélatineux, bien remontés, fredonnant doucement, souples, leurs brillantes femelles-poupées.

— Surtout *idiotes.*

— Enfin. Ça n'a pas toujours été ainsi. Lors de mon dernier voyage, le capitaine voulait jouer au scrabble en n'utilisant que les noms de personnages, les concepts et les idées tirés de mes pièces. Maintenant, étrange garçon, pourquoi venez-vous vous asseoir ici avec ce vieil ego hideux ? N'avez-vous pas besoin de cette tendre et douce compagnie là-haut ?

— C'est un long voyage, Mr. Shaw, deux ans pour aller au-delà de Pluton et revenir. J'ai tout mon temps pour la compagnie là-haut. Jamais assez pour ceci. J'ai les rêves d'une chèvre mais les gènes d'un

saint.

— Bien dit ! Le vieil homme sauta légèrement sur ses pieds et marcha de long en large, sa barbe pointant tantôt vers Alpha du Centaure, tantôt vers la nébuleuse d'Orion.

— Qu'avons-nous au menu aujourd'hui, Willis ? Vous préfacerai-je *Sainte Jeanne ?* Où… ?

— Chuck… ?

La tête de Willis fut secouée. Sa radio murmura dans son oreille.

— Willis ! C'est Clive qui appelle. Tu es en retard pour le dîner. Je sais où tu es. Je vais descendre. Chuck…

Willis se donna un coup sur l'oreille. La voix fut coupée.

— Vite, Mr. Shaw ! Pouvez-vous – euh – *courir ?*

— Icare peut-il tomber du Soleil ? Au trot ! Je vous précéderai avec ces jambes de sauterelle !

Ils coururent.

Prenant l'escalier en colimaçon au lieu du tuyau pneumatique, ils jetèrent un coup d'œil en bas en arrivant sur la plate-forme du sommet, juste à temps pour voir l'ombre de Clive s'élancer dans la tombe dans laquelle Shaw n'était mort que pour se réveiller de nouveau.

— Willis ! cria la voix de l'ombre.

— Qu'il aille au diable, dit Willis.

Shaw rayonna de satisfaction.

— Le Diable. Je le connais bien. Venez. Je vais vous faire visiter !

Riant, ils sautèrent dans le tuyau et tombèrent vers le *haut.*

C'était l'endroit des étoiles.

Autrement dit l'unique endroit de tout le navire d'où, si on le souhaitait, on pouvait regarder vraiment l'univers, et les milliards de milliards d'étoiles répandues dessus se répandaient sans cesse, comme une crème s'échappant de folles laiteries des dieux. Peurs délicieuses si on pensait que cela provenait de la maladie du Seigneur Dieu Jéhovah se retournant dans son sommeil, déréglé par la Création, accouchant de mondes de dinosauriens tournant autour de soleils sataniques.

— Tout est dans la pensée, observa Mr. Shaw, en regardant de côté son jeune compagnon.

— Mr. Shaw ! vous *pouvez* lire les pensées ?

— Fadaises. Tout juste les visages. Le vôtre est transparent comme verre. Je viens juste de jeter un coup d'œil et j'ai vu Job affligé, Moïse et le Buisson Ardent. Venez. Regardons les Profondeurs et voyons à quoi Dieu s'est occupé pendant les dix milliards d'années depuis qu'il est entré en collision avec Lui-même et a procréé l'immensité.

Debout, ils contemplaient maintenant l'Univers, comptant les étoiles jusqu'au milliard et au-delà.

— Oh ! gémit le jeune homme, soudain, des larmes roulant sur ses joues. Comme j'aurais aimé vivre lorsque vous étiez vivant, monsieur. Comme j'aurais aimé vous avoir *vraiment* connu.

— *Ce* Shaw est le mieux, rétorqua le vieil homme, que de la farce et pas d'os. La renommée est meilleure que l'homme. Accrochez-vous-y et survivez.

L'espace s'étendait, aussi vaste que la première pensée de Dieu, aussi profond que son souffle originel.

Ils étaient debout, l'un grand, l'autre petit, près du hublot panoramique, devant une belle vue de la grande nébuleuse d'Andromède chaque fois qu'ils avaient envie de la rapprocher par simple pression d'un bouton qui magnifiait l'objectif et amenait toute chose tout près.

Après s'être saoulé d'étoiles, le jeune homme respira.

— Mr. Shaw… ? *Dites-le.* Vous savez ce que j'aime entendre.

— Vraiment mon garçon ? Mr. Shaw cligna des yeux.

Tout l'espace était autour d'eux, tout l'Univers, toute la nuit de l'Être céleste, toutes les étoiles et tous les lieux entre les étoiles, et le navire circulant dans sa course silencieuse, et l'équipage du navire occupé à travailler ou à jouer où à s'amuser avec leurs jouets amoureux, pour que ces deux hommes soient seuls dans leur conversation, qu'ils contemplent le Mystère et disent ce qui devait être dit.

— Dites-le, Mr. Shaw.

— Bon, eh bien…

Mr. Shaw fixa ses yeux sur une étoile à quelque vingt années-lumière de là.

— Que sommes-nous ? demanda-t-il. Nous sommes le miracle de force et de matière se transformant en imagination et volonté. Incroyable. La Vie-Force expérimentant les formes. Vous l'une. Moi une autre. L'Univers s'est éveillé à la vie en hurlant. Nous sommes l'un

de ces hurlements. La Création tourne dans son abysse. Nous l'avons dérangée, rêvant que nous étions des formes. Le vide est plein de sommeils. Dix milliards de milliards de milliards de bombardements de lumière et de matière qui ne se connaissent pas, qui dorment en se déplaçant sans cesse pour, finalement, former un anneau, et ouvrir l'œil sur eux-mêmes. Parmi tant de déroutes et d'ignorance, nous sommes la force aveugle qui tâtonne comme Lazare dans une tombe à un milliard d'années-lumière. Nous nous appelons. Nous disons, ô Lazare Force de vie, lève-toi et marche. Alors l'Univers, mécanisme de morts, tâtonne pour atteindre le Temps, sentir sa propre chair et savoir qu'elle est à nous. Nous nous louchons de part et d'autre et nous nous trouvons miraculeux l'un l'autre parce que nous sommes Un.

Mr. Shaw tourna la tête pour jeter un coup d'œil à son ami.

— Voilà. Vous êtes satisfait ?

— Oh ! oui. Je…

Le jeune homme s'arrêta.

Derrière eux, à la porte de la cabine panoramique, se tenait Clive. Derrière lui, très loin, ils entendaient de la musique palpiter dans les habitacles où les hommes d'équipage et leurs immenses jouets jouaient à des jeux amoureux.

— Eh bien, dit Clive, qu'est-ce qui se passe ?…

— Ici ? s'écria Shaw légèrement. Mais seulement le mélange de deux énergies qui donnent un résultat déconcertant. Ce dispositif – il toucha sa poitrine – parle à partir d'exaltations réglées par ordinateur. Ce conglomérat génétique – il fit un signe de tête vers son jeune ami – réagit en émotions brutes, vraies et affectives. La somme de nous deux ? Un pandémonium répandu sur des biscuits et dévorés à l'heure du thé.

Clive tourna les yeux vers Willis.

— Bon Dieu, tu es dingue. Tu aurais dû entendre le rire au dîner ! Toi et ton vieil homme, rien qu'à discuter ! qu'ils disaient. Seulement discuter, discuter ! Écoute crétin, c'est ton tour de garde dans dix minutes. Sois-y ! Seigneur !

Clive disparut.

Silencieusement, Willis et Mr. Shaw descendirent en flottant le long du tuyau de descente vers la resserre d'emmagasinage sous l'immense machinerie.

— Mr. Shaw. Willis secoua la tête, reniflant doucement. Bon sang. Pourquoi me semblez-vous plus vivant que n'importe quel homme que

j'aie jamais connu ?

— Pourquoi, mon cher jeune ami, répliqua le vieil homme doucement, que sont vos chaudes mains par rapport aux Idées, hein ? Je suis un monument ambulant de concepts, de pensées originales, de délires électriques, de philosophie et d'émerveillement. Vous aimez les concepts. Je suis leur réceptacle. Vous aimez les rêves en mouvement. Je me meus. Vous aimez jaboter et papoter. Je suis un jaboteur et un papoteur consommé. Vous et moi, ensemble, mâchons Alpha du Centaure et crachons la queue de la comète de Halley, inquiétons la nébuleuse d'Andromède jusqu'à ce qu'elle crie un « grâce » monstrueux et s'abandonne à notre création. Vous aimez les bibliothèques. Je suis une bibliothèque. Chatouillez-moi les côtes et je vomis la Baleine de Melville, Spirit Spout et tout. Tirez-moi l'oreille et je vous bâtis la République de Platon avec ma langue pour que vous la gériez et y viviez. Vous aimez les Jouets. Je suis un Jouet, un joujou fabuleux, transistorisé…

— Un ami, dit Willis calmement.

Mr. Shaw lui jeta un regard bizarre.

— Ami, dit-il.

Willis se tourna pour partir, puis s'arrêta afin de contempler cette vieille étrange silhouette appuyée contre le mur sombre.

— J'ai… j'ai peur de partir. Je crains qu'il ne vous arrive quelque chose.

— J'y survivrai, répliqua Shaw acerbe, mais seulement si vous avertissez votre capitaine qu'une vaste pluie de météores approche. Il doit dévier sa course de quelques centaines de milliers de milles. D'accord ?

— D'accord. Mais Willis ne s'en allait toujours pas.

— Mr. Shaw, dit-il enfin. Que… que faites-vous quand nous dormons tous ?

— Ce que je fais ? Mais, Dieu vous bénisse, j'écoute mon diapason. Puis j'écris des symphonies entre mes oreilles.

Willis partit.

Dans le noir, seul, le vieil homme courba la tête. Un doux bruit de ruche se mit à bourdonner dans son souffle doux comme miel.

Quatre heures plus tard, Willis, son tour de garde terminé, se glissa dans son habitacle pour dormir.

Dans la demi-obscurité, la bouche l'attendait.

La bouche de Clive. Elle passa la langue sur ses lèvres et murmura :

— Tout le monde bavarde. À propos de toi faisant l'imbécile à rendre visite à une relique intellectuelle vieille de deux ans, espèce de, de, de. Seigneur, le psychiatre va radiographer ton crâne stupide !

— C'est mieux que ce que vous faites tous, toute la nuit et chaque nuit, dit Willis.

— Ce que nous faisons, c'est vraiment nous.

— Alors pourquoi ne pas me laisser être *moi ?*

— Parce que ce n'est pas naturel. La langue lécha en dardant : Tu nous manques à *tous.* Ce soir nous avons empilé tous les grands jouets au milieu de la salle d'amour et…

— Je ne veux pas le savoir !

— Eh bien, alors, dit la bouche, je pourrais faire un petit saut en bas et raconter tout ça à ton vieux monsieur et ami…

— Ne t'approche pas de lui !

— Je pourrais. Les lèvres remuèrent dans l'ombre : Tu ne peux pas toujours monter la garde près de lui. Une nuit, bientôt, quand tu dormiras, quelqu'un pourrait – le tripatouiller, hein ? Touiller sa sauce électronique pour qu'il sorte des vaudevilles au lieu de *Sainte Jeanne ?* Ah ! oui. Réfléchis. Long voyage. L'équipage s'ennuie. Une bonne blague comme ça vaut son pesant d'or pour te voir écumer de rage. Fais gaffe, Charlie. Vaut mieux que tu viennes jouer avec nous.

Willis, les yeux fermés, donna libre cours à sa fureur.

— Celui qui ose toucher à Mr. Shaw, par Dieu, je le tuerai !

Il se retourna violemment sur le côté en serrant les poings. Dans la demi-obscurité, il sentait la bouche de Clive qui remuait toujours.

— Tuer ? Bon, bon. Dommage. Fais de beaux rêves.

Une heure plus tard, Willis avala deux pilules et sombra dans le sommeil.

Au milieu de la nuit, il rêva qu'on brûlait la bonne sainte Jeanne sur le bûcher, et au milieu du supplice, la vierge se tourna vers un vieil homme stoïquement entouré de corde et de chaînes. La barbe du vieil homme était d'un rouge ardent avant même que les flammes ne l'atteignent, et ses yeux bleu clair étaient résolument fixés sur l'Éternité, ignorant le feu.

— Abjure ! cria une voix. Confesse-toi et abjure ! Abjure !

— Il n'y a rien à confesser, et par voie de conséquence nul besoin d'abjuration, dit le vieil homme calmement.

Les flammes bondirent sur son corps comme une meute de rats en feu.

— Mr. Shaw ! hurla Willis.

Il se redressa d'un bond.

Mr. Shaw.

La cabine était silencieuse. Clive était couché, endormi.

Sur son visage il y avait un sourire.

Le sourire fit reculer Willis, avec un cri. Il s'habilla. Il courut.

Il tomba comme une feuille en automne le long du tuyau pneumatique, prenant du poids et de l'âge à mesure que les instants mortels passaient.

La resserre où le vieil homme « dormait » était beaucoup plus calme qu'elle n'aurait dû être.

Willis se pencha. Sa main tremblait. Enfin, il toucha le vieil homme.

— Monsieur ?…

Pas de mouvement. La barbe ne se hérissa pas. Les yeux non plus ne lancèrent pas de flammes bleues. Ni la bouche qui ne trembla pas en doux blasphèmes…

— Oh ! Mr. Shaw ! dit-il. Êtes-vous mort, ô Dieu, êtes-vous vraiment mort ?

Le vieil homme était ce qu'on appelle mort quand une machine ne parle plus ni ne module une pensée électrique, ni ne bouge. Ses rêves et ses philosophies étaient de la neige dans sa bouche close.

Willis tourna le corps dans tous les sens, cherchant quelque coupure, blessure, ou contusion sur la peau.

Il pensa aux années à venir, les longues années de voyage sans Mr. Shaw avec qui se promener, papoter, rire. Des femmes sur les rayonnages du magasin, oui, des femmes dans les lits de camp tard la nuit, riant de leur étrange rire enregistré, avec leurs étranges mouvements mécaniques et disant les mêmes choses idiotes qu'on disait dans des milliers de mondes pendant des milliers de nuits.

— Oh ! Mr. Shaw, murmura-t-il enfin. Qui vous a fait ça ?

Bêta, murmura le souvenir de la voix de Mr. Shaw. Vous *savez.*

Je sais, pensa Willis.

Il murmura un nom et sortit en courant.

— Salaud, tu l'as tué !

Willis empoigna le pyjama de Clive, qui au même instant, comme un robot, ouvrit des yeux béants. Le sourire ne s'effaça pas.

— Tu ne peux pas tuer ce qui n'a jamais été vivant, dit-il.

— Enfant de salaud !

Il frappa Clive une fois sur la bouche, après quoi Clive était debout, riant d'étrange façon, essuyant le sang de ses lèvres.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? cria Willis.

— Pas grand-chose, juste…

Ce fut la fin de leur conversation.

— À vos postes ! hurla une voix. Danger de collision !

Des cloches sonnèrent. Des sirènes hurlèrent.

Au milieu de leur rage partagée, Willis et Clive se retournèrent pour saisir leur scaphandre, leur casque, accrochés aux murs de la cabine.

— Sacré bon sang de bon sang de…

Au milieu de son juron, Clive eut le souffle coupé. Il disparut par un trou soudain sur le côté de la fusée.

Le météore était arrivé et reparti en un milliardième de seconde. En sortant, il avait emporté tout l'air du navire avec lui par un trou de la taille d'une petite voiture.

Mon Dieu, pensa Willis, il est parti pour toujours.

Ce qui sauva Willis fut une échelle près de laquelle il se tenait, et contre laquelle le flot d'air tumultueux le plaqua dans sa course vers l'Espace. Pendant un moment il ne put ni bouger ni respirer. Puis, la succion terminée, tout l'air du navire spatial était parti. Il n'eut que le temps de régler la pression dans son scaphandre et son casque, et de regarder autour de lui avec des yeux fous le navire à la dérive se faisant bombarder comme dans une guerre spatiale. Des hommes couraient, ou plutôt flottaient, criant sauvagement, partout.

Shaw, pensa Willis de façon déraisonnable, et il se mit à rire. Shaw.

Un dernier météore d'une tribu de météores frappa la partie de la

fusée où se trouvait le moteur et coupa le navire en deux. « Shaw, Shaw, ô Shaw », pensa Willis.

Il vit la fusée se détacher et dériver comme un ballon en loques, tous les gaz qu'elle contenait précipitant encore davantage sa désintégration. Avec les éclats, s'en allèrent des foules d'hommes, renvoyés de l'école, de la vie, de tout et plus encore, des hommes qui ne devaient jamais se revoir face *à* face, pas même pour se dire adieu, le renvoi ayant été si abrupt, leur mort et leur isolation une surprise si rapide.

Adieu, pensa Willis.

Mais il n'y avait pas de véritable adieu. Il n'entendait pas de pleurs ni de lamentations dans sa radio. De tout l'équipage il était le seul et le dernier à être en vie, grâce à son scaphandre, son casque, son oxygène, miraculeusement épargnés. Pour quoi ? Pour être seul et tomber ?

Être seul. Tomber.

« Ô Mr. Shaw, ô monsieur », pensa-t-il.

— Sitôt appelé, sitôt servi, murmura une voix.

C'était impossible, mais…

Dérivant, tournoyant, la vieille poupée à la barbe rouge hirsute et aux yeux bleus d'un bleu flamboyant tomba dans les ténèbres comme poussée par le souffle de Dieu, sur un caprice.

Instinctivement, Willis ouvrit les bras.

Et son vieux complice y atterrit, souriant, respirant lourdement, faisant semblant de respirer difficilement, comme il en avait coutume.

— Eh bien, eh bien Willis ! Quel plaisir, hein ?

— Mr. Shaw ! Vous étiez *mort !*

— Sornettes ! Quelqu'un a déplacé quelques fils en moi. La collision a remis les choses en place. Le mauvais contact se situe ici, sous mon menton. Un misérable m'a coupé là. Si donc je tombe encore raide mort, titillez-moi sous le menton et remettez le contact, hein ?

— Oui, monsieur !

— Combien de nourriture portez-vous sur vous en ce moment, Willis ?

— Suffisamment pour durer deux cents jours dans l'espace.

— Très bien, très bien ! Et un processus de recyclage d'oxygène aussi pour deux cents jours ?

— Oui, monsieur. Et vos piles combien de temps vont-elles durer, Mr. Shaw ?

— Dix mille ans ! s'écria le vieil homme gaiement. Oui, je le jure ! Je suis équipé de cellules solaires qui récolteront la lumière universelle de Dieu jusqu'à l'usure de mes circuits.

— Ce qui veut dire que vous parlerez encore, Mr. Shaw, longtemps après que j'aurai cessé de manger et de respirer.

— Auquel cas vous devrez dîner de conversation et respirer des participes passés au lieu d'air. Mais nous devons nous accrocher par-dessus tout à la pensée d'un sauvetage. Y a-t-il de bonnes chances ?

— Les fusées viennent *effectivement* par ici. Et je suis équipé d'un signal radio…

— Qui dès maintenant crie dans la nuit : Je suis ici avec ce croulant de Shaw, hein ?

« Je suis ici avec ce croulant de Shaw », pensa Willis, et il eut soudain chaud en hiver.

— Bon, en attendant qu'on vienne à notre secours, Charles Willis, la suite ?

— La suite ? Mais…

Ils tombaient dans l'espace, seuls mais pas seuls, tremblants de peur mais transportés de joie, tout à coup calmes.

— *Dites-le,* Mr. Shaw.

— Dire quoi ?

— Vous savez. Dites-le encore.

— Bon. Ils tournoyaient paresseusement, accrochés l'un à l'autre. La vie n'est-elle pas miraculeuse ? Matière et force, oui, matière et force se transformant en intelligence et volonté.

— Est-ce *cela* que nous sommes, monsieur ?

— Nous sommes, je vous parie dix mille sifflets en fer-blanc, nous sommes. En dirai-je *plus,* jeune Willis ?

— S'il vous plaît, monsieur, dit Willis en riant. J'en veux un peu plus !

Et le vieil homme parla et le jeune homme écouta, et le jeune homme parla et le vieil homme conspua, et ils tombèrent dans un coin de l'Univers, hors de vue, mangeant et parlant, parlant et mangeant, le jeune homme mâchant des aliments en pastilles, le vieil homme dévorant la lumière du soleil avec ses yeux-cellules solaires, et la dernière fois qu'on les vit, ils gesticulaient et jabotaient et

conversaient et agitaient leurs mains jusqu'à ce que leurs voix s'évanouissent dans le Temps et que le système solaire se tourne dans son sommeil et les couvre d'une couverture d'ombre et de lumière, et qu'un navire appelé *Rachel* soit ou non venu les secourir, cherchant ses enfants perdus, qu'il les ait jamais trouvés, peut-on le dire, et qui voudrait le savoir ?

Boire en une fois : contre la fureur des foules

C'était une de ces nuits tellement chaudes durant lesquelles on reste comme une loque, à plat, perdu, jusqu'à deux heures du matin, puis on se relève en titubant, s'arrosant de son propre jus suri, et on descend vacillant dans le métro-four où ululent les trains en perdition.

— Enfer, murmura Will Morgan.

C'était bien l'enfer, avec une armée en déroute de gens abrutis, errant dans la nuit, du Bronx à Coney et retour, heure après heure, en quête d'une soudaine brise salée de l'océan qui aurait pu leur faire haleter des actions de grâces.

Seigneur, quelque part dans Manhattan ou au-delà il y avait sûrement un vent frais.

À l'aube, on *devait* le trouver…

— Vacherie !

Assommé, il vit de folles marées d'affiches publicitaires jaillir, sourires dentifrice, ses propres idées publicitaires le poursuivre au long de cette étouffante nuit insulaire.

Le train grogna et s'arrêta.

Un autre train était à l'arrêt sur le quai opposé.

Incroyable. Là, derrière la fenêtre ouverte de l'autre train, ce vieux Ned Amminger était assis. Vieux ? Ils étaient du même âge, quarante ans, mais…

Will Morgan baissa la vitre en vitesse.

— Ned, mon salaud !

— Will, mon cochon. Tu circules comme ça souvent, à cette heure-ci ?

— Toutes les nuits où il fait chaud depuis 1946 !

— Moi aussi ! Content de te voir !

— Menteur… !

Chacun de nous disparut dans un grincement d'acier.

Seigneur, pensa Will Morgan, deux hommes qui se détestent, qui travaillent à moins de trois mètres l'un de l'autre, serrant les dents en

prévision du prochain échelon à gravir, tomber ainsi l'un sur l'autre dans l'Enfer de Dante, sous une ville en fusion à trois heures du matin. Écoutez l'écho de nos voix mourir :

— Menteur… !

Une demi-heure plus tard, à Washington Square, une brise fraîche toucha son front. Il la suivit dans une ruelle où…

La température baissa de dix degrés.

— Encore, murmura-t-il.

Le vent sentait comme le magasin du glacier quand il était petit garçon et qu'il chipait des cristaux froids pour frotter ses joues et passer rapidement sous sa chemise avec des cris aigus pour chasser la chaleur.

La brise fraîche le mena au bout de la ruelle jusqu'à une petite boutique où on lisait sur une pancarte :

MELISSA TOAD, SORCIÈRE
SERVICE DE LAVERIE :
DÉPOSEZ VOS PROBLÈMES
VERS NEUF HEURES
REPRENEZ-LES,
FRAÎCHEMENT NETTOYÉS, LE SOIR.

Il y avait une plus petite pancarte :

CHARMES, FILTRES CONTRE DURS CLIMATS, CHAUDS OU FROIDS. POTIONS POUR INSPIRER LES EMPLOYEURS ET ASSURER PROMOTIONS. BAUMES, ONGUENTS & POUDRE DE MOMIE OBTENUS SELON D'ANCIENNES FORMULES, REMÈDES CONTRE LE BRUIT, ÉMOLLIENTS CONTRE ATMOSPHÈRES POLLUÉES. LOTIONS POUR CHAUFFEUR DE CAMION PARANOÏDES. MÉDICAMENTS À PRENDRE AVANT DE TENTER DE NAGER LE LONG DES QUAIS DE NEW YORK.

Quelques flacons étaient disséminés dans la vitrine, étiquetés :

MÉMOIRE PARFAITE.

SOUFFLE DE DOUCE BRISE D'AVRIL.

SILENCE ET DOUX GAZOUILLEMENT D'OISEAUX.

Il rit et cessa de rire.

Car la brise souffla fraîche et fit craquer une porte. Une fois de plus le souvenir de givre de la Maison de Glace de son enfance, un monde découpé dans des rêves d'hiver ressortis en août.

— Entrez, murmura une voix.

La porte tourna sur elle-même, vers l'intérieur où…

De froides funérailles l'attendaient.

Un bloc de glace d'un mètre quatre-vingts de long, translucide, dégouttant, reposait comme un géant souvenir de février sur trois chevalets.

— Oui, murmura-t-il. Dans la vitrine de la quincaillerie de sa ville natale, une femme de magicien, Miss I. SICKLE, avait été enfouie dans un immense rectangle de glace, creusé pour épouser ses formes. Elle y passait ses nuits, princesse des Neiges. À minuit, lui et ses copains sortaient en douce pour la voir sourire dans son froid sommeil de cristal. Ils passaient la moitié des nuits d'été à regarder, quatre ou cinq garçons ardents de quatorze ans, espérant que leur regard brûlant aurait le pouvoir de faire fondre la glace…

La glace ne fondit jamais.

— Attends, murmura-t-il. Regarde…

Il s'avança d'un pas dans la nuit de la boutique.

Seigneur, oui. Là, dans *cette* glace ! N'étaient-ce pas les contours d'une forme au creux de laquelle, juste quelques instants avant, une femme des neiges avait fait un somme, rêvant de nuits fraîches ? Si. La glace était creuse, sculptée, charmante. Mais… point de femme. Où était-elle ?

— Ici, murmura la voix.

Au-delà de l'étincelante pierre funéraire, des ombres bougèrent dans un coin éloigné.

— Soyez le bienvenu. Fermez la porte.

Il sentit qu'elle n'était pas très loin dans l'obscurité. Sa chair, si on pouvait la toucher, devait être fraîche, encore froide par le temps passé dans sa tombe de neige. S'il tendait juste la main…

— Que faites-vous ici ? demanda la voix de la femme.

— Chaude nuit. J'ai marché. Circulé. Cherché une brise fraîche. Je crois que j'ai besoin d'aide.

— Vous êtes venu au bon endroit.

— Mais tout ceci est *fou !* Je ne crois pas aux psychiatres. Mes amis me détestent parce que je dis que Gugus *et* Freud sont morts, il y a vingt ans, avec le cirque. Je ne crois pas aux astrologues, aux numérologistes, aux charlatans chiromanciens…

— Je ne lis pas les lignes de la main. Mais… donnez-moi votre main.

Il tendit la main dans la douce pénombre.

Les doigts de la femme touchèrent les siens. C'était comme la main d'une petite fille qui venait juste de fouiller dans une glacière. Il dit :

— Votre pancarte dit MELISSA TOAD, SORCIÈRE. Que peut faire une sorcière à New York l'été en 1974 ?

— Vous connaissez une ville qui ait autant besoin d'une sorcière que New York cette année ?

— C'est vrai. Nous sommes devenus fous. Mais, *vous ?*

— Une sorcière naît des réels besoins de son temps, dit-elle. Je suis née de New York. J'ai été appelée par les choses qui vont le plus mal. Maintenant vous venez me trouver, sans le savoir. Donnez-moi l'autre main.

Son visage n'était qu'une transparence fantomatique de chair fraîche dans l'ombre, mais il sentit ses yeux balayer la paume de sa main tremblante.

— Oh ! pourquoi avez-vous attendu si *longtemps ?* se lamenta-t-elle. Il est presque trop tard.

— Trop tard pour quoi ?

— Pour être sauvé. Pour recevoir le don que je peux offrir.

— Que pouvez-vous m'offrir ?

— La paix, dit-elle. La sérénité. La quiétude au milieu d'un asile d'aliénés. Je suis l'enfant du vent vénéneux qui a copulé avec East River au cœur d'une nuit glissante de mazout et infestée d'ordures. Je me retourne contre ma propre famille. Je vaccine contre les humeurs mauvaises, celles mêmes qui m'ont donné le jour. Je suis un sérum tiré de venins. Je suis l'anticorps de tout Temps. Je suis la Guérison. Vous mourez de la ville, ne le sentez-vous pas ? Manhattan est votre bourreau. Laissez-moi être votre bouclier.

— Comment ?

— Vous serez mon élève. Ma protection vous encerclera, comme une invisible meute de chiens. Le métro ne violera jamais vos oreilles. La pollution ne corrompra jamais vos poumons ni vos narines, ne voilera jamais votre vue. J'enseignerai à votre langue à goûter les

champs riches de l'Éden dans le moindre hot-dog. L'eau du rafraîchisseur de votre bureau sera le vin le plus rare. La police répondra à votre appel. Les taxis qui auront fini leur journée s'arrêteront au moindre clignement d'yeux. Les places de théâtre apparaîtront dès que vous approcherez de la caisse. Les feux de circulation changeront, aux heures d'affluence, si vous osez conduire votre voiture de la cinquante-huitième rue au Square, sans un seul feu rouge. Vert tout du long, si vous êtes avec moi.

« Si vous êtes avec moi, notre appartement sera une clairière ombragée dans la jungle, pleine de cris d'oiseaux et d'appels d'amour, du premier jour de juin jusqu'à la, dernière heure du Labor Day quand les morts vivants écrasés de chaleur deviennent fous dans des trains arrêtés revenant de la mer. Notre chambre sera pleine d'harmonies cristallines. Notre cuisine, un igloo d'Esquimau en juillet où nous boirons du mumm et du château-lafite-rothschild. Notre garde-manger ? des abricots frais en août ou en février. Jus d'orange frais tous les matins, lait frais pour le petit déjeuner, baisers frais à quatre heures de l'après-midi avec dans ma bouche la saveur d'une pêche glacée, sur mon corps le goût des prunes givrées.

« Chaque fois que vous voudrez quitter le bureau pour rentrer à la maison au milieu d'une affreuse journée, j'appellerai votre patron et tout s'aplanira. Très vite après vous serez le patron et vous rentrerez sans rien demander à personne, pour du poulet froid, du punch au vin et aux fruits, et moi. L'été dans les îles Vierges. Des automnes si riches de promesses que vous en deviendrez fou, dans le bon sens du terme. Les hivers, bien sûr, seront le contraire. Je serai votre âtre. Couché, bon chien. Je tomberai sur vous comme des flocons de neige.

« En résumé, tout vous sera donné. Je demande peu en retour. Seulement votre âme. »

Il se raidit et faillit retirer sa main.

— Vous ne vous attendiez pas à cette demande ? Elle rit. Mais les âmes ne peuvent se vendre. Elles ne peuvent qu'être perdues et jamais retrouvées. Vous dirai-je ce que je veux vraiment de vous ?

— Dites.

— Épousez-moi, dit-elle.

« Vendez-moi votre âme », pensa-t-il, mais ne le dit pas.

Elle le lut dans ses yeux.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle. Est-ce *tellement* demander ? Pour tout ce que je donne ?

— Il faut que j'y réfléchisse !

Il avait reculé d'un pas sans y faire attention.

La voix de la femme était très triste.

— Si vous devez réfléchir à une chose, elle ne se fera jamais. Lorsque vous terminez un livre vous savez si vous l'aimez, non ? À la fin d'une pièce vous êtes endormi ou réveillé, non ? Eh bien, une belle femme est une belle femme n'est-ce pas vrai, et une bonne vie est une bonne vie ?

— Pourquoi ne vous montrez-vous pas en pleine lumière ? Comment saurai-je que vous êtes belle ?

Vous ne le pouvez pas à moins d'entrer dans l'obscurité. Ne le sentez-vous pas d'après ma voix ? Non ? Pauvre homme. Si vous ne me faites pas confiance maintenant, vous ne m'aurez jamais.

— J'ai besoin de temps pour réfléchir. Je reviendrai demain soir ! Qu'est-ce que vingt-quatre heures de plus ?

— Pour quelqu'un de votre âge, tout.

— Je n'ai que quarante ans !

— Je parle de votre âme, et pour *elle,* il est trop tard.

— Donnez-moi encore une nuit !

— Vous la prendrez de toute façon, à vos risques.

— Ô Dieu, Dieu, Dieu, Dieu ! dit-il en fermant les yeux.

— Je souhaite qu'il puisse vous aider tout de suite. Vous feriez mieux de partir. Vous êtes un vieil enfant. Dommage. Dommage. Est-ce que votre mère vit encore ?

— Morte il y a dix ans.

— Non, vivante, dit-elle.

Il recula jusqu'à la porte et s'arrêta, essayant de calmer le désarroi de son cœur, essayant de faire bouger sa langue de plomb :

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

Elle rit, avec une très légère touche d'amertume.

— Trois étés maintenant. Et, dans ces trois années, six hommes seulement sont entrés dans ma boutique. Deux se sont enfuis immédiatement. Deux autres sont restés un moment et sont partis. Un autre est revenu une seconde fois, et a disparu. Le sixième a dû finalement admettre, après trois visites, qu'il ne Croyait pas. Voyez-vous, personne ne Croit réellement à un amour protecteur, ambiant, quand on le leur met sous le nez. Un garçon de ferme serait resté pour toujours, dans sa simplicité qui est faite de pluie, de vent et de grain.

Un New-Yorkais ? Il se méfie de tout.

« Qui, quoi que vous soyez, ô mon bon monsieur, restez et trayez la vache, et posez le lait dans la fraîcheur de l'appentis à l'ombre du chêne qui pousse dans mon grenier. Restez et cueillez le cresson pour nettoyer vos dents. Restez au frais avec le parfum des kakis et des kumquats et du raisin. Restez et arrêtez ma langue pour que je ne puisse plus parler comme je le fais. Restez et arrêtez ma bouche pour que je puisse respirer. Restez, car je suis lasse de parler et dois avoir besoin d'amour. Restez, restez. »

Si ardente était sa voix, si frémissante, si douce, si agréable, qu'il sut qu'il était perdu s'il ne s'enfuyait pas.

— Demain soir ! cria-t-il.

Sa chaussure heurta quelque chose. Un petit glaçon pointu était tombé sur le sol provenant du long bloc de glace.

Il se baissa, saisit le glaçon et s'enfuit.

La porte *claqua.* Les lumières s'éteignirent dans un clignotement. Il ne vit pas, dans sa hâte, la pancarte : MELISSA TOAD, SORCIÈRE.

Horrible, pensa-t-il en courant. Une bête, c'est *sûrement* une bête. Et laide. Oui, c'est ça ! Mensonges ! Tout ça c'est des mensonges ! Elle…

Il se heurta à quelqu'un.

Au milieu de la rue, agrippés l'un à l'autre pour s'empêcher mutuellement de tomber, ils se regardèrent.

Ned Amminger ! Mon Dieu, c'était ce vieux Ned ! Il était quatre heures du matin, l'air toujours étouffant. Et Ned Amminger qui cherchait une brise fraîche comme un somnambule, les vêtements plaqués sur le corps, le visage luisant de sueur, le regard mort, les pieds crissant dans des chaussures de cuir chauffées à blanc.

Ils vacillèrent au moment de la collision.

Un accès de malveillance secoua Will Morgan. Il empoigna Ned Amminger, lui fit faire demi-tour, et l'orienta vers la ruelle sombre. Là-bas, tout au fond, la vitrine de la boutique ne s'était-elle pas rallumée ? Si !

— Ned ! De ce côté ! Va là-bas !

Aveuglé de chaleur, mort de fatigue, ce vieux Ned Amminger prit la ruelle en trébuchant.

— Attends ! cria Will Morgan regrettant sa malveillance.

Mais Ned Amminger était parti.

Dans le métro, Will Morgan goûta le glaçon.

C'était l'Amour. C'étaient les Délices. C'était la Femme.

Le temps qu'il mit pour arriver, ses mains étaient vides, son corps croupissait dans sa transpiration. Quant à la douce saveur dans sa bouche ? Poussière.

Sept heures du matin sans avoir fermé l'œil.

Quelque part un immense four s'ouvrit et brûla New York jusqu'aux cendres.

« Lève-toi, pensa Will Morgan. Vite ! Cours au Village ! »

Car il se souvenait de la pancarte :

Service de laverie :

DÉPOSEZ VOS PROBLÈMES
ICI VERS NEUF HEURES
REPRENEZ-LES, FRAÎCHEMENT NETTOYÉS, LE SOIR.

Il n'alla pas au Village. Il se leva, se doucha, et sortit dans la fournaise pour perdre son travail à jamais.

Il le sut en prenant l'ascenseur étouffant avec Mr. Binns, le directeur, brûlé de soleil et furieux. Les sourcils de Binns s'agitaient, sa bouche remuait en jurons rentrés. Sous son costume, on sentait une fourrure de poils ébouillantés pointant à la surface. Lorsqu'ils atteignirent le quarantième étage, Binns était un anthropoïde.

Autour d'eux, les employés erraient comme une armée italienne venant faire une guerre perdue.

— Où est ce vieil Amminger ? demanda Will Morgan, en voyant un bureau vide.

— Il a téléphoné pour dire qu'il était malade. Déprimé par la chaleur. Il sera là à midi, dit quelqu'un.

Bien avant midi, le rafraîchisseur d'eau était vide, et le système d'air conditionné – s'était suicidé à 11 h 32. Deux cents personnes se transformèrent en bêtes furieuses, enchaînées à des tables près de fenêtres spécialement conçues pour ne jamais s'ouvrir.

À midi moins une minute, Mr. Binns, par l'intercom, leur demanda de se tenir en ligne près de leurs tables.

Ce qu'ils firent. Ils attendirent en vacillant. La température se

maintenait à 37. Lentement, Binns parcourut la longue rangée. Un crépitement de mouches invisibles s'accrochait à lui.

— Très bien, mesdames et messieurs, dit-il. Vous savez tous qu'il y a une crise, peu importe la façon humoristique dont en parle le Président des États-Unis. J'aimerais mieux vous donnez un coup de couteau dans le ventre que dans le dos. Enfin. À mesure que je descendrai la rangée, je ferai un signe de tête en murmurant : « Vous. » À ceux qui entendront ce seul mot, vous ferez demi-tour, vous débarrasserez votre table, et vous partirez. Quatre semaines d'indemnisation vous attendent à la sortie. Attendez ! Il manque quelqu'un !

— C'est ce vieux Ned Amminger, dit Will Morgan, et se mordit la langue.

— *Vieux,* Ned ? dit Mr. Binns, menaçant, vieux ?

Mr. Binns et Ned Amminger étaient exactement du même âge.

Mr. Binns attendit en pianotant.

— Ned, dit Will Morgan, qui se serait bien donné des coups, devrait être ici…

— Je suis là, dit une voix.

Ils se retournèrent tous.

Au bout de la rangée, à la porte, se tenait ce vieux Ned ou Ned Amminger. Il promena son regard sur cette assemblée d'âmes perdues, lut la destruction sur le visage de Binns, recula, mais vint finalement se glisser dans le rang, près de Will Morgan.

— Très bien, dit Binns. On y va.

Il commença sa lente progression, de l'un à l'autre, murmurant, puis un autre, et un autre. Deux personnes, quatre, puis six firent demi-tour pour débarrasser leurs tables.

Will Morgan respira profondément, retint son souffle et attendit.

Binns s'arrêta devant lui.

« Ne le dites pas ! pensa Morgan. Non ! »

— Vous, murmura Binns.

Morgan fit demi-tour et retint sa table qui se soulevait. *Vous,* le mot claquait dans sa tête, *vous !*

Binns fit un pas pour affronter Ned Amminger.

— Eh bien, *vieux* Ned, dit-il.

Morgan, les yeux clos, pensa : « Dites-le, dites-le-lui, vous êtes

renvoyé, Ned, *renvoyé !* »

— Vieux Ned, dit Binns affectueusement.

Morgan se contracta au son de la voix de Binns, étrangement douce et amicale.

Une brise nonchalante des mers du Sud passa légèrement dans l'air. Morgan battit des paupières et se redressa en reniflant. La salle chauffée à blanc par le soleil s'était emplie d'une odeur de plage et de sable blanc frais.

— Ned, mon cher vieux Ned, dit Mr. Binns doucement.

Abasourdi, Will Morgan attendait. « Je deviens fou », pensa-t-il.

— Ned, reprit Mr. Binns. Restez avec nous. Restez. Puis, rapidement : Ce sera tout, Mesdames et Messieurs. Vous pouvez aller déjeuner !

Binns partit, les blessés et les mourants quittaient le terrain. Will Morgan se tourna enfin pour regarder bien en face ce vieux Ned Amminger, en pensant, « pourquoi, mon Dieu, *pourquoi ?* »

Et il obtint sa réponse…

Ned Amminger se tenait debout, ni vieux ni jeune, mais entre les deux. Ce n'était pas le Ned Amminger qui s'était penché d'un air fou à la fenêtre d'un train surchauffé la nuit dernière, ni celui qui traînait dans Washington Square à quatre heures du matin.

Ce Ned Amminger-ci était calme, comme s'il entendait des bruits lointains de la campagne, le vent et les feuilles, un moment de douceur qui aurait erré sur la brise fraîche d'un lac.

La transpiration s'était évaporée de son visage rose et frais. Ses yeux n'étaient pas injectés de sang, mais francs, bleus et calmes. Il était comme une île oasienne dans cette mer morte et inanimée de bureaux et de machines à écrire qui avaient la faculté de se réveiller en sursaut et hurler comme des insectes électriques. Il restait debout, observant le départ des morts-vivants. Et il ne s'en souciait pas. Il était préservé dans un splendide et bel isolement dans les limites de sa propre peau calme et fraîche.

— Non ! cria Will Morgan en s'enfuyant.

Il ne sut où il allait qu'au moment où il se retrouva dans les lavabos, fouillant frénétiquement dans la corbeille à papiers.

Il trouva ce qu'il savait qu'il trouverait, un petit flacon avec l'étiquette :

À BOIRE EN UNE FOIS : CONTRE LA FUREUR DES FOULES.

Il le déboucha en tremblant. Il n'y restait qu'une goutte d'un bleu froid. Il alla en chancelant près de la fenêtre fermée et surchauffée, lapa la goutte restante avec la langue.

À l'instant même, il sentit son corps faire comme un saut dans une vague de fraîcheur. Son haleine exhala le trèfle fraîchement fauché.

Il serra le flacon si fort qu'il se brisa. Il haleta, regardant le sang.

La porte s'ouvrit. Ned Amminger entra. Il ne resta qu'un moment, fit demi-tour et s'en alla. La porte se referma.

Quelques instants plus tard, Morgan, avec tout son attirail de bureau bringuebalant dans sa serviette, descendit par l'ascenseur.

En quittant la cabine, il se retourna pour remercier le liftier.

Son haleine dut frapper le visage du jeune homme.

Il souriait.

Un sourire incongru, incompréhensible, affectueux, un *beau* sourire !

Les lumières étaient éteintes à minuit dans la petite ruelle ainsi que dans la boutique. Aucune pancarte dans la vitrine annonçant MELISSA TOAD, SORCIÈRE. Plus de flacons.

Il cogna à la porte pendant cinq bonnes minutes, pour n'obtenir aucune réponse. Il donna des coups de pied pendant deux autres minutes.

Enfin, avec un soupir, comme contre son gré, elle s'ouvrit.

Une voix très fatiguée dit :

— Entrez.

À l'intérieur, l'atmosphère était à peine plus fraîche. L'énorme barre de glace, dans laquelle il avait vu la forme fantomatique d'une femme exquise, avait diminué, perdu une bonne moitié de son poids, s'égouttait régulièrement jusqu'à l'anéantissement.

Quelque part dans l'obscurité, la femme l'attendait. Mais il sentait qu'elle était maintenant vêtue, habillée et valises faites, prête à partir. Il ouvrit la bouche pour crier, pour supplier, mais la voix de la femme l'arrêta :

— Je vous ai averti. C'est trop tard.

— Il n'est jamais trop tard ! dit-il.

— Non, pas la nuit dernière. Mais dans les vingt-quatre heures qui viennent de passer, le dernier petit fil s'est rompu en vous. Je sens. Je sais. Je le dis. C'est perdu, perdu, perdu.

— Qu'est-ce qui est perdu, nom de Dieu ?

— Mais votre âme, bien sûr. Perdue. Avalée. Digérée. Disparue. Vous êtes vide. C'est le néant là-dedans.

Il vit sa main sortir de l'ombre, toucher sa poitrine. Peut-être imagina-t-il ses doigts passer à travers ses côtes pour sonder son être intime, ses poumons, son cœur battant pitoyablement.

— Oh ! oui, perdue ! se lamenta-t-elle. Comme c'est triste. La ville vous a ôté votre emballage comme un sucre d'orge et vous a dévoré entier. Vous n'êtes rien de plus qu'une bouteille de lait poussiéreuse, abandonnée sur un porche avec une araignée sur le goulot tissant sa toile. La clameur de la circulation a réduit votre moelle en poussière. Le métro a sucé votre souffle comme le chat suce l'âme d'un enfant. Les aspirateurs ont eu votre cerveau. L'alcool a dissous le reste. Les machines à écrire et les ordinateurs ont avalé et vomi de leurs entrailles votre lie dernière, vous ont imprimé sur du papier, réduit en confetti, jeté dans un égout. La télévision vous a gribouillé en tics nerveux sur de vieux écrans à fantômes. Vos os seront évacués par un bulldozer qui vous tiendra entre ses mâchoires.

— Non ! cria-t-il. J'ai changé d'avis ! Épousez-moi ! Épousez…

Sa voix fit craquer la tombe de glace. Elle se brisa sur le sol, derrière lui. La forme exquise de la femme fondit par terre. Il pivota et plongea dans l'obscurité.

Il se heurta contre le mur juste au moment où un panneau se fermait d'un coup sec.

Il était inutile de hurler. Il était seul.

En fin de journée en juillet, un an plus tard, il vit dans le métro Ned Amminger pour la première fois depuis 365 jours.

Dans tout le tintamarre et l'écoulement de lave brûlante du passage des trains vociférants qui emmenaient des milliards d'âmes en enfer, Amminger était aussi frais qu'un bouquet de menthe dans une pluie verte. Autour de lui, des gens en cire fondaient. Il baignait dans son torrent à truites privé.

— Ned ! appela Will Morgan, courant pour saisir sa main et l'agiter : Ned, Ned ! Le meilleur ami que j'aie jamais eu !

— Oui, c'est vrai, hein ? dit le jeune Ned, souriant.

Et mon Dieu, comme c'était vrai ! Cher Ned, merveilleux Ned, l'ami de toute une vie ! Souffle-moi dessus, Ned ! Donne-moi ton souffle de vie !

— J'ai entendu dire que tu étais le président de la société !

— Oui. Viens donc chez moi prendre un verre.

Dans la furieuse chaleur, une vapeur de citronnade glacée s'éleva de son costume crème tandis qu'ils cherchaient un taxi. Au milieu des jurons, des cris, des klaxons, Ned leva la main.

Un taxi s'arrêta. Ils roulèrent sereinement.

En entrant dans l'immeuble, au crépuscule, un homme sortit de l'ombre avec un revolver.

— Donnez-moi tout, dit-il.

— Plus tard, dit Ned, souriant, soufflant sur l'homme une haleine de pommes d'été.

— Plus tard. L'homme s'effaça pour les laisser passer. Plus tard.

Dans l'ascenseur, Ned dit :

— Tu sais que je suis marié ? Presque un an. Une femme parfaite.

— Est-elle, dit Will Morgan, hésita puis : … belle ?

— Oh ! oui. Tu l'aimeras. Tu aimeras l'appartement.

Oui, pensa Morgan : une clairière verte, harmonies cristallines, un tapis d'herbe fraîche. Je sais, je sais.

Ils pénétrèrent dans un appartement qui était effectivement une île des tropiques. Le jeune Ned versa du champagne dans d'énormes coupes.

— À quoi allons-nous boire ?

— À toi Ned. À ta femme. À moi. À minuit, ce soir.

— Pourquoi minuit ?

— Quand je redescendrai vers cet homme qui m'attend en bas avec son revolver. Cet homme à qui tu as dit « plus tard ». Celui qui est tombé d'accord avec toi pour « plus tard ». Je serai seul avec lui. Drôle, ridicule, drôle. Et mon haleine n'est qu'une haleine ordinaire, elle ne sent pas les melons ou les poires. Et lui qui attendra pendant toutes ces longues heures la main serrée sur son revolver moite de sueur, énervé par la chaleur. Quelle bonne blague. Eh bien… un toast ?

— Un toast !

Ils burent.

Au même instant la femme entra. Elle les entendit rire, chacun de façon différente, et se joignit à eux.

Mes ses yeux, quand elle regarda Will Morgan, se remplirent de larmes.

Il savait sur qui elle pleurait.

Intermède au soleil

Ils s'installèrent à l'hôtel *Las Flores* par un chaud après-midi vert de fin octobre. Le patio intérieur était un flamboiement de fleurs ardentes, rouges, jaunes et blanches qui éclairaient leur petite chambre. Le mari était grand, cheveux noirs, pâle, et donnait l'impression d'avoir conduit pendant quinze mille kilomètres dans son sommeil. Il traversa le patio carrelé, portant quelques couvertures, se jeta sur le petit lit de la petite chambre avec un soupir épuisé et y resta, gisant. Il ferma les yeux pendant que sa femme, environ vingt-quatre ans, cheveux jaunes et lunettes d'écaille, souriant au directeur de l'hôtel, Mr. Gonzales, s'activait à aller et venir de la chambre à la voiture. Elle transporta d'abord deux valises, puis une machine à écrire, tout en remerciant Mr. Gonzales mais refusant obstinément son aide. Elle porta ensuite un énorme paquet de masques mexicains qu'ils avaient dénichés dans la ville bordant le lac Patzcuaro, puis revint à la voiture pour d'autres petites valises et paquets, et même un pneu de secours qu'ils craignaient de se faire voler par un indigène pendant la nuit. Le visage rosi par l'effort, elle chantonnait en fermant la voiture, vérifia les fenêtres et rentra en courant dans la chambre où son mari gisait, les yeux clos, sur l'un des lits jumeaux.

— Bon Dieu, dit-il sans ouvrir les yeux, quelle saloperie de lit. Tâte-le. Je t'ai déjà dit de n'accepter les lits qu'avec des matelas Simmons. Il donna une claque fatiguée sur le lit : C'est dur comme du bois.

— Je ne parle pas espagnol, dit la femme, debout, l'air de plus en plus ahuri. Tu aurais dû venir parler toi-même à l'hôtelier.

— Écoute, dit-il, ouvrant à peine ses yeux gris, tournant à peine la tête, c'est moi qui ai conduit pendant tout ce voyage. Toi, tu restes assise à regarder le paysage. Tu es supposée t'occuper des questions d'argent, d'hôtels, d'essence et d'huile, et tout. C'est la deuxième ville où nous arrivons et à chaque fois tu as eu des lits durs.

— Je suis désolée, dit-elle, toujours debout, commençant à ne plus tenir en place.

— J'aimerais au moins dormir la nuit, c'est tout ce que je demande.

— J'ai dit que j'étais désolée.

— Je parie que tu n’as même pas *tâté* les lits ?

— Ils avaient l’air bons.

— Il faut les tâter. Il donna de grands coups sur le côté du sommier.

La femme se tourna vers son propre lit et s’y assit, pour l’essayer.

— À moi, il me semble bon.

— Eh bien, il ne l’est pas.

— Peut-être que le mien est plus moelleux.

Il roula sur lui-même et tendit le poing pour donner un coup sur l’autre lit.

— Tu peux prendre celui-ci si tu veux, dit-elle, essayant de sourire.

— Il est dur aussi, dit-il en soupirant et retomba en fermant les yeux de nouveau.

Ils restèrent silencieux, mais la chambre virait au froid alors que les fleurs flamboyaient sur leurs arbrisseaux verts et que le ciel était immensément bleu. Elle se leva finalement, saisit la machine à écrire et une valise, et se tourna vers la porte.

— Où vas-tu ? demanda-t-il.

— À la voiture, dit-elle. Nous allons chercher un autre hôtel.

— Repose tout ça, dit l’homme. Je suis fatigué.

— Nous trouverons un autre endroit.

— Assieds-toi, nous resterons ici cette nuit bon Dieu, et nous déménagerons demain.

Elle regarda toutes les boîtes, les paquets et les bagages, les vêtements et le pneu, l’œil vacillant. Elle posa la machine à écrire.

— Nom de Dieu, cria-t-elle soudain. Tu peux prendre le matelas de mon lit. Je dormirai sur le sommier.

Il ne dit rien.

— Tu peux prendre le matelas de mon lit, répéta-t-elle. Mais qu’il n’en soit plus question. Tiens ! Elle arracha les couvertures et tira comme une folle sur le matelas.

— Ce serait une amélioration, dit-il sérieusement en ouvrant les yeux.

— Prends les deux matelas nom d’un chien, moi je peux dormir sur un lit de clous ! s’écria-t-elle. Arrête seulement de râler.

— Je me débrouillerai. Il tourna la tête de l’autre côté. Ce ne serait

pas juste pour toi.

— Ce le serait bien assez pour que tu te taises. Ce n'est pas si dur que ça, bon Dieu, tu dormiras si tu es fatigué. Jésus, Marie, Joseph !

— Parle plus bas, dit Joseph. Pourquoi ne vas-tu pas te renseigner sur le volcan Paricutin ?

— J'irai dans une minute. Elle se tenait au milieu de la chambre, le visage rouge.

— Renseigne-toi aussi sur les tarifs pour un taxi jusque là-bas, et un cheval pour grimper sur la montagne pour voir le volcan, et regarde le ciel : s'il est bleu, ça veut dire que le volcan n'est pas en éruption aujourd'hui, et ne te laisse pas arnaquer.

— Je pense que je peux faire tout ça.

Elle ouvrit la porte et sortit. *Señor* Gonzales était là. Tout allait-il bien ? voulut-il savoir.

Elle passa devant les vitrines de la ville et sentit l'odeur de charbon brûlé de l'air. Au-delà, tout le ciel était bleu excepté au nord (ou à l'est ou à l'ouest, elle n'en était pas certaine) où l'énorme nuage noir s'élevait du formidable volcan. Elle le regarda avec un petit tremblement intérieur. Elle dénicha un gros chauffeur de taxi et les discussions commencèrent. Le prix débuta à soixante pesos et diminua rapidement, avec des expressions tristes de défaite sur le visage du gros homme aux dents saillantes, jusqu'à trente-sept pesos. Bien ! Il devait venir demain après-midi à trois heures, c'est bien compris ? Ça leur donnerait le temps de voir le paysage de neiges grises sur lequel la lave, comme des flocons de cendre, était tombée pour former un grand hiver poussiéreux sur des kilomètres et des kilomètres, et arriver au volcan au coucher du soleil. Était-ce bien clair ?

— *Si, señora, esta muy claro, si !*

— *Bueno*. Elle lui donna le numéro de leur chambre d'hôtel et lui dit au revoir.

Elle flâna dans des boutiques de laque, seule, ouvrit les petites boîtes laquées, renifla, enchantée, la forte odeur de bois de camphre, de cèdre et de cannelier. Elle contempla les artisans, dont les gouges, étincelant au soleil, taillaient des volutes florales. Les creux étaient ensuite enduits de couleur rouge ou bleue. La ville coulait autour d'elle comme une rivière lente et silencieuse et elle s'y plongeait, le sourire aux lèvres, sans même s'en rendre compte.

Elle consulta soudain sa montre. Elle était partie depuis une demi-

heure. Une expression de panique passa sur son visage. Elle courut quelques pas, puis ralentit pour reprendre son allure, haussant les épaules.

Comme elle traversait les frais couloirs carrelés dont les murs de briques s'ornaient d'appliques en fer blanc, un oiseau en cage s'égosilla dans un gazouillement aigu et agréable ; une jeune fille aux longs cheveux sombres et soyeux était assise à un piano peint en bleu ciel et jouait une nocturne de Chopin.

Elle regarda les fenêtres de leur chambre, les stores tirés. Trois heures d'un après-midi tout neuf. Elle vit un distributeur de boissons fraîches au bout du patio et acheta quatre bouteilles de Coca-Cola. Souriant, elle ouvrit la porte de leur chambre.

— Tu en as mis du temps, dit-il en se tournant sur le côté, vers le mur.

— Nous partons demain après-midi à trois heures, dit-elle.

— Combien ?

Elle sourit dans son dos, les bouteilles froides dans ses bras.

— Seulement trente-sept pesos.

— Vingt pesos auraient fait l'affaire. Il ne faut pas donner à ces Mexicains l'occasion de vous truander.

— Je suis plus riche qu'eux : si quelqu'un *mérite* qu'on profite de lui, c'est nous.

— Là n'est pas la question. Ils *aiment* marchander.

— Je me sens dégueulasse quand je le fais.

— Il est dit dans le guide qu'ils doublent automatiquement leur prix et s'attendent à ce que vous le baissiez de moitié.

— On ne vas pas chicaner sur un dollar.

— Un dollar c'est un dollar.

— Je paierai le dollar sur mon propre argent, dit-elle. J'ai apporté quelques boissons fraîches – tu en veux ?

— Qu'est-ce que tu as pris ? Il s'assit sur le lit.

— Des Coca.

— Tu sais bien que je n'aime pas beaucoup les Coca. Remportes-en deux, tu veux, et prends des jus d'orange ?

— S'il te plaît, dit-elle, toujours debout.

— S'il te plaît, dit-il en la regardant. Est-ce que le volcan est en activité ?

— Oui.

— Tu t’es renseignée ?

— Non, j’ai regardé le ciel. Beaucoup de fumée.

— Tu aurais dû te renseigner.

— Mais le ciel en est plein !

— Comment savoir pour demain ?

— Nous ne savons pas. Si ça ne marche pas demain, on reportera l’excursion.

— Je pense que tu as raison. Il se recoucha.

Elle rapporta deux bouteilles de jus d’orange.

— Ce n’est pas assez froid, dit-il en buvant.

Ils dînèrent dans le patio : steak grillé, petits pois, un plat de riz à l’espagnole, un peu de vin, et des pêches épicées comme dessert.

En s’essuyant la bouche, il dit négligemment :

— Oh ! je voulais te dire, j’ai vérifié tes comptes à propos de ce que je te dois pour les six derniers jours, de Mexico jusqu’ici. Tu dis que je te dois cent vingt-sept pesos, ou environ vingt-cinq dollars, exact ?

— Oui.

— Moi je trouve seulement vingt-deux.

— Ce n’est pas possible, dit-elle, s’acharnant toujours sur ses pêches épicées avec une cuiller.

— J’ai refait l’addition deux fois.

— Moi aussi.

— Je pense que tu as mal compté.

— Peut-être après tout. Elle repoussa soudain son siège avec bruit. Allons vérifier.

Dans la chambre, le carnet était ouvert sous la lampe allumée. Ils vérifièrent les chiffres ensemble.

— Tu vois, dit-il calmement. Tu t’es trompée de trois dollars. Comment est-ce arrivé ?

— C’est arrivé, c’est tout. Je suis désolée.

— Tu parles d’une comptable.

— Je fais de mon mieux.

— Ce qui n’est pas fameux. Je pensais que tu pouvais prendre un

peu de responsabilité.

— Je fais tout mon possible, bon Dieu.

— Tu as oublié de vérifier la pression des pneus, on te donne des lits durs, tu perds la moitié des choses, une clef à Acapulo, celle de la malle arrière, l'appareil pour mesurer la pression de l'air, et tu es incapable de tenir des comptes. Moi, il faut que je conduise…

— Je sais, je sais, tu dois conduire toute la journée, et tu es fatigué, et tu viens juste de te remettre d'une infection intestinale à Mexico, et tu as peur de rechuter, et tu veux ménager ton cœur, et le moins que je puisse faire c'est de ne pas chercher la petite bête et de faire correctement mes comptes. Je sais tout ça par cœur. Je ne suis qu'un écrivain et j'admets ne pas être très futée pour certaines choses.

— Ce n'est pas comme ça que tu deviendras un bon écrivain, dit-il. C'est tellement simple, une addition.

— Je ne l'ai pas fait exprès, cria-t-elle en jetant son crayon. Bon sang, je souhaite t'avoir trompé sur les comptes. Je souhaite t'avoir fait des tas de choses maintenant. Je souhaite avoir perdu exprès l'appareil à pression d'air, j'aurais eu du plaisir à y penser en te sachant contrarié. Je souhaite avoir choisi ces lits justement pour leur dureté, ce qui m'aurait fait rire cette nuit dans mon sommeil en pensant que tu ne pouvais pas dormir, je souhaite l'avoir fait exprès. Et je souhaite avoir maquillé les comptes, rien que pour en rire.

— Parle plus bas, dit-il comme à un enfant.

— Plutôt crever que de parler plus bas.

— Tout ce que je veux savoir maintenant, c'est combien d'argent tu as dans la cagnotte ?

Elle mit ses mains tremblantes dans son sac et sortit tout l'argent. Quand il finit de le compter, il manquait cinq dollars.

— Non seulement tu tiens mal les comptes, me carottant sur un article ou un autre, mais en plus il y a cinq dollars qui se sont envolés. Où sont-ils ?

— Je ne sais pas. J'ai dû oublier de les marquer, ou si je l'ai fait, j'ai omis d'inscrire pourquoi c'était. Oh ! merde, je n'ai pas envie de refaire cette saloperie d'addition. Je paierai ce qui manque de ma poche et tout le monde sera content. Voici cinq dollars ! Bon, maintenant sortons prendre un peu l'air, il fait chaud ici.

Elle ouvrit largement la porte d'un geste brusque avec une rage hors de proportion avec les faits. Elle avait chaud et tremblait, et elle savait que son visage était très rouge et ses yeux brillants, et lorsque *señor* Gonzales s'inclina en lui souhaitant le bonsoir, elle s'obligea à lui

rendre un sourire crispé.

— Tiens, dit son mari, lui tendant la clef de la chambre. Et ne la perds pas pour l'amour du ciel.

La fanfare jouait dans le petit kiosque vert. Elle éclatait, cornait, sonnait, hurlait dans le kiosque à balustrade de bronze. Le square regorgeait de monde et de couleur, les hommes et les adolescents marchant dans un sens autour du kiosque, sur les carreaux roses et bleus, les femmes et les jeunes filles marchant dans l'autre sens, se jetant des regards les uns les autres, les hommes se tenant par le coude discutant sérieusement, les femmes et les jeunes filles entrelacées comme des guirlandes de fleurs, doucement parfumées passant comme une brise d'été sur la fraîche mosaïque des carreaux, devant les vendeurs de boissons glacées, de *tamales* et *d'enchiladas.* La fanfare joua à la hâte *Yankee Doodle,* une fois, au ravissement de la femme blonde aux lunettes d'écaille qui souriait sans retenue en se tournant vers son mari. Puis la fanfare fit éclater *La Cumparsita* et *La Paloma azul,* et elle se sentit envahie d'une douce chaleur : elle se mit à fredonner, tout bas.

— Tu agis comme une touriste, arrête, dit son mari.

— Je suis bien, c'est tout.

— Ne te rends pas ridicule, je n'en demande pas plus.

Un marchand de colifichets en argent s'approcha en traînant les pieds.

— *Señor ?*

Joseph les regarda pendant que la fanfare jouait. Il prit un bracelet, très ouvragé, exquis.

— Combien ?

— *Veinte pesos, señor.*

— Oh ! oh ! dit le mari, souriant. Je vous en donne cinq. En espagnol.

— Cinq, répliqua l'homme. Je mourrai de faim.

— Ne marchande pas avec lui, dit la femme.

— Ne te mêle pas de ça, dit le mari toujours souriant. Au marchand : Cinq pesos, *señor.*

— Non, non, je perdrais de l'argent. Dix pesos, c'est mon dernier prix.

— Je pourrais vous en donner six, dit le mari. Pas un peso de plus.

Le marchand hésita dans une sorte de panique figée pendant que le mari rejetait le bracelet sur le plateau tendu de velours rouge en se détournant.

— Ça ne m'intéresse plus. Bonsoir.

— *Señor !* Six pesos, c'est à vous !

Le mari se mit à rire.

— Donne-lui six pesos, chérie.

Un peu raidement, elle prit son portefeuille et donna au marchand quelques billets. L'homme s'éloigna.

— J'espère que tu es satisfait, dit-elle.

— Satisfait ? Ravi, il fit sauter le bracelet dans la paume de sa main. J'ai eu pour un dollar et vingt-cinq cents ce qui se vend trente dollars aux États-Unis !

— Il faut que je t'avoue quelque chose, dit-elle. J'ai donné à cet homme dix pesos.

— Quoi ! Il s'arrêta de rire.

— J'ai mis un billet de cinq pesos avec les billets d'un peso. Ne t'inquiète pas, je paierai la différence. Ça ne figurera pas sur les comptes que je te présenterai à la fin de la semaine.

Il ne dit rien, mais fourra le bracelet dans sa poche. Il regarda la fanfare qui tonitruait les dernières mesures de *Ay, Jalisco.* Puis il dit :

— Tu es une idiote. Tu laisserais ces gens te prendre tout ton argent.

C'était son tour de rester distante et de ne pas répondre. Elle se sentait assez bien. Elle écouta la musique.

— Je rentre à l'hôtel, dit-il. Je suis fatigué.

— Nous n'avons fait que cent cinquante kilomètres de Patzcuaro.

— Ma gorge est encore un peu irritée. Viens.

Ils s'éloignèrent de la musique, des gens qui se promenaient, bavardaient, riaient. La fanfare jouait *L'air du toréador.* Les tambours battaient comme de grands cœurs lourds dans la nuit d'été. L'air sentait la papaye, la jungle épaisse et l'eau dormante.

— Je t'accompagne jusqu'à la chambre et je reviens après, dit-elle. J'ai envie d'écouter la musique.

— Ne sois pas sotte.

— Ça me plaît, bon Dieu, ça me plaît, c'est de la bonne musique. Ce n'est pas du toc, c'est authentique, autant que peut l'être n'importe quoi d'autre, c'est pour ça que j'aime cette musique.

— Quand je ne me sens pas bien, je ne tiens pas à te savoir dehors courant la ville toute seule. Ce n'est pas juste que tu voies des choses que je ne vois pas.

Ils entrèrent dans l'hôtel. La musique s'entendait encore assez fort.

— Si tu veux te balader toute seule, fais un voyage toute seule, et rentre aux États-Unis toute seule, dit-il. Où est la clef ?

— Je l'ai peut-être perdue.

Ils pénétrèrent dans la chambre et se déshabillèrent. Il s'assit sur le bord du lit, les yeux perdus dans la nuit du patio. Il secoua enfin la tête, se frotta les yeux et soupira.

— Je suis fatigué. J'ai été horrible aujourd'hui. Il la regarda, assise en face de lui, et lui prit le bras. Je suis désolé. Ça m'exaspère de conduire tout le temps, ça m'exaspère que ni toi ni moi ne parlions assez bien la langue du pays. Le soir, je ne suis plus qu'un paquet de nerfs.

— Oui, dit-elle.

Il vint soudain s'asseoir à côté d'elle. Il l'entoura de ses bras, la tint serrée, posant sa tête contre l'épaule de sa femme, les yeux clos, murmurant dans son oreille avec une ferveur tranquille.

— Tu sais, il *faut* qu'on reste ensemble. Il n'y a que nous, vraiment, peu importe ce qui arrive, les ennuis qui peuvent survenir. Je t'aime tant, tu le sais. Pardonne-moi si je suis difficile. Nous devons tout faire pour que ça continue.

Elle regardait par-dessus l'épaule de son mari le mur nu, et le mur était comme sa vie à cet instant, une large étendue de néant avec par-ci par-là une bosse, une éraflure. Elle ne savait pas quoi dire ni quoi faire. Un autre jour elle aurait fondu. Mais c'était comme de chauffer au feu un métal trop souvent, de le porter au rouge, de le forger. À la fin il refuse de rougir ou de prendre forme : ce n'est plus qu'un poids. Elle était un poids maintenant, bougeant mécaniquement dans ses bras, entendant mais n'entendant pas, comprenant mais ne comprenant pas, répondant mais ne répondant pas.

— Oui, nous resterons ensemble. Elle sentait ses lèvres bouger : Nous nous aimons. Les lèvres disaient ce qu'elles devaient dire, alors que son esprit était dans ses yeux, et ses yeux s'abîmaient profondément dans le vide du mur. Oui. Tenant son mari entre ses bras mais ne le tenant pas. Oui.

La chambre était obscure. Dehors, quelqu'un marchait dans le couloir, jetant peut-être un coup d'œil à cette porte fermée, entendant peut-être leur murmure vital sans plus y accorder d'attention qu'à quelque chose tombant goutte à goutte d'un robinet mal fermé, un trop-plein peut-être, ou une page tournée sous une ampoule solitaire. Que les portes murmurent ! Les gens du monde extérieur passaient dans les couloirs carrelés et n'entendaient pas.

— Toi et moi seuls savons les choses. L'haleine de son mari était fraîche. Elle se sentit navrée pour lui et pour elle-même, et le monde, soudain. Chacun était dans un enfer de solitude. Il était comme un homme s'acharnant sur une statue. Elle ne se sentait pas remuer. Son esprit seul bougeait comme une vapeur obscurément fluorescente. Toi et moi seuls nous nous souvenons, dit-il, et si l'un de nous devait partir, la moitié des souvenirs serait perdue. Nous devons rester ensemble parce que si l'un oublie, l'autre se souvient.

« Se souvient de quoi ? » se demanda-t-elle. Mais elle se souvint immédiatement, en une succession d'images, des incidents de leur vie à deux dont il pourrait ne pas se souvenir : la nuit à la plage, cinq ans auparavant, une des premières vraies nuits sous la tente avec les attouchements secrets, les jours à Sunland où ils s'étalaient ensemble buvant le soleil jusqu'au soir. Flânant dans une mine d'argent abandonnée, oh ! un million de choses, l'une révélant l'autre en une fraction de seconde !

Il la tenait serrée maintenant, couchée sur le dos.

— Sais-tu combien je suis seul ? Seul par ma faute avec toutes ces discussions et ces querelles quand je suis fatigué ? Il attendit qu'elle réponde, mais elle ne dit rien. Elle sentit les cils de son mari battre sur son cou. Elle se souvint vaguement de la première fois où il avait battu des cils près de son oreille. « Œil-araignée », avait-elle dit, en riant alors. « On dirait une petite araignée dans mon oreille. » À présent cette petite araignée perdue grimpait follement sur son cou. Quelque chose dans la voix de son mari lui fit sentir qu'elle était comme une femme sur un train qui partait et qu'il restait lui, sur le quai en disant : « Ne pars pas. » Et sa voix à elle, consternée, criait silencieusement : « Mais c'est *toi* qui es sur le train ! *Je ne vais nulle part !* »

Elle était étendue, abasourdie. C'était la première fois depuis deux semaines qu'il la touchait, et le fait de la toucher avait un tel caractère d'urgence qu'elle comprit que le moindre mot malheureux l'éloignerait d'elle de nouveau.

Elle était étendue et ne disait rien.

Finalement, après un long moment, elle l'entendit se lever,

soupirer, et s'éloigner. Il se mit dans son lit et tira les couvertures sur lui, silencieusement. Elle remua enfin, s'installa dans son lit, et resta à écouter sa montre dans la pénombre.

— Seigneur, murmura-t-elle enfin, il n'est que huit heures et demie.

— Dors, dit-il.

Couchée dans l'obscurité, transpirant, nue sur son lit, et au lointain, doucement, faiblement, de sorte que son âme et son cœur en souffraient, elle entendait la fanfare marteler ses airs tous cuivres dehors. Elle avait envie de se mêler aux promeneurs, de chanter avec eux, de respirer le doux air sentant la fumée de charbon d'un mois d'octobre dans une petite ville estivale au cœur des tropiques du Mexique, perdue à des millions de kilomètres de la civilisation, d'écouter la bonne musique en battant la mesure du pied et en fredonnant. Mais elle était au lit, les yeux béants. Pendant l'heure qui suivit, la fanfare joua *La Golondrina, Marimba, Los Viejitos, Michoacan la Verde, Barcarolle* et *Luna lunera.*

À trois heures du matin, elle se réveilla sans raison, ayant bel et bien terminé sa nuit de sommeil. Elle écouta la respiration de son mari et se sentit en dehors, séparée du reste du monde. Elle pensa au long voyage de Los Angeles à Laredo, Texas, comme à un cauchemar de bitume argenté chauffé à blanc. Puis le rêve du Mexique en technicolor, vert, rouge, jaune, violet, s'élevant comme une inondation autour d'eux pour engloutir leur voiture dans la couleur, l'odeur de pluie de forêt et de ville déserte. Elle pensa à toutes les petites villes, les boutiques, les promeneurs, les ânes, à toutes les discussions frisant les bagarres. Elle pensa aux cinq années écoulées depuis son mariage. Un long, long temps. Il n'y avait pas eu de jour durant tout ce temps où ils ne s'étaient pas vus, pas de jour où elle avait vu des amis sans lui : il était toujours là pour regarder et critiquer. Il n'y avait pas eu de jour où elle s'était permis de s'absenter plus d'une heure sans qu'il lui demande une explication détaillée. Quelquefois, avec un sentiment de grande culpabilité, elle allait furtivement à une séance de minuit au cinéma, sans rien dire à personne, s'asseyait, se sentant libre, observant les gens sur l'écran, beaucoup plus réels qu'elle, remuer, émouvoir.

Ils en étaient là maintenant, après cinq ans. Elle jeta un coup d'œil sur sa forme endormie. Mille huit cent vingt-cinq jours avec toi, pensa-t-elle, mon mari. Quelques heures par jour devant ma machine à écrire, puis tout le reste de chaque jour et chaque nuit avec toi. Je me sens tout à fait comme cet homme emmuré dans une cave dans *Le Baril d'amontillado.* Je hurle mais personne n'entend.

Il y eut un glissement de pas dehors, un coup frappé à leur porte.

— *Señora,* appela doucement une voix, il est trois heures.

« Oh ! Seigneur », pensa la femme.

— Chhhh ! siffla-t-elle en bondissant vers la porte. Mais son mari s'était réveillé.

— Qu'y a-t-il ? s'écria-t-il.

Elle entrouvrit à peine la porte.

— Vous vous êtes trompé d'heure, dit-elle à l'homme dans l'obscurité.

— Trois heures, *señora.*

— Non, non, souffla-t-elle, le visage torturé, par l'angoisse du moment. C'est demain après-midi que j'avais dit.

— Qu'y a-t-il, demanda son mari, allumant une lampe. Bon sang, il n'est que trois heures du matin. Que veut cet imbécile ?

Elle se retourna ferma les yeux.

— Il est venu nous chercher pour nous emmener à Paricutin.

— Bon Dieu tu ne sais vraiment pas un mot d'espagnol !

— Allez-vous-en, dit-elle au guide.

— Mais je me suis levé pour cette heure, dit l'homme.

Le mari jura et se leva.

— De toute façon, je ne pourrai plus me rendormir. Dis à ce crétin que nous serons prêts dans dix minutes et qu'il nous emmènera, mais qu'on n'en parle plus, bon Dieu !

Ce qu'elle fit. Le guide disparut silencieusement dans l'obscurité vers la rue où la lune calme faisait reluire les pare-chocs de son taxi.

— Tu n'es bonne à rien, dit sèchement le mari, enfilant deux pantalons, deux T-shirts, une chemise de sport et une chemise en lainage par-dessus. Ça me protégera la gorge. Si jamais j'ai une autre infection…

— Remets-toi au lit, bon sang.

— N'importe comment je ne pourrai pas dormir.

— Nous avons eu six heures de sommeil et tu en as eu trois au moins cet après-midi, ça devrait te suffire.

— Tu as gâché notre voyage, dit-il en enfilant deux chandails et deux paires de chaussettes. Il fait froid là-haut sur la montagne, habille-toi chaudement, dépêche-toi. Il mit une veste et un cache-nez.

Il avait l'air énorme dans l'amas de vêtements qu'il portait. Passe-moi mes cachets. Il y a de l'eau ?

— Remets-toi au lit, dit-elle. Je n'ai pas envie de te voir malade et de t'entendre gémir. Elle lui trouva son médicament et versa un peu d'eau dans un verre.

— Tu aurais pu au moins lui dire de venir à la bonne heure.

— La ferme ! Elle tenait le verre.

— Encore une de tes sottises.

Elle lui jeta l'eau au visage.

— Mais laisse-moi tranquille à la fin, salaud, laisse-moi tranquille. Je ne l'ai pas fait exprès !

— Toi ! hurla-t-il, le visage dégoulinant. Il arracha sa veste. Tu veux me faire attraper froid !

— Je m'en fous, fiche-moi la paix ! Elle leva les poings, son visage était terrible, rouge, ressemblant à un animal dans un labyrinthe qui aurait sans cesse cherché une sortie dans un chaos impossible, constamment berné, refoulé, réorienté, entraîné, tenté, à qui on aurait murmuré des mensonges, qu'on aurait mené, pour atteindre finalement un mur aveugle.

— Baisse les mains ! cria-t-il.

— Je te tuerai, je le jure, je te tuerai ! hurla-t-elle, le visage tordu et laid. Fiche-moi la paix ! J'ai essayé de faire de mon mieux – lits, langue, horaire, bon Dieu, tu crois que je n'ai pas conscience de mes erreurs ? Tu crois que je m'en fiche ?

— Je vais attraper froid, je vais attraper froid. Il regardait fixement le sol mouillé. Il s'assit, le visage toujours mouillé.

— Tiens. Essuie-toi la figure ! Elle lui lança une serviette.

Il se mit à trembler violemment.

— J'ai froid !

— Attrape la crève et meurs, mais laisse-moi tranquille !

— J'ai froid, j'ai froid. Ses dents s'entrechoquaient. Il s'essuya le visage avec des mains tremblantes. Je vais rechuter.

— Enlève cette veste ! Elle est mouillée.

Il cessa de trembler après une minute et se leva pour ôter sa veste trempée. Elle lui tendit un blouson de cuir.

— Viens, il nous attend.

Il se remit à frissonner.

— Je ne pars pas. Va au diable, dit-il en se rasseyant. Tu me dois cinquante dollars maintenant.

— Comment ça ?

— Tu te souviens, tu as promis.

Et elle se souvint. Ils avaient eu une querelle à propos d'une chose idiote en Californie, le premier jour du voyage, oui, le tout premier jour. Pour la première fois de sa vie, elle avait levé la main sur lui pour le gifler. Puis, effrayée, elle avait baissé la main, les yeux hébétés fixés sur ses doigts. « Tu allais me gifler ! » avait-il crié. « Oui », avait-elle répondu. « Bon, avait-il dit calmement, la prochaine fois que tu referas une chose pareille, tu me donneras cinquante dollars de ton argent. » Ainsi était la vie, pleine de petits tributs et de rançons et de chantages. Elle payait pour toutes ses erreurs, motivées ou non. Un dollar par-ci, un dollar par-là. Si elle gâchait une soirée, elle payait la note du dîner sur l'argent de son habillement. Si elle critiquait une pièce qu'ils venaient de voir et qu'il l'ait aimée lui, il devenait fou de rage, et pour le calmer, elle payait les places de théâtre. Et ainsi de suite, le long des années dans un tourbillon de plus en plus rapide. S'ils achetaient un livre ensemble, et qu'elle ose dire qu'elle ne l'aimait pas alors qu'il le trouvait bon, il y avait dispute, quelquefois pour pas grand-chose mais qui prenait de plus en plus d'importance pendant des jours, et pour en finir elle payait le livre plus un autre et peut-être aussi une paire de boutons de manchettes ou quelque autre babiole pour calmer la tempête. Seigneur !

— Cinquante dollars. Tu les as promis si tu recommençais à avoir tes accès de mauvaise humeur et des envies de gifler.

— Ce n'était que de l'eau. Je ne t'ai pas frappé. D'accord, tais-toi. Je te donnerai l'argent, je te donnerai n'importe quoi pourvu que tu me fiches la paix : ce n'est pas cher payé, même cinq cents dollars, ce serait encore bon marché. Je paierai.

Elle se détourna. « Quand on est malade pendant un certain nombre d'années, quand on n'est qu'un enfant, un fils unique, on devient comme lui, pensa-t-elle. Et on se retrouve à trente-cinq ans toujours indécis quant à ce qu'on veut devenir – céramiste, assistant social, homme d'affaires. Et votre femme, elle, a toujours su ce qu'elle serait – un écrivain. Ce doit être exaspérant de vivre avec une femme ayant cette connaissance individuelle d'elle-même, tellement sûre de ce qu'elle ferait, et vendant des nouvelles enfin, pas beaucoup, mais juste assez pour faire craquer les liens du mariage. De sorte qu'il était naturel qu'il fasse tout pour la convaincre qu'elle avait tort et lui raison, qu'elle était une enfant difficile et devait être punie en payant des amendes. L'argent allait devenir l'arme qu'il utilisait contre elle.

Lorsqu'elle faisait une sottise elle devait abandonner une partie de ses précieux gains – le produit de son écriture. »

— Tu sais, dit-elle soudain, d'une voix forte, depuis que j'ai obtenu cette grosse somme à ce magazine, tu sembles me chercher querelle de plus en plus, et il me semble que je paye de plus en plus d'argent ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Ça lui paraissait être la vérité à elle. Depuis qu'elle avait touché son gros à-valoir, il avait fait fonctionner sa logique particulière devant telle ou telle situation, une logique si habile qu'elle n'avait aucun moyen de lutter contre. Impossible de raisonner avec lui. Il finissait invariablement par vous coincer, épuiser vos arguments, éventer vos alibis, mettant votre orgueil en pièces. Alors vous réagissiez violemment. Vous le gifliez ou vous cassiez quelque chose, puis, ça y était, il avait gagné. Il vous privait de votre succès, votre seul but, du moins le croyait-il. Mais chose curieuse – elle ne le lui avait jamais dit – elle se fichait des amendes qu'elle payait. Si c'était le prix de la paix, si ça le rendait heureux, s'il croyait la faire souffrir, c'était parfait. Ses idées sur la valeur de l'argent étaient exagérées : ça lui faisait mal d'en perdre ou d'en dépenser, par conséquent, il pensait qu'elle en souffrait autant. « Mais je ne sens aucune souffrance, pensa-t-elle, j'aimerais lui donner tout l'argent, parce que ce n'est pas du tout pour ça que j'écris, j'écris pour dire ce que j'ai à dire, et il ne comprend pas cette chose. »

Il s'était calmé.

— Tu paieras ?

— Oui. Elle s'habillait rapidement, pantalon et veste. Ça fait déjà quelque temps que je voulais t'en parler. À partir de maintenant je te donne tout l'argent. Pas besoin de garder mes gains séparés des tiens, comme on l'a fait jusqu'à présent. Je te le donne demain.

— Je ne demande pas ça, dit-il rapidement.

— J'insiste. Tu auras tout.

Ce que je fais, c'est décharger ton revolver, bien sûr. Te priver de ton arme. Maintenant tu ne pourras plus me soutirer de l'argent, petit à petit, douloureusement. Il faudra que tu trouves une autre façon de me tourmenter.

— Je…, dit-il.

— Non, n'en parlons plus. Il est à toi.

— C'est seulement pour que ça te serve de leçon. Tu as un caractère emporté, dit-il. J'ai pensé qu'en te mettant à l'amende, tu te contrôlerais.

— Oh ! je ne *vis* que pour l'argent ! dit-elle.

— Je ne veux pas tout.

— Allons, allons. Elle était lasse. Elle ouvrit la porte et écouta. Les voisins n'avaient pas entendu, ou s'ils l'avaient fait, n'y prêtaient pas attention. Les feux du taxi qui les attendait illuminaient le patio de devant.

Ils sortirent dans la nuit fraîche éclairée de lune. Elle marchait devant pour la première fois depuis des années.

Le Paricutin était une rivière d'or cette nuit-là. Une lointaine rivière murmurante de roche en fusion se jetant dans quelque mer morte de lave, dans quelque noir rivage volcanique. De temps à autre, si vous reteniez votre souffle, si vous apaisiez votre cœur, vous entendiez la lave faire tomber des rochers sur le versant de la montagne dans des culbutes et des rugissements, faiblement très faiblement. Au-dessus du cratère, il y avait des vapeurs rouges, une lumière rouge. De légers nuages brun et gris s'élevaient soudain comme des couronnes ou des halos, comme des bouffées de l'intérieur, le dessous rose, le dessus sombre et menaçant, sans un bruit.

Le mari et la femme se tenaient sur la montagne opposée, dans le froid piquant, leurs chevaux derrière eux. Tout près, dans une cabane de bois, les observateurs scientifiques allumaient des lampes à huile, faisaient cuire leur repas du soir, préparaient un café riche d'arôme, parlaient en murmurant à cause de l'air clair, explosif de la nuit. C'était aux confins du reste du monde.

En grimpant la montagne, après la longue course du taxi de Uruapan, par des collines de neige cendreuse rêvant de lune, des villages secs et arides sous les étoiles froides, secoués dans le taxi comme des dés dans un cornet, chacun d'eux y avait mis un peu du sien. Ils étaient arrivés à un feu de camp sur une sorte de fond marin. Autour du feu de camp, des hommes sérieux et des petits adolescents sombres, une bande de sept autres Américains, tous des hommes, en culotte de cheval, parlant haut sous le ciel silencieux. Les chevaux furent amenés. Ils poursuivirent leur route en traversant une rivière de lave. Elle échangea quelques mots avec les autres Américains. Ils plaisantèrent ensemble. Après quoi le mari passa devant.

Ils regardaient maintenant la lave couler du sommet.

Il se taisait.

— Qu'est-ce qui ne va pas maintenant ? demanda-t-elle.

Il regardait droit devant lui, la lueur rouge de la lave réfléchie dans ses yeux.

— Tu aurais pu rester à côté de moi à cheval. Je croyais que nous étions venus au Mexique pour voir des choses ensemble. Voilà que tu te mets à parler à des connards de Texans.

— Je me sentais seule. Nous n'avons pas vu qui que ce soit des États-Unis depuis huit semaines. J'aime le jour au Mexique, mais pas la nuit. Je voulais simplement parler à quelqu'un.

— Tu voulais leur faire savoir que tu es écrivain.

— Tu n'es pas juste.

— Tu dis toujours aux gens que tu es écrivain, et un bon écrivain, et que tu viens juste de vendre une nouvelle à un magazine à gros tirage, et que c'est comme ça que tu as pu te payer ce voyage au Mexique.

— L'un d'eux m'a demandé ce que je faisais, et je le lui ai dit. Mais bon Dieu, oui, je suis fière de mon travail. J'ai attendu dix ans pour arriver à vendre quelque chose.

Il l'observa à la lueur du feu de la montagne et dit enfin :

— Tu sais, avant de venir ici cette nuit, j'ai pensé à ta vacherie de machine à écrire et j'ai failli la foutre dans la rivière.

— Ne me dis pas que tu l'as fait !

— Non, mais je l'ai enfermée dans la voiture. J'en ai assez, tu as foutu en l'air tout le voyage. Tu n'es pas avec moi, tu es avec toi-même ; tu es celle qui compte, toi et ta sale machine à écrire, toi et le Mexique, toi et tes réactions, toi et ton inspiration, toi et ton hypersensibilité, toi et ta solitude. Je savais que tu agirais comme ça ce soir, aussi sûrement qu'il y a eu l'avènement du Christ ! J'en ai assez de te voir revenir en courant de chaque excursion que nous faisons pour t'asseoir devant cette saloperie de machine et taper bruyamment à n'importe quelle heure. Nous sommes en vacances.

— Je n'ai pas touché ma machine depuis une semaine parce qu'elle te gênait.

— Eh bien, ne la touche pas pendant une autre semaine ou un mois, ne la touche plus jusqu'à notre retour à la maison. Ta vive imagination peut attendre !

« Je n'aurais jamais dû lui dire que je lui donnerais tout l'argent, pensa-t-elle. Je n'aurais jamais dû lui enlever cette arme, ça le tenait éloigné de ma vraie vie, l'écriture et la machine. Je me suis dépouillée de la protection de l'argent. Il a cherché une nouvelle arme, et il est arrivé à la seule chose vraie – la *machine !* Oh ! Seigneur ! »

Soudain, sans réfléchir, folle de rage, elle le bouscula. Sans

violence. Elle le poussait par à-coups. Une, deux, trois fois. Elle ne lui faisait pas mal. C'était simplement un geste pour écarter. Elle avait peut-être envie de le battre, de le faire culbuter du haut d'une falaise, mais elle ne fit que le pousser trois fois pour indiquer son hostilité et la fin de leur discussion. Puis ils restèrent éloignés l'un de l'autre, pendant que derrière eux les chevaux remuaient doucement leurs sabots, que l'air de la nuit, fraîchissant, transformait leur souffle en panaches blancs, que, dans la cabane des savants, le café chauffait sur la flamme bleue du gaz et que les riches exhalaisons imprégnaient les hauteurs baignées de lune.

Après une heure, tandis que les premiers embrasements du soleil incendiaient l'est glacé, ils montèrent leurs chevaux pour redescendre dans une lumière de plus en plus vive, vers la cité enfouie et l'église enterrée sous le flot de lave. En traversant ce flot, elle pensa, pourquoi son cheval ne tombe-t-il pas, pourquoi n'est-il pas jeté sur ces rochers déchiquetés, pourquoi ? Mais rien ne se produisit. Ils continuèrent leur course à cheval. Le soleil se leva rouge.

Ils dormirent jusqu'à une heure de l'après-midi. Elle était habillée et s'était assise sur le lit pour attendre qu'il se réveille, attendre une demi-heure pour qu'il remue, se retourne, mal rasé, pâle de fatigue.

— J'ai mal à la gorge, fut la première chose qu'il dit.

Elle ne parla pas.

— Tu n'aurais pas dû me jeter de l'eau, dit-il.

Elle se leva, alla vers la porte et posa la main sur le bouton.

— Je veux que tu restes ici, dit-il. Nous allons rester à Uruapan trois ou quatre jours de plus.

Elle dit enfin :

— Je croyais qu'on allait à Guadalajara.

— Ne joue pas les touristes. Tu nous as gâché cette excursion du volcan. Je veux y remonter demain ou après-demain. Va voir le ciel.

Elle sortit pour regarder le ciel. Il était clair et bleu. Elle lui en fit le rapport.

— Le volcan se calme, quelquefois pour une semaine. Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre une semaine pour qu'il se remette en activité.

— Si, nous pouvons. Nous le ferons. Et tu paieras pour le taxi qui nous emmènera là-bas et nous referons l'excursion, et comme il faut,

et nous y prendrons plaisir.

— Tu crois qu'on pourra jamais y prendre plaisir maintenant ? demanda-t-elle.

— Je te jure bien que oui, même si c'est la dernière que nous ferons.

— Tu insistes donc ?

— Nous attendrons que le ciel soit plein de fumée et nous remonterons.

— Je sors acheter un journal. Elle ferma la porte et s'engouffra dans la ville.

Elle longea les rues fraîchement arrosées et regarda les vitrines scintillantes, respira l'air incroyablement clair et se sentit bien, excepté le tremblement, l'incessant tremblement dans son estomac. Enfin, avec un creux rugissant dans sa poitrine, elle se dirigea vers un homme debout à côté d'un taxi.

— *Señor,* dit-elle.

— Oui ? dit l'homme.

Elle sentit son cœur s'arrêter de battre. Puis la pompe se remit en marche :

— Combien me prendriez-vous pour me conduire à Morella ?

— Quatre-vingt-dix pesos, *senora.*

— Et je pourrai prendre le train à Morella ?

— Il y a un train ici, *señora.*

— Oui, je sais, mais j'ai des raisons qui m'empêchent de l'*attendre* ici.

— Alors je vous conduis à Morella.

— Venez, j'ai des petites choses à faire avant.

Elle laissa le taxi devant l'hôtel *Las Flores.* Elle y entra, seule, et admira une fois de plus le jardin exquis avec toutes ses variétés de fleurs, écouta la jeune fille jouer sur son étrange piano bleu, cette fois c'était la *Sonate au clair de lune.* Elle sentit l'air vif et cristallin, secoua la tête, les yeux clos, les bras le long du corps. Elle posa la main sur le bouton de la porte, l'ouvrit doucement.

Pourquoi aujourd'hui, se demanda-t-elle ? Pourquoi pas un autre jour des cinq dernières années ? Pourquoi ai-je attendu, hésité. Parce que. Un millier de parce que. Parce que tu espérais toujours que les choses redeviendraient comme la première année. Parce qu'il y a eu

des périodes, moins fréquentes maintenant, où il était merveilleux pendant des jours, même des semaines, lorsque vous vous sentiez bien tous les deux et que le monde était vert et bleu. Il y a eu des moments, comme hier, lorsqu'il a ouvert pendant un instant son armure blindée et lui a montré la peur qu'il cachait dessous et sa fragile solitude, et qu'il a dit : « J'ai besoin de toi et je t'aime, ne me quitte jamais, j'ai peur sans toi. » Parce que parfois ç'avait été bon de pleurer ensemble, de se réconcilier, et l'inévitable vertu de la nuit et du lendemain de leur réconciliation. Parce qu'il était beau. Parce qu'elle avait été seule toute l'année et chaque année jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Parce qu'elle ne voulait pas se retrouver seule de nouveau, mais savait maintenant qu'il valait mieux être seule que de continuer à vivre comme ça, parce que ce n'est qu'hier soir qu'il a détruit la machine à écrire, non pas physiquement non, mais avec des pensées, avec des mots. Parce qu'il aurait aussi bien pu la prendre elle, corporellement, et la flanquer par-dessus le pont de la rivière.

Elle ne sentait pas sa main sur la porte. C'était comme si dix mille volts d'électricité engourdissaient son corps. Elle ne sentait pas ses pieds sur les carreaux du sol. Son visage s'était effacé, son esprit s'était effacé.

Il dormait, le dos tourné. La chambre baignait dans une faible clarté verte. Rapidement, sans bruit, elle enfila son manteau et vérifia son sac. Les vêtements et la machine n'avaient plus d'importance maintenant. Tout n'était plus qu'un creux rugissant. Tout n'était plus qu'une cascade bondissant dans le néant. Il n'y avait pas de jaillissement, pas d'impact, simplement de l'eau claire tombant dans un creux, puis un autre creux, suivis par le néant.

Elle était près du lit et regarda l'homme qui y était étendu, les cheveux noirs familiers couvrant la nuque, le profil endormi. La forme remua.

— Quoi ? demanda-t-il dans son sommeil.

— Rien, dit-elle. Rien et rien.

Elle sortit et ferma la porte.

Le taxi quitta la ville à une allure incroyable, faisant grand bruit, faisant fuir tous les murs roses et les murs bleus, faisant sauter les gens pour l'éviter, manquant d'un cheveu d'exploser contre d'autres voitures, passant devant l'hôtel où dormait cet homme, puis…

Rien.

Le moteur du taxi rendit l'âme.

« Non, non, pensa Marie, oh ! mon Dieu, non, non, non. Il faut que la voiture redémarre. »

Le chauffeur sauta sur la route, jetant un œil mauvais à Dieu dans son Paradis, ouvrit brutalement le capot et donna le sentiment d'être capable d'étrangler les entrailles métalliques de la voiture, un pur sourire sur les lèvres traduisant une haine affreuse, mit de côté sa haine, et accepta la Volonté de Dieu.

— Je vais vous accompagner jusqu'à la station d'autocars, dit-il.

Non, disaient ses yeux. Non, faillit dire sa bouche. Joseph va se réveiller, sortir en vitesse et me trouver encore ici, et me traîner avec lui. Non.

— Je porterai vos valises, *señora,* dit le chauffeur de taxi en joignant le geste à la parole. Il s'éloigna avec les bagages mais dut revenir sur ses pas vers cette femme immobile disant non, non, à personne, l'aida à descendre de voiture et lui indiqua où mettre les pieds.

L'autocar était sur la place et les Indiens y montaient, certains silencieusement avec dignité, certains jacassant comme des pies, poussant devant eux paquets, enfants, cages à poules et cochons. Le chauffeur portait un uniforme qui n'avait pas été repassé ni nettoyé depuis vingt ans. Il était penché à sa fenêtre, criait et riait avec les gens dehors tandis que Marie montait dans une fumée chaude et une odeur de graisse de moteur brûlante, d'essence et d'huile, de poules mouillées, d'enfants mouillés, d'hommes en sueur et de femmes moites, de fauteuils usés jusqu'à la trame et de cuir graisseux. Elle trouva une place à l'arrière et sentit tous les yeux la suivre, elle et sa valise, et elle pensait : « Je pars, enfin je pars, je suis libre, je ne le reverrai plus jamais de ma vie, je suis libre, je suis libre. »

Elle faillit rire.

L'autocar démarra et tous les voyageurs furent secoués, ballottés, criant, souriant, et la terre du Mexique sembla tourbillonner par la fenêtre, comme un rêve indécis quant à s'imposer ou à s'évanouir, puis la couleur verte s'en alla, et la ville, et il y eut l'hôtel *Las Flores* avec son patio ouvert, et là, à n'en pas croire ses yeux, mains dans les poches, debout devant la porte ouverte, Joseph regardait le ciel et la fumée du volcan, ne prêtant aucune attention à l'autocar ni à elle, et elle le quittait, il devenait déjà vague, sa silhouette diminuait comme quelqu'un tombant dans un puits de mine, silencieusement, sans un cri. Avant même qu'elle n'ait eu la décence ou l'envie d'agiter la main, il n'était pas plus grand qu'un jeune garçon, puis qu'un enfant, puis

qu'un bébé, dans le lointain, puis disparut dans un virage, le moteur hurla, quelqu'un jouait de la guitare à l'avant de l'autocar, et Marie se désarticulant le cou pour regarder en arrière, comme si elle pouvait pénétrer les murs, les arbres et les distances pour une autre vision de l'homme qui se tenait si calmement debout à regarder le ciel bleu.

Le cou fatigué, elle se retourna enfin, croisa les mains et examina ce qu'elle avait gagné pour elle-même. Une vie entière se dessina subitement devant ses yeux, aussi rapidement que les tours et les détours de la route la menaient au bord des falaises, chaque coude de la route, unie comme les années, ne laissant rien prévoir. Pendant un instant elle trouva agréable de rester simplement assise, la tête ballottant sur le repose-tête, de contempler la quiétude. Ne rien savoir, ne rien penser, ne rien sentir, être presque morte pendant un moment autant qu'on pouvait l'être, les yeux clos, le coeur muet, le corps sans température particulière, attendre que la vie vienne la prendre plutôt que d'aller la chercher, au moins pour une heure. Que l'autocar la conduise au train, le train à l'avion, l'avion à la ville, et la ville à ses amis, puis, comme une pierre jetée dans une bétonnière, que la vie dans la ville fasse ce qu'elle veut d'elle, elle se laissera emporter avec le mélange de ciment et se solidifiera en une forme quelconque qui lui paraîtra la meilleure.

L'autocar fonçait dans le doux air vert de l'après-midi, penchant d'un côté, faisant des embardées, entre les montagnes brûlées comme des peaux de lion, longeait des rivières aussi douces que le vin et aussi claires que le vermouth, passait sur des ponts de pierre, sous des aqueducs où l'eau courait comme un vent léger dans les vieux canaux, devant des églises, dans la poussière, et soudain, soudain le compteur de vitesse dans la tête de Marie dit : « Un million de kilomètres, Joseph est à un million de kilomètres et je ne le reverrai plus jamais. » La pensée s'érigea dans son cerveau et couvrit le ciel d'une obscurité floue. Jamais, jamais plus jusqu'au jour de ma mort, ni après, je ne le reverrai, pas une heure, pas une minute, pas une seconde, jamais.

L'engourdissement commença par le bout de ses doigts. Elle le sentit monter dans ses mains, ses poignets et le long de ses bras jusqu'aux épaules, son cœur, son cou, sa tête. Elle était un engourdissement, un mélange d'aiguillons de glace et de piquants, un creux tonnant de néant. Ses lèvres étaient des pétales secs, ses paupières pesaient cinq cents kilos de plus que le plomb, chaque partie de son corps était maintenant de plomb, de fer, de cuivre et de platine. Son corps pesait dix tonnes, chaque membre incroyablement lourd, et dans cette lourdeur, écrasé et battant pour survivre, se trouvait son cœur estropié, palpitant et courant de tous côtés comme un poulet décapité. Et enfouie dans la pierre à chaux et l'acier de son

corps-robot, il y avait sa terreur, hurlante, emmurée, et quelqu'un qui passait la truelle à petits coups sur le mur extérieur, une fois le travail fini, et – ô ironie – c'était sa propre main qu'elle voyait en train de manier la truelle, d'ajuster la dernière brique, de lancer l'épais mortier et d'aplanir en bouchant le tout jusqu'à l'étanchéité d'une prison qu'elle s'était elle-même construite.

Sa bouche était du coton. Ses yeux brûlaient d'une flamme sombre de la couleur des ailes du corbeau, sombre comme le bruit d'ailes des vautours, et sa tête était si lourde de terreur, si pleine d'un poids de plomb alors que sa bouche était truffée de coton chaud invisible, qu'elle sentit sa tête ployer sur ses mains immensément enflées sans qu'elle puisse voir l'enflure, ses mains étaient des oreillers de plomb pour s'y coucher, ses mains étaient des sacs de ciment qui s'écrasaient sur ses genoux insensibles, ses oreilles, des robinets d'où coulaient des vents froids, et tout autour d'elle sans que personne ne la regarde, sans que personne ne remarque rien, l'autocar poursuivait sa route à travers villes et champs, collines et vallées de mais à une vitesse assourdissante, l'emmenant chaque instant à un million de kilomètres et à dix millions d'années du familier.

« Il ne faut *pas* que je crie, pensa-t-elle. Non ! Non ! »

L'étourdissement était si complet, et la couleur de l'autocar, ses mains, sa jupe étaient tellement bleuis et couverts de suie à défaut de sang qu'elle allait s'écrouler dans un instant, elle allait entendre la surprise des voyageurs se penchant au-dessus d'elle. Mais elle baissa la tête très bas et aspira l'air des poules, l'air sueur, l'air cuir, l'air carbone, l'air encens, l'air de la mort solitaire, et le fit passer à travers ses narines de cuivre, la gorge douloureuse, dans ses poumons qui brûlaient comme si elle avait avalé du néon. Joseph, Joseph, Joseph, Joseph.

C'était une chose simple. Toute terreur est simple.

« Je ne peux pas vivre sans lui, pensa-t-elle. Je me suis menti à moi-même. J'ai besoin de lui, oh ! Seigneur je, je… »

— Arrêtez l'autocar ! Arrêtez !

L'autocar s'arrêta à son hurlement, projetant tout le monde en avant. Trébuchant sur les enfants, les chiens qui aboyaient, ses bras battant comme des fléaux, tombant, elle entendit sa robe se déchirer, hurla encore, la portière s'ouvrait, le chauffeur épouvanté par cette femme qui venait vers lui dans un zigzag dément, elle s'étala sur la chaussée en sautant, déchira ses bas, resta allongée pendant qu'on se penchait sur elle ; puis elle vomit sur le sol, régulièrement pendant qu'on lui apportait ses valises de l'autocar et qu'elle leur disait entre un vomissement et un sanglot qu'elle voulait aller de ce côté, elle

pointait le doigt vers la ville, loin en arrière, à un million d'années, un million de kilomètres, et le conducteur de l'autocar secouait la tête. Mi-assise, mi-couchée, les bras autour de ses valises, sanglotant, l'autocar immobile dans la chaleur du soleil et elle, lui faisant signe d'aller, repartez, repartez, ils me regardent tous, je trouverai quelqu'un qui me ramènera, ne vous inquiétez pas, laissez-moi là, allez, et enfin, comme un accordéon, la porte qui se ferme en s'étirant, les visages des Indiens comme des masques de cuivre qui s'éloignent, et l'autocar qui diminue dans sa conscience. Elle resta couchée sur ses valises et pleura pendant un certain temps et elle ne se sentit plus aussi lourde ni aussi malade, mais son cœur palpitait follement, elle avait froid comme quelqu'un sortant d'un lac en hiver. Elle se releva et traîna ses valises par petits à-coups de l'autre côté de la route, attendit en vacillant. Six voitures passèrent en bourdonnant, enfin une septième s'arrêta, conduite par un monsieur mexicain, une belle voiture de Mexico.

— Vous allez à Uruapan ? demanda-t-il poliment, ne regardant que ses yeux.

— Oui, dit-elle enfin. Je vais à Uruapan.

Tandis qu'elle roulait dans cette voiture, son esprit commença un dialogue privé :

« Qu'est-ce que c'est "être fou" ?

— Je ne sais pas.

— Tu sais ce que c'est la folie ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que quelqu'un le sait ? La sensation de froid, c'est comme ça que ça a commencé ?

— Non.

— La lourdeur, ça n'en faisait pas partie ?

— La ferme.

— Est-ce que la folie hurle ?

— Je ne l'ai pas fait exprès.

— Mais c'est venu plus tard. D'abord la lourdeur, et le silence, et le néant. Ce vide terrible, cet espace, ce silence, cette solitude, ce retrait de la vie, ce repliement sur soi-même et ce manque d'envie de regarder ou de parler au monde. Ne me dis pas que ce n'était pas le début de la folie.

— Si.

— Tu étais prête à tomber dans le vide.

— J'ai arrêté l'autocar à un pas du précipice.

— Et si tu n'avais pas arrêté l'autocar ? Est-ce qu'on t'aurait amenée dans une petite ville ou à Mexico ? le chauffeur se serait retourné dans l'autocar vide et t'aurait dit : “Allons *señora,* tout le monde descend.” Silence. “Allons *señora,* tout le monde descend !” Silence. “*Señora.*” Un regard fixe dans le vide. “*Señora !*” Un regard inflexible dans le ciel de la vie, vide, vide, oh ! si vide. “*Señora !*” Pas un mouvement. “*Señora !”* À peine un souffle. Tu restes là, assise, tu restes là assise, tu restes là assise.

— Tu n'entendrais même pas. “*Señora*”, crierait-il, il te secouerait, mais tu ne sentirais pas sa main. On appellerait la police, au-delà des limites de ta conscience, au-delà de tes yeux, de tes oreilles, de ton corps. Tu ne pourrais même pas entendre les lourdes bottes dans l'autocar. “*Señora,* vous devez descendre.” Tu n'entends pas. “*Señora,* quel est votre nom ?” Ta bouche est scellée. “*Señora,* il faut nous accompagner.” Tu es assise comme une idole de pierre. “Voyons son passeport.” Ils fouillent dans ton sac qui gît sur tes genoux de pierre. “*Señora* Marie Elliot, de Californie. *Señora* Elliot ?” Tu fixes le ciel vide. “D'où venez-vous ? Où est votre mari ?” Tu n'as jamais été mariée. “Où allez-vous ?” Nulle part. “Le passeport indique qu'elle est née dans l'Illinois.” Tu n'es jamais née. “*Señora, señora.*” Ils doivent te porter comme une pierre pour te sortir de l'autocar. Tu ne parleras à personne. Non, non, à personne. “Marie, c'est moi, Joseph.” Non, trop tard. “Marie !” Trop tard. “Tu ne me reconnais pas ?” Trop tard. Joseph. Non, Joseph, plus rien, trop tard, trop tard.

— N'est-ce pas ce qui serait arrivé ?

— Si. Elle tremblait.

— Si tu n'avais pas arrêté l'autocar, tu serais devenue de plus en plus lourde, n'est-ce pas vrai ? Et plus silencieuse, de plus en plus enfoncée dans le néant, le néant, le néant.

— Oui. »

— *Señora,* le monsieur espagnol qui conduisait fit intrusion dans ses pensées. Belle journée, vous ne trouvez pas ?

— Si, dit-elle, à la fois à lui et à ses pensées.

Le vieux monsieur espagnol la conduisit directement à son hôtel, l'aida à descendre, ôta son chapeau et s'inclina.

Elle fit un signe de tête et sentit ses lèvres bouger en

remerciements mais sans le voir. Elle entra comme une somnambule et se retrouva avec ses valises dans sa chambre, cette chambre qu'elle avait quittée mille ans auparavant. Son mari s'y trouvait.

Il était couché dans la faible clarté de fin d'après-midi, le dos tourné, donnant l'impression de ne pas avoir bougé pendant toutes ces heures où elle était partie. Il ne s'était même pas rendu compte qu'elle était partie, qu'elle était allée aux confins de la terre et en était revenue.

Elle resta debout à regarder son cou et les cheveux sombres qui y bouclaient comme de la cendre tombée du ciel.

Elle se retrouva ensuite dans le patio carrelé baigné d'une chaude lumière. Un oiseau lissait ses plumes dans une cage de bambou. Dans la fraîche pénombre, quelque part, la jeune fille jouait une valse sur le piano.

Elle vit sans les voir deux papillons voleter, bondir et se poser sur un buisson près de sa main, se souder l'un à l'autre. Elle sentit son regard s'orienter pour voir les deux choses brillantes, tout d'or et de jaune sur la feuille verte, leurs ailes battant en lentes pulsations dans leur union. Sa bouche remua, sa main se balança comme un pendule, sans rien ressentir.

Elle observa ses doigts se projeter dans l'air et se fermer sur les deux papillons, étroitement, plus étroitement, le plus étroitement. Un hurlement montait à sa bouche. Elle le ravala. Étroitement. Plus étroitement. Le plus étroitement.

Elle sentit sa main s'ouvrir d'elle-même. Deux boules de poussière brillante tombèrent sur les carreaux luisants du patio. Elle baissa son regard sur les petites ruines, puis releva vivement les yeux.

La jeune fille qui jouait du piano était au milieu du jardin, et la regardait avec des yeux où se lisait la surprise effrayée et la consternation.

La femme tendit la main comme pour effacer la distance, pour dire quelque chose, expliquer, s'excuser auprès de la jeune fille, de ce lieu, du monde, de tous. Mais la jeune fille s'en alla.

Le ciel était plein de fumée qui montait tout droit et bifurquait vers le sud, vers Mexico.

Elle essuya ses doigts gourds, maculés du pollen des ailes et parla par-dessus son épaule, les yeux sur la fumée et le ciel.

— Tu sais… nous pourrions aller voir le volcan ce soir. Les conditions me paraissent idéales. Je parie qu'il y aura beaucoup de feu.

« Oui, pensa-t-elle, un feu qui emplira l'air et nous encerclera, nous enserrera étroitement, plus étroitement, le plus étroitement, puis nous lâchera, nous laissera tomber, et nous serons des cendres soufflées vers le sud, tout en feu. »

— Tu m'entends ?

Elle se tenait près du lit et levait le poing, mais ne l'abattit *jamais* pour frapper son mari au visage.

À jamais la Terre

Après avoir écrit pendant soixante-dix ans des nouvelles qui ne se vendirent jamais, Mr. Henry William Field se leva une nuit à onze heures trente et brûla dix millions de mots. Il transporta les manuscrits au rez-de-chaussée, traversa son vieux et sombre château et les jeta dans la chaudière.

— Terminé, dit-il, en songeant à son art perdu et à sa vie gâchée, et il se remit au lit entouré de ses riches antiquités. Mon erreur a été d'essayer de décrire ce monde fou de 2257. Les fusées, les merveilles de l'atome, les voyages interplanétaires et les doubles soleils. Personne n'en est capable. Tout le monde a essayé. Tous les auteurs modernes ont échoué.

« L'espace était trop grand pour eux, et les fusées trop rapides, et la science atomique trop instantanée », pensa-t-il. Mais du moins les autres écrivains, même ayant raté leur but, avaient été publiés, alors que lui, dans sa richesse désœuvrée, avait usé dix années de sa vie pour rien.

Après une heure de sombre réflexion, il se releva et traversa à tâtons ses appartements obscurs pour se rendre à sa bibliothèque, alluma une lampe-tempête verte. Au hasard, parmi des livres intouchés depuis cinquante ans, il choisit un ouvrage. C'était un livre jauni par trois cents années et desséché par trois siècles, mais il s'y plongea et lut avidement jusqu'à l'aube…

À neuf heures le lendemain matin, Henry William Field sortit en titubant de sa bibliothèque, appela ses serviteurs, ses avocats, ses savants, ses littérateurs.

— Venez immédiatement ! cria-t-il.

À midi, une douzaine de personnes arrivèrent dans le bureau où Henry William Field était assis, l'air minable, affichant une joie hystérique, bizarre, pas rasé et fébrile. Il serrait un livre épais dans ses mains sèches et riait même si quelqu'un disait simplement bonjour.

— Vous voyez ici un livre, dit-il enfin en le montrant à bout de bras, écrit par un géant, un homme né à Asheville, en Caroline du Nord, en l'an 1900. Parti en poussière depuis longtemps, il a publié quatre énormes romans. C'était un ouragan. Il soulevait des montagnes et collectionnait les vents. Il a laissé une malle de

manuscrits au crayon lorsqu'il a été admis à l'hôpital John Hopkins de Baltimore en l'an 1938, le 15 septembre où il est mort de pneumonie, une ancienne et horrible maladie.

Ils regardèrent le livre.

Aux sources du Fleuve.

Il leur en montra trois autres. *Au fil du temps. La Toile et le roc. Tu ne peux pas rentrer à la maison.*

— De Thomas Wolfe, dit le vieil homme. Froid depuis trois siècles dans la terre de Caroline du Nord.

— Vous nous avez appelés pour nous montrer quatre livres écrits par un homme mort ? protestèrent ses amis.

— Plus que ça ! Je vous ai convoqués parce que je sens que Tom Wolfe est l'homme qu'il faut pour écrire sur l'espace, sur le temps, sur d'énormes choses comme des nébuleuses ou des guerres galactiques, météores et planètes, toutes les choses mystérieuses qu'il a aimées et couchées sur le papier étaient ainsi. Il n'était pas de son époque. Il avait réellement besoin de *grandes* choses pour jouer avec et il ne les a jamais trouvées sur Terre. Il aurait dû naître aujourd'hui plutôt qu'il y a cent mille matins.

— Je crains que vous ne soyez un peu en retard, dit le professeur Bolton.

— Je n'ai pas l'intention d'être en retard ! coupa le vieil homme. Je *refuse* de me laisser frustrer par la réalité. Vous, professeur, avez expérimenté le voyage temporel. Je vous demande de terminer votre machine à remonter le temps le plus vite possible. Voici un chèque en blanc, remplissez-le. Si vous avez besoin de plus d'argent, demandez-le. Vous avez personnellement *voyagé* un peu, est-ce exact ?

— Quelques années, mais absolument pas des siècles…

— Nous *arriverons* à des siècles ! Vous autres – il les balaya d'un regard ardent – vous allez travailler avec Bolton. Il *faut* que j'aie Thomas Wolfe.

— Quoi ! Ils sursautèrent.

— Oui, dit-il. C'est mon projet. Wolfe doit m'être amené. Nous collaborerons dans la tâche de décrire le vol de la Terre vers Mars, comme seul il pourra le faire !

Ils le laissèrent dans la bibliothèque à tourner les pages de ses livres desséchés en hochant la tête.

— Oui, doux Seigneur, oui, Tom est le garçon qu'il faut, le seul qui ira au bout de cette tâche.

Les mois passèrent lentement. Les jours montraient une répugnance exaspérante à quitter le calendrier, et les semaines se traînaient. Mr. Henry William Field commençait à hurler en silence.

Au bout de quatre mois, Mr. Field se réveilla un soir à minuit. Le téléphone sonnait. Il tendit la main dans le noir.

— Oui ?

— Ici professeur Bolton.

— Oui, Bolton ?

— Je pars dans une heure, dit la voix.

— Partir ? Partir pour où ? Vous démissionnez ? Vous ne pouvez pas faire ça !

— Je vous en prie, Mr. Field, quand je dis partir, je veux dire *partir*.

— Vous y allez vraiment ?

— Dans l'heure qui suit.

— En 1938 ? Le 15 septembre ?

— Oui !

— Vous êtes sûr d'avoir bien coordonné la date ? Vous arriverez avant sa mort ? Assurez-vous-en ! Doux Seigneur, vous feriez mieux d'y arriver une bonne heure avant sa mort, vous ne pensez pas ?

— *Deux* heures. Au retour, nous nous arrêterons aux Bermudes, nous emprunterons dix jours de flottement libre du continuum, nous lui ferons des piqûres, nous le ferons bronzer, nager, vitaminer, nous ferons en sorte qu'il soit en forme.

— Je suis tellement surexcité que je n'arrive plus à tenir le téléphone. Bonne chance, Bolton. Amenez-le sain et sauf !

— Merci, monsieur. Adieu.

Déclic du téléphone.

Mr. Henry William Field était couché dans la nuit bourdonnante. Il pensait à Tom Wolfe comme à un frère perdu qu'il fallait tirer d'une tombe froide, à qui il fallait rendre le sang, l'ardeur et la parole. Il tremblait chaque fois qu'il songeait à Bolton tourbillonnant sur le vent du temps, retournant vers d'autres calendriers et d'autres jours, portant des médicaments pour changer la chair et sauver les âmes.

« Tom, songea-t-il faiblement, dans la tiédeur mi-éveillée d'un vieil

homme appelant son enfant favori, disparu depuis longtemps, Tom où es-tu ce soir ? Viens maintenant, nous t'aiderons à passer, tu dois venir, on a besoin de toi. Je n'ai pas réussi, Tom, aucun de nous ici n'en est capable. La seule chose à faire, après avoir moi-même essayé en vain, c'est de t'aider dans cette entreprise. Tu pourras jouer avec les fusées comme avec des jonchets, Tom, tu pourras prendre les étoiles comme une poignée de cristaux. Tout ce que ton cœur demande se trouve ici. Tu aimeras le feu, tu aimeras le voyage, Tom, tout ça a été fait pour toi. Oh ! bien sûr, il y a bien aujourd'hui quelques pâles écrivains : je les ai tous lus, Tom, mais ils ne te valent pas. J'ai avalé tous leurs livres, aucun d'eux ne parle de l'espace, Tom : nous avons besoin de *toi* pour ça ! Réalise le vœu d'un vieil homme, Dieu sait que j'ai attendu toute ma vie que quelqu'un, y compris moi-même, écrive sur les étoiles. En vain. Où que tu sois ce soir, Tom Wolfe, redresse-toi. C'est ce livre que tu vas écrire. Celui-là même dont les critiques ont dit que tu l'avais en toi prêt à éclater quand tu as cessé de respirer. En voici l'occasion, le feras-tu, Tom ? Écouteras-tu et viendras-tu jusqu'à nous, cette nuit, seras-tu à mon réveil demain matin ? Le feras-tu Tom ? »

Ses paupières se baissèrent sur la fièvre et l'impatience. Sa langue cessa de s'agiter dans sa bouche endormie.

La pendule sonna quatre coups.

En s'éveillant dans la fraîcheur blanche du matin, il sentit son excitation augmenter, enfler en lui. Il ne voulait pas bouger, de crainte que ce qui l'attendait quelque part dans la maison ne s'enfuie en claquant la porte, disparaisse à jamais. Il posa ses mains sur sa poitrine maigre.

Très loin… des pas…

Une série de portes s'ouvrirent, se fermèrent. Deux hommes entrèrent dans la chambre à coucher.

Field les entendait respirer. Leurs pas revêtirent une identité. Les premiers étaient ceux d'une araignée, petite et précise : Bolton. Les seconds étaient ceux d'un homme de haute taille, un homme fort, un homme lourd.

— Tom ? s'écria le vieil homme. Il garda les yeux fermés.

— Oui, dit une voix. Enfin.

Tom Wolfe creva les coutures de l'imagination de Field, comme un énorme enfant crève la doublure d'un manteau trop petit.

— Tom Wolfe, laissez-moi vous regarder ! Field dit cette phrase une fois, cent fois, en essayant de sortir du lit, tant il tremblait violemment. Remontez les stores, bon sang, je veux voir ça ! Tom Wolfe, est-ce vous ?

Tom Wolfe regarda du haut de son grand corps épais, ses deux grandes mains l'équilibrant comme un balancier dans un monde étrange. Il regarda le vieil homme, la chambre. Sa bouche tremblait.

— Vous ressemblez exactement à ce qu'on a dit de vous, Tom !

Thomas Wolfe rit, et le rire était énorme, car il devait s'imaginer être fou, en plein cauchemar. Il s'approcha du vieil homme, le toucha, regarda le professeur Bolton, se tâta bras et jambes, toussa comme pour une auscultation et se toucha le front.

— Ma fièvre a disparu, dit-il. Je ne suis plus malade.

— Bien sûr que non, Tom.

— Quelle nuit, dit Tom Wolfe. Ça n'a pas été facile. J'ai pensé que j'étais plus malade qu'aucun homme ne l'a jamais été. Je me suis senti flotter, et je me disais, c'est la fièvre. Je me suis senti voyager, et je me disais, je meurs à toute vitesse. Un homme est venu à moi. J'ai pensé, c'est le messager du Seigneur. Il m'a pris les mains. J'ai senti une odeur d'électricité. Je me suis envolé, et j'ai vu une cité de cuivre. Je me suis dit, je suis arrivé. C'est la cité du Paradis, voici la Porte ! Je suis engourdi des pieds à la tête comme quelqu'un abandonné dans la neige pour y geler. Il faut que je rie, que je fasse quelque chose, sans ça je vais me croire fou. Vous n'êtes pas Dieu, dites ? Vous ne Lui ressemblez pas.

Le vieil homme rit.

— Non, non, Tom, pas Dieu, mais j'y joue. Je m'appelle Field. Il rit encore. Seigneur, écoutez-moi ça ! J'ai dit Field comme si vous deviez savoir qui c'est. Field, le financier, Tom, inclinez-vous, embrassez mon anneau. Je suis Henry Field. J'aime votre œuvre, je vous ai fait amener ici. Venez.

Le vieil homme le conduisit à une immense baie de cristal.

— Vous voyez ces lumières dans le ciel, Tom ?

— Oui, monsieur.

— Ces feux d'artifice ?

— Oui.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, mon fils. Nous ne sommes pas le 4 juillet, Tom. Pas comme vous l'entendez. Chaque jour est le jour de l'indépendance. L'homme a proclamé sa liberté par rapport à la

Terre. La pesanteur a été vaincue. Cette chandelle romaine verte se dirige vers Mars. Cette flamme rouge, c'est la fusée de Vénus. Et les autres, vous voyez la jaune et la bleue ? Toutes des fusées !

Thomas Wolfe levait les yeux comme un enfant immense surpris au milieu des splendeurs flamboyantes d'un soir de juin lorsque tout explose en phosphorescences, en brillances d'écorces.

— Quelle année sommes-nous ?

— L'année de la fusée. Regardez. Le vieil homme effleura quelques fleurs qui s'épanouirent à son contact. Elles étaient comme du feu blanc et bleu. Elles étincelaient et irradiaient avec leurs longs pétales froids. Les fleurs étaient larges de plus de cinquante centimètres et avaient la couleur d'un automne lunaire. Fleurs de Lune, dit le vieil homme. En provenance de la face cachée de la Lune. Il les effleura de nouveau : elles se défirent en pluie argentée, une pluie d'étincelles blanches dans l'air : L'année de la fusée. Un bon titre pour vous, Tom. C'est la raison pour laquelle vous êtes ici, nous avons besoin de vous. Vous êtes le seul homme à pouvoir manipuler le Soleil sans être transformé en escarbille ridicule. Nous voulons vous voir jongler avec le soleil, Tom, avec les étoiles, avec tout ce que vous verrez pendant votre voyage vers Mars.

— Mars ? Thomas se retourna pour saisir le bras du vieil homme, se pencha vers lui, incrédule.

— Ce soir. Vous partez à six heures.

Le vieil homme agita un billet rose dans l'air, attendant que Tom ait l'idée de le lui prendre.

Il était cinq heures de l'après-midi.

— Bien sûr, bien sûr, je suis sensible à ce que vous avez fait, s'écria Thomas Wolfe.

— Asseyez-vous, Tom. Arrêtez de vous agiter.

— Laissez-moi finir, Mr. Field, laissez-moi aller jusqu'au bout de ce que j'ai à dire.

— Nous discutons depuis des heures, implora Mr. Field, épuisé.

Ils avaient en effet discuté depuis le petit déjeuner jusqu'au déjeuner, et continué jusqu'à l'heure du thé, ils avaient déambulé à travers une douzaine de pièces, épuisé autant d'arguments, ils avaient transpiré, s'étaient rafraîchis, avaient transpiré de nouveau.

— Tout revient à ceci, dit Thomas Wolfe. Je ne peux pas rester ici,

Mr. Field. Je dois repartir. Ce temps n'est pas le mien. Vous n'avez pas le droit d'intervenir…

— Mais je…

— J'étais profondément plongé dans mon travail, le meilleur à venir, et vous me faites faire un saut de trois cents ans, Mr. Field, je vous demande de rappeler Mr. Bolton. Je vous demande de lui ordonner de me mettre dans sa machine, ou je ne sais trop quoi, et de me faire revenir en 1938, ma place et mon année légitimes. C'est tout ce que j'attends de vous.

— Mais vous ne *voulez* pas voir Mars ?

— Si, de tout mon cœur. Mais je sais que ce n'est pas pour moi. Ça fausserait mon travail d'écriture. J'en ramènerais beaucoup de matériau et d'expérience que je ne pourrais pas utiliser dans ce que j'écris à mon époque.

— Vous ne comprenez pas, Tom, vous ne comprenez pas du tout.

— Je comprends que vous êtes égoïste.

— Égoïste ? Oui, dit le vieil homme. Pour moi-même, et pour d'autres. Très égoïste.

— Je veux rentrer chez moi.

— Écoutez-moi, Tom.

— Appelez Mr. Bolton.

— Tom, je ne voulais pas vous dire ce que je vais vous dire. Je pensais que je n'aurais pas à le faire, que ce ne serait pas nécessaire. Mais vous ne me laissez pas d'autre alternative. Le vieil homme tira un rideau, découvrant ainsi un grand écran blanc, composa un numéro sur un cadran. L'écran clignota, se colora vivement, les lumières de la pièce baissèrent, de plus en plus, une tombe apparut devant eux.

— Que faites-vous ? demanda Wolfe en approchant à grandes enjambées, les yeux rivés sur l'écran.

— Je n'aime pas ceci du tout, dit le vieil homme. Regardez.

La pierre tombale gisait dans une lumière de mi-journée, une lumière d'été. Il sortait de l'écran une odeur de terre, de granit, le parfum d'un ruisseau tout proche. Un oiseau appelait du haut d'un arbre. Des fleurs rouges et jaunes hochaient la tête au milieu des tombes, l'écran bougea, le ciel tournoya, le vieil homme appuya sur un bouton pour un plan rapproché, et au centre de l'écran, grandissant de plus en plus, s'approchant de plus en plus, s'élargissant de plus en plus, emplissant leurs sens, une masse de granit sombre, et Thomas Wolfe, les yeux béants dans la salle obscure, lut les mots gravés, une

fois, deux fois, trois fois, suffoqua, lut encore :

THOMAS WOLFE

Et la date de sa naissance, et la date de sa mort, et les fleurs et les fougères vertes répandant leur douce odeur dans l'air froid de la salle.

— Arrêtez ça ! dit-il.

— Je suis navré, Tom.

— Éteignez, éteignez ! Je n'y crois pas.

— C'est sous vos yeux.

L'écran s'obscurcit et la salle entière devint comme un caveau à minuit, une tombe où flottait encore vaguement un parfum de fleurs.

— Je n'ai pas repris conscience, dit Thomas Wolfe.

— Non. Vous êtes mort en ce mois de septembre 1938. Tom, vous ne *pouvez* plus rentrer à la maison.

— Je n'ai jamais terminé mon livre.

— D'autres l'ont fait pour vous, avec beaucoup de soin.

— Je n'ai pas terminé mon œuvre, je n'ai pas terminé mon œuvre.

— Ne le prenez pas si mal, Tom.

— Comment pourrais-je le prendre autrement ?

Le vieil homme ne ralluma pas les lumières. Il ne voulait pas voir Tom.

— Asseyez-vous, mon garçon. Pas de réponse. Tom ? Pas de réponse. Asseyez-vous, mon fils, voulez-vous boire quelque chose ? Pour toute réponse, il n'y eut qu'un soupir et une sorte d'affliction brutale.

— Seigneur, dit Tom, ce n'est pas juste. J'avais encore tant à faire, ce n'est pas juste. Il pleura doucement.

— Ne faites pas ça, dit le vieil homme. Écoutez. Écoutez-moi. Vous êtes encore vivant, non ? Ici ? Maintenant ? Vous avez *conscience* des choses, *non ?*

Thomas Wolfe attendit une minute et dit :

— Si.

— Très bien alors. Le vieil homme brassa l'air obscur. Je vous ai fait amener ici, je vous ai donné une chance supplémentaire, Tom. Un mois de plus, à peu près. Croyez-vous que je ne vous ai pas pleuré ? Lorsque j'ai lu vos livres et vu votre tombe, là, usée par trois siècles de pluies et de vents, bonté divine, vous n'imaginez pas comme j'étais

désespéré en pensant à votre talent disparu. Oui, désespéré, Tom. Je vous offre un répit, pas très long. Le professeur Bolton dit qu'avec un peu de chance, il pourra garder les canaux ouverts à travers le temps pendant huit semaines. Il peut vous garder ici tout ce temps, mais seulement ce temps. Pendant ces huit semaines, Tom, vous devez écrire le livre que vous vouliez écrire – non, pas le livre auquel vous travailliez pour vos contemporains, mon garçon, non, car ils sont morts et disparus et on ne peut rien y changer. Non, cette fois c'est un livre pour nous, Tom, pour nous les vivants, c'est ce livre-là que nous voulons. Un livre que vous pourrez nous laisser, un livre plus grand et meilleur que tout ce que vous avez jamais pu écrire. Dites que vous acceptez, Tom, dites que vous oublierez cette tombe et cet hôpital pendant huit semaines, et que vous allez travailler pour nous, le ferez-vous, Tom, le ferez-vous ?

Les lumières se rallumèrent lentement. Tom Wolfe se dressait de toute sa hauteur devant la fenêtre, regardant au-dehors, son visage énorme, fatigué et pâle. Il observait les fusées dans le ciel du petit matin.

— Je suppose que je ne me rends pas très bien compte de ce que vous avez fait pour moi, dit-il. Vous m'avez donné un peu plus de temps, et le temps est la chose que j'aime et dont j'ai le plus besoin, la chose que j'ai toujours haïe, contre laquelle j'ai toujours lutté, et la seule façon de vous prouver ma reconnaissance c'est de faire ce que vous me demandez. Il hésita : Et quand j'aurai terminé… ?

— Retour à votre hôpital en 1938, Tom.

— C'est obligatoire ?

— Nous ne pouvons pas changer le temps. Nous vous avons emprunté pour cinq minutes. Nous vous rendrons à votre lit d'hôpital après que vous l'aurez quitté. De cette façon, nous ne dérangerons rien. Tout a été écrit. Vous ne pouvez pas nous nuire dans le futur en vivant ici maintenant avec nous, mais si vous refusiez de repartir, vous pourriez endommager le passé, et par voie de conséquence, le futur, en faire une sorte de chaos.

— Huit semaines, dit Thomas Wolfe.

— Huit semaines.

— Et la fusée pour Mars part dans une heure ?

— Oui.

— J'aurai besoin de crayons et de papiers.

— Les voici.

— Je ferais mieux de me préparer. Adieu, Mr. Field.

— Bonne chance, Tom.

Six heures. Soleil couchant. Le ciel se changeant en vin. La grande maison calme. Le vieil homme frissonnant dans la chaleur jusqu'à l'entrée du professeur Bolton.

— Bolton, comment va-t-il, comment était-il à l'astrodrome, dites-moi ?

Bolton sourit.

— Quel phénomène ! Si grand et si fort qu'il a fallu lui faire faire un uniforme spécial ! Vous l'auriez vu, allant partout, touchant à tout, reniflant comme un grand lévrier, discutant, dévisageant tout le monde, surexcité comme un enfant de dix ans !

— Dieu le protège, ô Dieu le protège ! Bolton, pouvez-vous le garder ici aussi longtemps que vous le dites ?

Bolton fronça les sourcils.

— Il n'appartient pas à ce monde-ci, vous le savez. Si notre source d'énergie venait à s'interrompre, il serait happé par le passé vers son époque, comme une marionnette par un élastique. Nous ferons tout pour le garder, je peux vous l'assurer.

— Il le faut, vous comprenez. On ne peut pas le laisser repartir avant qu'il ait fini son livre. Vous…

— Regardez, dit Bolton. Il pointa le doigt vers le ciel où se détachait une fusée d'argent.

— C'est lui ? demanda le vieil homme.

— C'est Tom Wolfe, répondit Bolton. En route pour Mars.

— Montre-leur qui tu es, Tom, fais-leur voir ! hurla Field, les deux poings levés.

Ils contemplèrent la fusée embraser l'espace.

Dès minuit le récit parvenait.

Henry William Field était assis dans sa bibliothèque. Sur son bureau, une machine qui bourdonnait. Elle reproduisait les mots qui étaient écrits très loin, au-delà de la Lune. Elle les griffonnait au crayon noir, en fac-similé de l'écriture fiévreuse de Thomas Wolfe à des millions de kilomètres de là. Le vieil homme attendit qu'il y ait quelques pages pour les lire à haute voix dans la pièce où Bolton et les autres écoutaient. Il lut les mots sur l'espace, le temps, le voyage, il lut les mots concernant un homme grand et une grande journée, comment

les choses se passaient dans la longue nuit et le froid de l'espace, comment un homme pouvait avoir assez faim pour tout avaler et en redemander. Il lut les mots pleins de feu et de tonnerre et de mystère.

L'espace était comme octobre, écrivait Thomas Wolfe. Il dit des choses concernant ses ténèbres, sa solitude, et la petitesse de l'homme dans cette solitude. L'éternel, infini octobre fut l'une des choses qu'il dit. Puis il raconta la fusée elle-même, l'odeur et la sensation du métal de la fusée, et le sentiment de destinée, de sauvage exultation de laisser enfin la Terre derrière soi, tous les problèmes et toutes les tristesses, d'aller en quête d'un problème plus vaste et d'une plus vaste tristesse. C'était du beau travail qui disait ce qui devait être dit sur l'espace, l'homme et ses petites fusées, là-bas, seul.

Le vieil homme lut jusqu'à l'enrouement, puis ce fut Bolton qui lut, puis les autres, tard dans la nuit, quand la machine s'arrêta de transcrire. Ils comprirent que Tom Wolfe s'était couché dans la fusée en route pour Mars, probablement pas endormi, non, il ne dormirait pas avant des heures, non, étendu, éveillé, comme un petit garçon la veille d'une représentation de cirque, ne pouvant pas croire que l'immense tente noire constellée de joyaux soit montée et que le cirque ait commencé, avec dix milliards d'artistes étincelants sur les hautes cordes et les trapèzes invisibles de l'espace.

— Voilà, soupira le vieil homme, mettant de côté les dernières pages du premier chapitre. Qu'en pensez-vous, Bolton ?

— C'est bon.

— Bon ! cria Field. C'est merveilleux ! Relisez-le, asseyez-vous, relisez-le, bon sang !

Les pages continuèrent d'arriver, un jour après l'autre, pendant dix heures d'affilée à chaque fois. La pile de feuilles jaunes sur le sol devint immense en une semaine, incroyable en deux, absolument impossible en un mois.

— Écoutez-moi ça ! s'écriait le vieil homme en lisant.

— Et ça ! disait-il.

— Et ce chapitre-ci, et ce petit roman qui vient juste d'arriver, Bolton, intitulé *La Guerre spatiale,* un roman complet sur ce qu'on ressent en faisant une guerre spatiale. Tom a discuté avec des gens, des soldats, des officiers, des hommes, des vétérans de l'espace. Il y a tout mis. Et voici un chapitre intitulé « La Longue Nuit », et en voici un sur la colonisation de Mars par les Noirs, et ici un portrait de Martien, absolument sans prix !

Bolton s'éclaircit la gorge.

— Mr. Field ?

— Oui, oui, ne me dérangez pas.

— J'ai de mauvaises nouvelles, monsieur.

Field leva vivement sa tête grise.

— Quoi ? L'élément temps ?

— Vous devriez dire à Wolfe d'activer son travail. La liaison peut s'interrompre d'un moment à l'autre cette semaine, dit doucement Bolton.

— Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, n'importe quoi, si vous la maintenez !

— Ce n'est pas une question d'argent, Mr. Field. C'est purement un problème de physique. Je ferai tout ce que je pourrai. Mais vous feriez mieux de l'avertir.

Le vieil homme frissonna dans son fauteuil et se ratatina.

— Vous ne pouvez pas me l'enlever maintenant, au moment où tout va si bien. Vous devriez jeter un coup d'œil sur l'esquisse qu'il m'a envoyée il y a une heure, les récits, les portraits. Tenez, voici un texte sur les marées spatiales, un autre sur les météores. Voici une petite nouvelle intitulée *Le Chardon et le Feu*…

— Je suis désolé.

— Si nous le perdons maintenant, pourrons-nous le ravoir ?

— J'aurais peur de trop tirer sur la corde.

Le vieil homme était figé.

— Il n'y a donc qu'une seule chose à modifier. Faire en sorte que Wolfe tape son travail à la machine si possible, ou le dicte, pour gagner du temps. Plutôt que d'utiliser un crayon et du papier, qu'il utilise une machine quelconque. Occupez-vous-en !

La machine cliqueta dans la nuit jusqu'à l'aube, et toute la journée. Le vieil homme ne dormait que par à-coups, clignant des yeux lorsque la machine se remettait à vivre, et soudain tout l'espace, le voyage, l'existence venaient à lui à travers l'esprit d'un autre :

« … *les grandes prairies étoilées de l'espace…* »

La machine bondissait.

— Continue, Tom, montre-leur ! Le vieil homme attendait.

Le téléphone sonna.

C'était Bolton.

— Nous ne pouvons plus maintenir la liaison, Mr. Field. Le dispositif du continuum va lâcher sans aucun doute dans l'heure qui suit.

— Faites quelque chose !

— Je ne peux pas !

Le télétype cliqueta. Le vieil homme observait les lignes noires en train de se former, fasciné, horrifié.

« … *Les cités martiennes, immenses et inimaginables, aussi nombreuses que des pierres projetées par quelque volcan géant en avalanche titanesque, reposaient enfin en amas étincelants…* »

— Tom ! s'écria le vieil homme.

— Maintenant, dit Bolton au téléphone.

Le télétype hésita, tapa un mot, tomba dans le silence.

— Tom ! hurla le vieil homme.

Il secoua le télétype.

— Ça ne sert à rien, dit la voix au téléphone. Il est parti. Je stoppe la machine du temps.

— Non, laissez-la en marche !

— Mais…

— Vous m'avez entendu – laissez-la ! Nous ne sommes pas sûrs qu'il soit parti.

— Il l'est. Ça ne sert à rien, nous gâchons de l'énergie.

— Gâchez-la !

Il raccrocha violemment l'appareil.

Il se tourna vers le télétype, vers la phrase incomplète.

— Allons, Tom, tu ne vas pas les laisser se débarrasser de toi comme ça, tu ne vas pas les laisser faire ça, dis mon garçon, allons. Tom, montre-leur, tu es grand, tu es plus grand que le temps et l'espace et leur saloperies de machines, tu es fort, tu as une volonté de fer, Tom, montre-leur, ne les laisse pas te renvoyer !

Le télétype fit claquer une touche.

Le vieil homme chevrota.

— Tom ! Vous êtes là, dites ? Vous pouvez encore écrire ? Écrivez, Tom, continuez à envoyer votre copie, tant que vous envoyez, Tom, ils ne *peuvent* pas vous renvoyer !

« Les », tapa la machine.

— Encore, Tom, encore !

« Senteurs de », cliqueta la machine.

— Oui ?

« Mars », imprima la machine qui observa une pause. Une minute de silence. La machine espaça de plusieurs lignes, et :

« Les senteurs de Mars, les vents froids épicés de cannelle, les vents de nuages poussiéreux, et les vents puissants chargés de pollens anciens… »

— Tom, vous vivez encore !

Pour toute réponse la machine, dans les dix heures qui suivirent, cracha six chapitres de *La Déroute devant la fureur* en une série de crépitements fiévreux.

— Ça fait aujourd'hui six semaines, Bolton, six semaines entières, que Tom est parti pour Mars. Regardez les manuscrits. Dix mille mots par jours, il se surmène, je ne sais pas quand il dort, ni même s'il mange, ça m'est égal, et à lui aussi, tout ce qu'il veut c'est terminer, parce qu'il sait qu'il n'y a plus beaucoup de temps.

— Je n'y comprends rien, dit Bolton. Il y a eu une panne d'énergie parce que nos relais se sont usés. Il nous a fallu trois jours pour fabriquer et remplacer les relais du canal nécessaires pour conserver sa régularité à l'élément temps. Pourtant Wolfe s'est accroché. Il y a probablement un facteur personnel, Dieu sait lequel, que nous n'avons pas pris en considération. Wolfe vit ici, à cette époque, et lorsqu'il *est ici,* le passé, en fin de compte, ne peut pas le happer. Le temps n'est pas aussi flexible que nous le croyions. La comparaison avec un élastique n'est pas bonne. Ce serait plutôt de l'osmose : la pénétration des membranes par des liquides, du passé au présent. Mais nous devons renvoyer Thomas Wolfe, nous ne pouvons pas le garder ici : il y aurait un trou là-bas, un dérangement. La seule chose qui le retienne vraiment ici c'est lui-même, son énergie, sa volonté, son travail. Quand il l'aura terminé, il repartira aussi naturellement que de l'eau qui coule.

— Les raisons ne m'intéressent pas, tout ce que je sais, c'est que Tom est en train de finir ce qu'il écrit. Il a retrouvé son ancienne fièvre de description, et quelque chose d'autre, quelque chose de plus, une recherche de valeurs qui dépasse le temps et l'espace. Il a composé un portrait de femme abandonnée sur Terre, pendant que les héros d'une fusée bondissent dans l'espace. Un beau récit, objectif et nuancé : il l'appelle *Le Jour de la fusée,* et ce n'est rien de plus qu'un

après-midi dans la vie d'une femme de banlieue typique qui vit comme vivaient ses mères ancestrales, dans une maison, élevant ses enfants, une vie pas très différente de celle d'une femme des cavernes, au milieu des splendeurs de la science et des clameurs de l'espace : une étude vraie, solide, et subtile de ses désirs et de ses frustrations. Et voici un autre manuscrit intitulé *Les Indiens* dans lequel il parle des Martiens comme s'ils étaient des Cherokees et des Iroquois, les nations indiennes de l'espace, décimées et repoussées. Prenez un verre, Bolton, prenez un verre !

Tom Wolfe revint sur Terre au bout de huit semaines.

Il arriva dans la fièvre comme il partit dans la fièvre, embrasant l'espace de ses grandes enjambées. Dans la bibliothèque de Henry William Field, il y avait des tours de feuilles jaunes, griffonnées de noir ou tapées à la machine, et ces feuilles devaient être divisées en six parties composant un chef-d'œuvre qui avait poussé comme un champignon jour après jour, grâce à l'endurance, et au sentiment qu'avait Wolfe du sable s'écoulant inexorablement dans le sablier.

Tom Wolfe revint sur Terre et se trouvait dans la bibliothèque de Henry William Field. Il regardait les massifs débordements de son cœur et lorsque le vieil homme dit :

— Voulez-vous le lire, Tom ? Il secoua sa grande tête et répondit en repoussant une mèche de cheveux avec sa grande main pâle :

— Non. Je n'ose pas commencer. Si je le faisais, j'aurais envie de l'emporter avec moi. Et je ne peux pas, c'est bien ça ?

— Non, Tom, vous ne pouvez pas.

— Même si j'en ai *très* envie ?

— Non, ce n'est pas possible. Vous n'avez jamais écrit de roman cette année-là, Tom. Ce qui a été écrit ici, doit rester ici, ce qui a été écrit là-bas doit rester là-bas. Pas moyen d'y toucher.

— Je vois. Tom s'enfonça dans un fauteuil en poussant un grand soupir. Je suis fatigué. Extrêmement fatigué. Ç'a été dur, mais bon. Quel jour sommes-nous ?

— C'est le cinquante-sixième jour.

— Le *dernier* jour ?

Le vieil homme hocha la tête et ils restèrent un moment silencieux.

— Retour à 1938 dans le cimetière de pierre, dit Tom Wolfe, les yeux clos. Je n'aime pas ça. J'aurais préféré ne pas le savoir. C'est une

chose horrible à savoir. Sa voix se brisa, et il mit ses grandes mains sur son visage.

La porte s'ouvrit. Bolton entra et vint se placer derrière le fauteuil de Tom Wolfe, une petite fiole à la main.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le vieil homme.

— Un virus qui n'existe plus. Celui de la pneumonie. Très ancien et très redoutable, dit Bolton. Lorsque Mr. Wolfe est arrivé, il a fallu que je le guérisse de sa maladie bien entendu, ce qui a été d'une extrême facilité avec les techniques actuelles. Il a pu ainsi travailler dans les meilleures conditions. J'ai gardé cette culture de pneumocoques. Il faut les lui ré-inoculer avant de repartir.

— Autrement ?

Tom Wolfe leva les yeux.

— Autrement il serait en parfaite santé en 1938.

Tom Wolfe se leva.

— Vous voulez dire que j'irais bien, que je me promènerais quand je serais là-bas, j'irais bien et je ferais faux bond aux croque-morts ?

— C'est ce que je veux dire.

Tom Wolfe regarda fixement la fiole et une de ses mains se contracta.

— Et si je détruisais le virus et refusais de me laisser inoculer ?

— Mais c'est impossible !

— Mais… supposons ?

— Vous dérangeriez tout un tas de choses.

— Lesquelles ?

— L'ordre des choses, la vie, ce que ces choses sont et furent, les choses qui ne peuvent pas être changées. Vous ne pouvez pas bouleverser cela. Une seule chose est vraie : vous devez mourir.

Wolfe regarda la porte.

— Je pourrais m'enfuir.

— C'est nous qui contrôlons la machine. Vous ne pourriez pas sortir de la maison. Je vous ferais revenir de force, et je vous inoculerais. J'avais prévu des ennuis de ce genre dans cette phase de l'opération : il y a cinq hommes qui attendent en bas. Un seul cri de moi – vous voyez c'est inutile. Là, voilà qui est mieux. Voyons maintenant.

Wolfe avait reculé et s'était tourné pour regarder le vieil homme,

la fenêtre et l'immense maison.

— Excusez-moi. Je ne veux pas mourir. Si vous saviez à quel point je ne veux pas mourir.

Le vieil homme s'approcha et lui prit la main.

— Voyez la chose comme ceci : vous avez eu deux mois de plus que personne n'a jamais eus de la vie, et vous avez écrit un livre, le dernier. Un beau livre. Pensez-y.

— Je veux vous remercier, dit Thomas Wolfe, gravement. Je veux vous remercier tous les deux. Je suis prêt. Il retroussa sa manche : L'inoculation.

Pendant que Bolton s'affairait sur son bras, Thomas Wolfe, de sa main libre, crayonna deux lignes noires sur le premier manuscrit tout en continuant de parler :

— Il y a un passage dans un de mes vieux livres, dit-il en fronçant les sourcils pour s'en souvenir. … *à jamais la terre d'errance… À qui appartient la Terre ? Voulions-nous la Terre ? Pour y errer ? Avons-nous besoin de la Terre pour n'y être jamais tranquilles ? Quiconque aura besoin de la Terre, aura la Terre ; il vivra dessus, il reposera dans les limites d'un petit espace, il habitera une petite demeure à jamais…*

Wolfe arrêta là ses souvenirs.

— Voici mon dernier livre, dit-il en écrivant sur la première page en grosses capitales vigoureuses :

À jamais la terre, de Thomas Wolfe.

Il en prit une liasse, la serra dans ses mains, contre sa poitrine, un moment.

— J'aurais voulu l'emporter avec moi. C'est comme si je me séparais de mon fils. Il donna une petite claque sur les feuilles, les reposa, puis très vite, serra la main de son employeur, et traversa la pièce à grandes enjambées, Bolton sur ses talons. En atteignant la porte, il s'arrêta, encadré dans la lumière de fin d'après-midi, énorme et magnifique. Adieu ! Adieu ! cria-t-il.

La porte se referma d'un bruit sec. Tom Wolfe disparut.

On le retrouva errant dans les couloirs de l'hôpital.

— Mr. Wolfe !

— Quoi ?

— Mr. Wolfe, vous nous avez fait peur, nous avons cru que vous

étiez parti !

— Parti ?

— Où étiez-vous ?

— Où ? Où ? Il se laissa conduire dans les couloirs obscurs. Où ? Oh ! si je vous disais où, vous ne me croiriez jamais.

— Voici votre lit, vous n'auriez pas dû le quitter.

Profondément enfoui dans le lit de mort blanche, une mortalité pâle et propre qui l'attendait, une mortalité sentant l'hôpital, Tom Wolfe fut enveloppé d'exhalaisons et de neige glacée.

— Mars, Mars, murmura l'homme énorme, tard dans la nuit. Mon meilleur, mon plus beau livre qui reste à écrire, qui reste à imprimer, dans un an, dans trois siècles…

— Vous êtes fatigué.

— Vous le croyez vraiment ? murmura Thomas Wolfe.

— Était-ce un rêve ? Peut-être. Un beau rêve.

Sa respiration hésita. Thomas Wolfe était mort.

Tous les ans, on trouve des fleurs sur la tombe de Thomas Wolfe. C'est chose courante car beaucoup de gens y vont spécialement. Mais ces fleurs apparaissent le soir. Elles semblent tomber du ciel. Elles ont la couleur d'une lune d'automne, elles sont immenses, elles étincellent et irradient avec leurs longs pétales froids dans une flamme blanche et bleue. Et lorsque souffle le vent de l'aube, elles s'envolent en pluie d'argent, une pluie d'étincelles blanches dans l'air. Tom Wolfe est mort depuis de longues, longues années, mais ces fleurs ne cessent jamais…

Les Miracles de Jamie

Jamie Winters faisait son premier miracle le matin. Le second, le troisième, et plusieurs autres avaient lieu plus tard dans la journée. Mais le premier miracle était toujours le plus important.

C'était toujours le même : « Faites que ma mère aille bien. Mettez-lui des couleurs aux joues. Ne laissez pas Maman malade plus longtemps. »

C'était la maladie de Maman qui lui avait fait comprendre pour la première fois la relation entre lui-même et les miracles. Il avait continué à cause d'elle, avait appris à y exceller de manière à la garder en bonne santé et faire en sorte que la vie soit belle.

Ce n'était pas le premier jour qu'il faisait des miracles. Il en avait opéré dans le passé, mais toujours de façon hésitante, parce que parfois il ne les formulait pas convenablement, ou bien il était interrompu par M'man ou P'pa, ou par d'autres élèves de l'école qui faisaient du bruit dans la classe. Ils gâchaient les choses.

Mais durant le mois écoulé, il avait senti son pouvoir monter en lui comme de l'eau fraîche, sûre : il s'y baigna, s'y abandonna, en sortit auréolé de perles d'eau glorieuses avec un halo émerveillé autour de sa tête brune.

Cinq jours auparavant, il avait sorti la bible familiale, avec de véritables photos en couleurs de Jésus enfant, et les avait comparées avec son propre visage dans le miroir de la salle de bains, retenant son souffle. Il en fut tout ébranlé. C'était *ça.*

L'état de M'man ne s'améliorait-il pas tous les jours ? Eh ben – *tu vois !*

Or, lundi matin, après son premier miracle à la maison, il en fit un second à l'école. Il voulait être à la tête de sa classe lors de la revue annuelle de l'État d'Arizona. Et le directeur, naturellement, choisit Jamie pour mener la classe. Jamie se sentit bien. Les filles le regardèrent avec considération en le frôlant avec leurs petits coudes doux et fins, surtout l'une d'elles appelée Ingrid, dont les cheveux dorés lui chatouillèrent le visage tandis qu'ils se dépêchaient de sortir des vestiaires.

Jamie Winters tenait sa tête si haute et, lorsqu'il buvait à la fontaine chromée, il se penchait avec tant de soin et tournait la

poignée du robinet brillant si exactement, si précisément – tel un dieu indomptable.

Jamie savait qu'il était inutile d'en parler à ses amis. Ils auraient ri. Après tout, Jésus avait été cloué par les paumes de ses mains et par les pieds à une croix sur la colline du Calvaire parce qu'il parlait de lui-même. Cette fois-ci, il valait mieux être sage et attendre. Au moins jusqu'à seize ans et qu'il se fasse pousser une barbe, établissant ainsi une fois pour toutes la preuve irréfutable de son identité !

Seize ans, c'était évidemment un peu jeune pour faire pousser une barbe, mais Jamie se sentait capable d'en forcer une à pousser en temps voulu si les circonstances l'exigeaient.

Les enfants se déversèrent de l'école dans la chaude lumière du printemps. Au lointain se dessinaient les montagnes, le pied des collines s'étendait, vert de cactus, et par-dessus, un immense ciel d'Arizona d'un bleu très pur. Les enfants coiffèrent des chapeaux en papier, des ceintures en papier crépon bleu et rouge. Les drapeaux s'ouvrirent dans un claquement dans le vent. Tout le monde criait, les groupes se formaient, contents d'échapper aux salles de classe pendant un jour.

Jamie se tenait en tête de son rang, très calme et tranquille. Quelqu'un dit quelque chose et Jamie prit conscience du jeune Huff qui lui parlait.

— J'espère que nous gagnerons le prix de la parade, dit Huff d'un ton soucieux.

Jamie le regarda.

— Oh ! nous le gagnerons. Je le sais. Je le garantis ! tu verras !

Huff fut rassuré par cette foi inébranlable.

— Tu crois ?

— Je le *sais !* Laisse-moi faire !

— Qu'est-ce que tu veux dire, Jamie ?

— Rien. Regarde et observe, c'est tout. Ouvre simplement les yeux !

— Bon, les enfants ! Mr. Palmborg, le directeur, frappa dans ses mains. Le soleil brillait sur ses lunettes. Le silence s'établit rapidement. Bon, les enfants, dit-il en hochant la tête, souvenez-vous de ce que vous avez appris hier concernant la façon de marcher au pas. Souvenez-vous de la manière de pivoter pour tourner, d'accord ?

— Oui, M'sieur ! répondirent-ils en chœur.

Le directeur conclut son bref discours et la revue s'ébranla, avec

Jamie à la tête de ses disciples.

Les pieds se levaient et s'abaissaient, et la rue se déroulait sous eux. Le soleil jaune réchauffait Jamie, et lui à son tour, lui commandait de briller toute la journée pour que les choses soient parfaites.

Lorsque la revue arriva dans Main Street et que la fanfare de l'école se mit à faire battre son cœur de cuivre et rouler ses os de bois sur les tambours, Jamie souhaita qu'elle joue *Stars and Stripes Forever.*

Plus tard, lorsqu'elle joua *Columbia, Perle de l'Océan,* Jamie pensa rapidement, oh oui, que c'était ça qu'il avait voulu dire – *Columbia,* et non *Stars and Stripes Forever,* – et fut satisfait d'avoir été obéi.

La rue était bordée de spectateurs, comme elle l'était les jours de rodéo dans l'Arizona en février. Les gens transpiraient sur cinq rangées fascinées, cinq rangées serrées sur plus d'un kilomètre. Le rythme des pieds se répercutait sur les façades des immeubles à deux étages. De temps à autre, on apercevait les armées marcher au pas, réfléchies sur les hautes vitrines du magasin J. C. Penney ou celle de la Compagnie Morble. Chaque cadence était comme un coup de fouet sur l'asphalte poussiéreux, sec et précis, et la musique de la fanfare fouettait le sang dans les veines miraculeuses de Jamie.

Il se concentra, fronçant les sourcils d'un air féroce. « Qu'on gagne, pensa-t-il. Que chacun marche à la perfection : mentons hauts, épaules droites, genoux levés, baissés, levés, le soleil sur des genoux couverts de drap dans une marée montante bleue, le soleil sur les genoux bronzés des filles, comme des petits visages montant et descendant. Parfait, parfait, parfait. » La perfection se répandit en Jamie avec assurance, s'étendit en une aura enveloppant son groupe intact. Au moindre de ses mouvements la nation entière le suivait. Ses mains coupaient l'air comme deux pendules à ses côtés, leurs mains en faisaient autant, dessinant un arc de cercle. Ses chaussures se posaient sur l'asphalte, les leurs suivaient en obéissante imitation.

En arrivant à la tribune d'honneur, Jamie fit un signe : ses camarades firent demi-tour sur eux-mêmes comme des guirlandes animées s'entrelaçant pour repartir vers leur lieu de départ sans désordre.

« Si vachement parfait ! » s'écria Jamie en lui-même.

Il faisait chaud. De la sueur sacrée ruisselait sur, Jamie, et le monde semblait s'affaisser de part et d'autre. Les tambours étaient maintenant épuisés et les enfants s'étaient dispersés. En léchant un cornet de glace, Jamie se sentit soulagé que tout soit fini.

Mr. Palmborg vint précipitamment, tout excité et tout en sueur.

— Les enfants, les enfants, j'ai quelque chose à vous annoncer ! cria-t-il.

Jamie lança un regard au jeune Huff qui se tenait à côté de lui, léchant lui aussi un cornet de glace. Les enfants poussèrent des cris stridents, et Mr. Palmborg, jouant les magiciens, fit semblant d'attraper les cris dans ses mains, d'en faire une balle et de la faire disparaître.

— Nous avons gagné le concours ! C'est notre école qui a le mieux marché de toutes les écoles !

Dans la clameur, les sauts de joie, les bourrades, Jamie hocha la tête calmement par-dessus son cornet de glace, regarda le jeune Huff et dit :

— Tu vois. Je te l'avais dit. Vas-tu croire en moi, maintenant ?

Jamie continua de lécher son cornet glacé, avec en lui, une grande paix dorée.

Jamie ne dit pas immédiatement à ses amis pourquoi ils avaient gagné le concours. Il avait observé en eux une tendance à la suspicion, une tendance à ridiculiser quiconque leur disait qu'ils n'étaient pas aussi bons qu'ils le pensaient, que leur talent avait tiré son origine d'une source extérieure.

Non, il suffisait à Jamie de savourer ses victoires grandes ou petites. Il jouissait de son secret, il jouissait des choses qui se produisaient. Des choses telles, que, par exemple, obtenir de fortes notes en arithmétique ou gagner une partie de basket, étaient une ample récompense. Il y avait toujours un sous-produit de ses miracles pour satisfaire sa faim encore raisonnable.

Il s'intéressait à la blonde et jeune Ingrid aux yeux placides gris-bleu. Elle de son côté le comblait de ses attentions, et il sut alors que son pouvoir était bien enraciné, bien établi.

À part Ingrid, il y avait d'autres choses. Des amitiés naissaient de façon merveilleuse avec d'autres garçons. Un cas, cependant, requérait quelque attention. Le nom du garçon était Cunningham. Il était gros et gras, et chauve, parce qu'une fièvre quelconque avait nécessité qu'on lui rase le crâne. Les enfants l'appelaient Billard : il les remerciait avec un coup sur les tibias, les faisait tomber par terre et s'asseyait sur eux pendant qu'avec ses poings, il opérait des soins dentaires rapides.

C'était sur ce Billard Cunningham que Jamie espérait appliquer son plus grand pouvoir ecclésiastique. En marchant sur les durs sentiers du

désert pour rentrer chez lui, Jamie se voyait souvent prenant Billard par un pied et le faisant claquer comme un fouet pour lui faire perdre connaissance. P'pa avait fait ça une fois avec un serpent à sonnettes. Bien sûr, Billard était trop lourd pour ce genre de traitement. Par ailleurs, ça pouvait le blesser, et Jamie ne voulait pas vraiment qu'il soit tué ni rien, juste secoué un peu pour lui montrer sa vraie place dans le monde.

Mais lorsqu'il levait le menton vers Billard, Jamie en avait les pieds froids et décidait d'attendre un jour ou deux de plus pour méditer. Il était inutile de précipiter les choses : il laissa Billard aller. Cette vache de Billard ne connaissait pas sa chance à des moments pareils, se dit Jamie en gloussant de rire.

Un mardi, Jamie portait les livres d'Ingrid en la raccompagnant chez elle. Elle habitait une petite maison non loin de Santa Catalina, au pied des collines. Ils cheminaient ensemble dans un contentement paisible, n'ayant aucun besoin de mots. Ils se tinrent même la main pendant un moment.

Contournant un massif de figuiers de Barbarie, ils tombèrent nez à nez avec Billard Cunningham.

Ses grands pieds plantés de part et d'autre du sentier, il avait ses gros poignets sur les hanches, et regardait Ingrid d'un regard appréciateur. Ils étaient tous immobiles et Billard dit :

— Je vais porter tes livres, Ingrid. Donne.

Il fit un geste pour les prendre à Jamie.

Jamie recula d'un pas.

— Oh ! que non, dit-il.

— Oh ! que si, répliqua Billard.

— Cause toujours, dit Jamie.

— Je cause justement, s'exclama Billard en faisant un geste vif qui fit tomber les livres dans la poussière.

Ingrid cria, puis elle dit :

— Écoutez, vous pouvez porter mes livres tous les deux. Moitié moitié. Voilà qui arrange tout.

Billard secoua la tête.

— Tout ou rien, fit-il.

Jamie le regarda en face.

— Alors rien ! hurla-t-il.

Il appela tout son pouvoir comme des nuages de tempête. L'éclair crépita dans chacun de ses poings. Qu'est-ce que ça pouvait faire que Billard ait vingt centimètres de plus et beaucoup plus de large ? La fureur et la colère habitaient Jamie. Il allait mettre Billard K.O. d'un simple coup de poing – peut-être deux.

Plus de place pour la peur maintenant : Jamie était cautérisé par une rage folle. Il prit son élan et visa le menton de Billard.

— Jamie ! hurla Ingrid.

Le seul miracle après cela fut que Jamie s'en tire avec la vie sauve.

P'pa versa des sels d'Epsom dans une cuvette d'eau chaude, remua vigoureusement et dit :

— T'aurais pas pu faire attention, fichu gamin. Ta mère est malade et tu rentres à la maison tout amoché.

P'pa fit un geste de sa main tannée, brune. Ses yeux étaient sillonnés de rides et de lignes, et sa moustache était poivre et sel, clairsemée comme ses cheveux.

— Je ne savais pas que M'man était encore très malade, dit Jamie.

— Les femmes ne parlent pas beaucoup, dit P'pa sèchement. Il trempa une serviette dans les sels d'Epsom fumants et l'essora. Il tenait la tête contusionnée de Jamie et la nettoyait. Jamie pleurnicha. Reste tranquille, dit P'pa. Comment veux-tu que je te soigne cette blessure si tu gigotes tout le temps, bon Dieu.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda la voix de M'man de la chambre à coucher, drôlement fatiguée et faible.

— Rien, dit P'pa, essorant une nouvelle fois la serviette. Ne t'inquiète pas. Jamie est seulement tombé et s'est blessé la lèvre, c'est tout.

— Oh ! Jamie ! dit M'man.

— Je vais bien, M'man, dit Jamie. La serviette chaude aida à normaliser les choses. Il essaya de ne pas penser à la bagarre. Ce n'était pas très agréable. Il se souvenait du bras battant l'air, lui-même cloué au sol, Billard poussant des hurlements de joie en frappant pendant qu'Ingrid pleurait de vraies larmes, lui jetait ses livres sur le dos et criait.

Puis Jamie rentra seul, vacillant, sanglotant amèrement.

— Oh ! P'pa, dit-il. Ça n'a pas marché. Il voulait dire son miracle physique sur Billard. Ça n'a pas marché.

— Qu’est-ce qui n’a pas marché ? dit P’pa en appliquant du liniment sur les bleus.

— Oh ! rien, rien. Jamie passa la langue sur sa lèvre enflée et commença à se calmer. Après tout, on ne peut gagner à tous les coups. Même le Seigneur avait fait des erreurs. Et – Jamie sourit soudain – oui, oui, il avait *voulu* perdre ! Oui, il l’avait voulu. Ingrid n’allait-elle pas l’aimer encore plus pour s’être battu et avoir perdu juste pour elle ?

Sûr. C’était ça la réponse. C’était un miracle à l’envers, c’est tout !

— Jamie, appela sa mère.

Il entra dans la chambre pour la voir.

Entre une chose et une autre, y compris les sels d’Epsom et une grande résurgence de foi en lui-même parce que Ingrid l’aimait maintenant plus que jamais, Jamie passa le reste de la semaine sans avoir trop mal.

Il accompagnait Ingrid chez elle, et Billard ne l’ennuyait plus. Billard jouait au base-ball après l’école, ce qui était bien plus séduisant qu’Ingrid – cet intérêt soudain pour le sport étant induit indirectement par télépathie *via* Jamie, décida Jamie.

Jeudi, M’man alla plus mal. Elle n’était plus qu’un tremblement décoloré et une faible petite toux. P’pa avait l’air effrayé. Jamie passa moins de temps à améliorer les choses à l’école et pensa de plus en plus à guérir M’man.

Vendredi soir, en revenant seul de chez Ingrid, Jamie regardait les poteaux télégraphiques passer très lentement près de lui. Il pensa, « si j’atteins le prochain poteau avant que la voiture derrière moi n’arrive à ma hauteur, M’man ira tout à fait bien ».

Jamie marchait sans se presser, sans se retourner, les oreilles à l’affût, les jambes ne demandant qu’à courir pour que le vœu se réalise.

Le poteau télégraphique approchait. La voiture derrière aussi.

Jamie siffla légèrement. La voiture arrivait trop vite !

Jamie bondit pour dépasser le poteau juste à temps : la voiture rugit près de lui.

Là. M’man allait se rétablir.

Il continua encore à marcher.

« Oublie-la. Oublie les vœux et tout », se dit-il. Mais c’était tentant, comme une tarte chaude sur le rebord d’une fenêtre. Il fallait qu’il y touche. Il ne pouvait pas laisser la chose tranquille, oh ! non. Il regarda la route, devant, puis derrière.

« Je parie que je peux arriver au portail du ranch des Schabold avant qu’une autre voiture n’arrive, et en marchant sans me presser, déclara-t-il au ciel. Et ça rétablira M’man encore plus vite. »

À cet instant, traîtreusement, une voiture bondit sur la colline derrière lui et rugit en avant.

Jamie marcha vite, se mit à courir.

« Je parie que j’arrive au portail des Schabold, je parie que… »

Un pied en haut, un pied en bas.

Il trébucha.

Il tomba dans le fossé, faisant voler ses livres comme des oiseaux secs et blancs. Lorsqu’il se releva en pleurnichant, le portail n’était qu’à vingt mètres de lui.

La voiture passa près de lui en ronflant dans un grand nuage de poussière.

— Je le retire, je le retire, cria Jamie. Je retire ce que j’ai dit, c’était pas pour de vrai.

Il cria soudain de terreur et courut chez lui. Tout était de sa faute, de sa *faute !*

La voiture du médecin stationnait devant la maison.

Par la fenêtre, M’man paraissait plus malade. Le médecin referma son petit sac noir et regarda P’pa un long moment avec d’étranges lueurs dans ses yeux noirs.

Jamie courut dans le désert pour être seul. Il ne pleurait pas. Il était paralysé, il marchait comme un automate, se haïssant, allant à l’aveuglette dans le lit sec de la rivière, donnant des coups de pied contre des figuiers de Barbarie, trébuchant tout le temps.

Des heures plus tard, avec les premières étoiles, il rentra à la maison pour trouver P’pa debout à la tête du lit de M’man, et M’man ne disant pas grand-chose – simplement couchée comme de la neige tombée, si calme. P’pa serrait les mâchoires, fermait les yeux, les épaules voûtées, la tête baissée.

Jamie vint se poster au bout de lit et regarda fixement M’man, hurlant des ordres dans sa tête, pour elle.

« Rétablis-toi, rétablis-toi, M’man, rétablis-toi, tu vas aller mieux,

bien sûr que tu vas te lever, je te l'ordonne, tu iras bien, très bien, tu n'as qu'à te lever et danser, nous avons besoin de toi, P'pa et moi, ça n'irait pas sans toi, rétablis-toi, M'man, rétablis-toi ! »

La farouche énergie jaillissait de lui en silence, enveloppant sa mère, la serrant doucement, s'enfonçait dans sa maladie, attendrissait son cœur. Jamie se sentait glorifié par la chaleur de son pouvoir.

Elle allait se rétablir. Elle le *devait !* C'était idiot de penser autrement. M'man n'était pas du genre qui meurt.

P'pa fit un mouvement. Un mouvement raide avec un soupir saccadé. Il tenait les poignets de M'man si fort qu'il aurait pu les briser. Il posa sa tête sur la poitrine de M'man pour écouter son cœur et Jamie hurla dedans lui.

« M'man, non, M'man, non, ô M'man, s'il te plaît n'abandonne pas. »

P'pa se releva, vacillant.

Elle était morte.

À l'intérieur des murs de Jéricho qu'était la tête de Jamie, une pensée courut dans un dernier sursaut d'énergie : « Oui, elle est morte, d'accord, elle est morte, et alors ? Qu'elle ressuscite, oui, faites qu'elle revive, Lazare, lève-toi et marche, Lazare, Lazare, lève-toi et marche, Lazare, lève-toi et marche. »

Il avait dû parler à voix haute car P'pa se retourna et lui lança un regard où se lisait une horreur primitive et lui donna brusquement un coup en travers de la bouche pour le faire taire.

Jamie s'affaissa contre le lit, mordant les couvertures froides, et les murs de Jéricho s'effritèrent et s'écroulèrent autour de lui.

Jamie revint à l'école une semaine plus tard. Il ne marchait plus dans la cour avec son ancienne assurance. Il ne se penchait pas impérieusement contre la fontaine, et à ses examens il obtenait tout juste la moyenne.

Les enfants se demandèrent ce qui lui était arrivé. Il n'était plus le même.

Ils ne savaient pas que Jamie avait abandonné son rôle. Il ne pouvait pas le leur dire. Ils ne savaient pas ce qu'ils avaient perdu.

Le Jeu d'octobre

Il remit le revolver dans le tiroir du bureau et referma le tiroir.

Non, pas de cette façon. Louise ne souffrirait pas. Elle mourrait et ce serait fini sans qu'elle ait souffert. Il était important que cette chose dure. Qu'elle dure par l'imagination. Comment prolonger la souffrance ? Et d'abord comment la produire ? Bien.

L'homme qui se tenait devant le miroir de la chambre à coucher mettait soigneusement ses boutons de manchette. Il observa une pause assez longue pour écouter les enfants courir en bas, dans la rue, hors de cette maison chaude à deux étages, comme autant de souris grises, les enfants, comme autant de feuilles.

Au bruit qu'ils faisaient vous saviez quel jour vous étiez sur le calendrier. À leurs cris, vous saviez quel soir c'était. Vous saviez que l'année était presque au bout de sa course. Octobre. Le dernier jour d'octobre, avec ses masques de carton mâché et ses potirons découpés, et l'odeur de cire des bougies.

Non. Depuis un certain temps les choses ne tournaient pas rond. Octobre n'aidait guère. Il empirait les choses. Il ajusta son nœud papillon noir.

— Si c'était le printemps, dit-il en hochant la tête lentement, tranquillement, sans émotion, à son image dans le miroir, il y aurait eu une chance peut-être. Mais ce soir le monde entier s'écroulait dans les flammes. Il n'y avait pas le vert du printemps, aucune fraîcheur, aucune promesse.

Il y eut un trottinement dans le couloir. « C'est Marion, se dit-il. Ma toute petite fille. Tout entière avec ses huit ans calmes. Jamais un mot. Juste ses yeux gris lumineux et sa petite bouche étonnée. » Sa fille n'avait pas cessé d'entrer et sortir toute la soirée, essayant divers masques, lui demandant lequel était le plus terrifiant, le plus horrible. Ils s'étaient finalement décidés ensemble pour le masque squelette. « Tout bonnement affreux ! » Il allait « dresser les cheveux sur la tête des gens ».

Il se surprit encore à jeter un long regard pensif à son image dans le miroir. Il n'avait jamais aimé octobre. Depuis le jour où il s'était couché sur les feuilles mortes devant la maison de sa grand-mère, plusieurs années auparavant, et où il avait entendu le vent et vu les

arbres nus. Ça l’avait fait pleurer, sans raison. Un peu de cette tristesse revenait en lui chaque année. Elle se dissipait toujours avec le printemps.

Mais ce soir, c’était différent. Il y avait dans l’air l’annonce d’un automne qui allait durer un million d’années.

Il n’y aurait plus de printemps.

Il avait pleuré calmement toute la soirée. Ça ne se voyait plus. Pas la moindre trace sur son visage. Tout était caché quelque part sans pour cela s’arrêter.

Une riche odeur de sucre caramélisé emplit la maison affairée. Louise venait d’étaler sur des pommes des peaux neuves de caramel. Il y avait de grands saladiers de punch tout frais, des pommes pendues à des ficelles sur chaque porte, des potirons évidés, troués d’yeux triangulaires qui scrutaient de chaque fenêtre glacée. Il y avait une grande bassine d’eau au centre du salon, avec un paquet de pommes à côté, attendant d’y être plongées. Il ne manquait plus que les enfants qui, pour commencer les jeux, devaient attraper les pommes avec les dents sans se mouiller, agiter les pommes pendues à une ficelle comme des pendules, escamoter les bonbons, crier dans les couloirs qui répercutaient l’écho des cris de peur ou de plaisir, indifféremment.

À présent, la maison était silencieuse pendant les derniers préparatifs. Juste un petit peu plus que silencieuse.

Louise s’était arrangée pour se trouver n’importe où sauf là où il se trouvait. C’était sa façon à elle, subtile, de lui dire, tu vois, Mich, tu vois comme je suis occupée ! Si occupée que lorsque tu entres dans une pièce où je suis, je trouve toujours quelque chose à faire dans une autre ! Regarde comme je m’active !

Pendant un moment il avait joué à un petit jeu avec elle, un méchant jeu puéril. Quand elle était dans la cuisine, il y entrait en disant : « Je voudrais un verre d’eau. » Au bout d’un petit instant, lui, debout, buvant l’eau, elle, telle une sorcière au-dessus du caramel bouillonnant comme dans un pot de terre préhistorique sur le fourneau, disant : « Oh ! il faut que j’allume les potirons ! » Et de se précipiter dans le salon pour faire sourire les potirons avec de la lumière. Il la suivit, souriant : « Il faut que je prenne ma pipe. – Oh ! le cidre ! » s’était-elle écriée en courant vers la salle à manger. « Je m’occupe du cidre », avait-il dit. Mais lorsqu’il fit mine de la suivre, elle alla en courant s’enfermer dans la salle de bains.

Il resta devant la porte de la salle de bains riant étrangement, de façon insensée, sa pipe éteinte à la bouche, puis, las de ce jeu, mais têtu, il attendit encore cinq minutes. Aucun bruit ne parvenait de la

salle de bains. Craignant qu'elle ne trouve d'une manière ou d'une autre un certain plaisir à le savoir planté de l'autre côté, il sortit brusquement, irrité, et monta l'escalier en sifflotant gaiement.

Au sommet des marches, il avait attendu. La porte de la salle de bains s'était finalement rouverte, et il l'entendit sortir et reprendre ses occupations en bas, comme doit reprendre la vie dans la jungle une fois la terreur passée : les antilopes retournent à leur ruisseau.

Tandis qu'il finissait de nouer son nœud papillon et de passer sa veste sombre, il y eut un trottinement de souris dans le couloir. Marion apparut à la porte, déguisée en squelette.

— Comment je suis, Papa ?

— Très bien !

On voyait des cheveux blonds s'échapper sous le masque. Derrière les orbites de la tête de mort deux petits yeux bleus souriaient. Il soupira. Marion et Louise, les deux négatrices silencieuses de sa virilité, son mystérieux pouvoir d'homme. Quelle alchimie y avait-il eu en Louise pour ôter le brun d'un homme brun, décolorer et délaver les yeux sombres et les cheveux noirs, délaver et décolorer l'enfant qui se formait pendant tout le temps qui précède la naissance jusqu'à ce qu'il naisse, qu'il devienne Marion, blonde, les yeux bleus, les joues roses ? Parfois il soupçonnait Louise d'avoir conçu l'enfant comme une idée, complètement asexuée, une immaculée conception cellulairement et spirituellement méprisante. Comme un vivant reproche, elle avait fait un enfant à sa *propre* image, et pour couronner le tout, elle avait, d'une manière ou d'une autre, *acheté* le médecin pour qu'il hoche la tête et dise : « Désolé, Mr. Wilder, votre femme n'aura plus jamais d'enfant. C'est le *dernier.* »

« Et je voulais un garçon », avait dit Mich, huit ans auparavant.

Il faillit se baisser pour prendre Marion avec son masque de tête de mort. Il ressentait une pitié inexplicable pour elle, parce qu'elle n'avait jamais eu l'amour d'un père, seulement l'amour écrasant, étouffant, d'une mère sans amour. Mais par-dessus tout, il s'apitoyait sur lui-même, pour ne pas avoir fait contre mauvaise fortune bon cœur, pour ne pas avoir joui de sa fille pour elle-même, en se souciant comme d'une guigne qu'elle ne soit pas brune, ou garçon, comme lui. Il avait raté quelque chose quelque part. Dans d'autres circonstances, il aurait aimé l'enfant. Mais de toute façon Louise n'en voulait pas. L'idée de l'accouchement l'effrayait. Il avait forcé l'enfant en elle, et à partir de cette nuit-là, tout le restant de l'année jusqu'à l'agonie de l'accouchement, Louise avait fait chambre à part. Elle s'était attendue à mourir avec l'enfant forcé. Il lui avait été alors facile de haïr ce mari qui désirait tellement un fils qu'il en envoyait sa seule épouse à la

morgue.

Mais – Louise avait survécu. Et en triomphe ! Ses yeux, le jour où il était venu à l'hôpital, étaient froids. Je suis vivante, disaient-ils. Et j'ai une fille *blonde !* Regarde ! Et lorsqu'il avait tendu la main pour caresser, la mère s'était détournée pour conspirer avec son nouvel enfant rose – loin de ce sombre violateur criminel. Ç'avait été si parfaitement ironique. Bien fait pour son égoïsme.

Mais c'était de nouveau octobre. Il y avait eu d'autres octobres. Il repensa au long hiver qui l'avait rempli d'horreur, année après année, aux mois interminables où il était resté cloué à la maison par une chute de neige insensée, pris au piège entre une femme et un enfant qui ne l'aimaient ni l'un ni l'autre, des mois et des mois. Au long des huit ans, il y avait eu des répits. Au printemps et en été on sortait, on se promenait, on pique-niquait : c'était une solution désespérée à un problème désespéré.

Mais en hiver, les excursions et les pique-niques et les échappées tombaient avec les feuilles. La vie, tel un arbre, s'érigeait nue, le fruit arraché, la sève tournée vers la terre. Oui, on pouvait inviter des gens chez soi, mais les gens étaient difficiles à avoir à cause des blizzards et tout le reste. Une année, il avait eu l'intelligence de mettre suffisamment d'argent de côté pour un voyage en Floride. Ils étaient allés dans le Sud. Il avait pu aller et venir en plein air.

Mais maintenant, le huitième hiver approchant, il savait que les choses prenaient fin. Il ne pouvait tout simplement pas aller au bout de celui-ci. Il y avait en lui un acide qui avait rongé lentement ses tissus et ses os tout au long des années et était près d'atteindre le terrible explosif tout au fond de lui, qui mettrait fin à tout.

Il y eut un coup de sonnette insistant à la porte, en bas. Louise alla voir. Marion, sans un mot, descendit en courant pour recevoir les premiers invités. Il y eut des cris et des rires.

Il se dirigea vers le haut de l'escalier.

Louise était en bas, prenant les manteaux. Elle était grande et mince avec des cheveux blonds, presque blancs. Elle riait avec les enfants.

Il hésita. Qu'est-ce qui lui prenait ? Les années, l'ennui de vivre ? Quand cela s'était-il détraqué ? Pas seulement à la naissance de l'enfant. Mais ç'avait été le symbole de toutes leurs tensions, pensait-il. Ses jalousies et ses échecs en affaires et tout le reste. Pourquoi ne tournait-il pas le dos pour faire sa valise et partir ? Non. Pas sans faire mal à Louise autant qu'elle lui avait fait mal. Aussi simple que ça. Le divorce ne l'aurait pas atteinte. Ç'aurait été simplement la fin d'une

indécision. De crainte de lui procurer le moindre plaisir en divorçant, il était resté marié à elle, et le serait resté jusqu'à la fin de ses jours rien que pour voir sa tête. Non, il devait lui faire mal. Il fallait trouver un moyen, peut-être lui enlever Marion, légalement. Oui. C'était ça. Ça ferait plus mal que n'importe quoi d'autre. Lui prendre Marion.

— Oh ! bonsoir ! Il descendit l'escalier, rayonnant. Louise ne leva pas les yeux.

— 'soir, Mr. Wilder !

Les enfants criaient, agitaient les mains tandis qu'il descendait.

Vers dix heures, la sonnette s'arrêta de sonner, les pommes étaient mordues au bout de leur ficelle, les visages des enfants séchés après le jeu des pommes flottantes, les serviettes maculées de caramel et de punch, et lui, le mari, avec une douce efficacité prit la relève. Il ôta la fête des mains de Louise. Il alla dans tous les coins parler aux vingt enfants et aux douze parents qui étaient venus et se sentaient heureux grâce au cidre épicé qu'il leur avait offert. Il supervisa colin-maillard, chat perché, pigeon vole, les quatre coins, la chaise musicale et tout le reste, au milieu des cris et des éclats de rire. Puis, dans la lumière des yeux triangulaires des potirons, toutes les autres lumières de la maison éteintes, il chuchota :

— Chut ! Suivez-moi ! en se dirigeant sur la pointe des pieds vers la cave.

Les parents, flanquant de part et d'autre la petite émeute costumée, se faisaient des commentaires, hochaient la tête à l'adresse de cet intelligent mari, parlaient à l'heureuse épouse. Comme il s'entendait *bien* avec les enfants, disaient-ils.

Les enfants s'attroupèrent derrière le mari, en poussant des cris aigus.

— La cave ! cria-t-il. La tombe de la sorcière !

Davantage de cris aigus. Il fit semblant de frissonner.

— Vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir !

Les parents pouffèrent.

Un par un les enfants glissèrent sur un toboggan aménagé par Mich à l'aide de planches dans la cave obscure. Il leur disait, d'une voix sifflante ou en hurlant, des mots terrifiants. Des cris aigus emplissaient délicieusement la maison faiblement éclairée par les seuls potirons. Tout le monde parlait en même temps. Tous sauf Marion. Elle avait assisté à toute la fête en parlant le moins possible : tout était à l'intérieur d'elle, l'excitation et la joie. Quel drôle de lutin, pensa-t-il. Elle avait regardé sa propre fête bouche close, les yeux brillants.

Les parents maintenant. Avec une répugnance feinte, ils glissèrent sur le toboggan, hurlant de rire, pendant que Marion se tenait à côté, voulant toujours voir tout, être la dernière. Louise glissa sans se faire aider. Il avait fait un geste dans ce sens, mais elle était partie avant même qu'il ne se penche.

La maison était vide et silencieuse à la lueur des bougies.

Marion se tenait près du toboggan.

— À nous, dit-il en la prenant dans ses bras.

Ils étaient tous assis, formant un vaste cercle dans la cave. La chaleur émanait de la chaudière massive dans un coin éloigné. Vingt enfants piaillant, douze parents bourdonnant, Louise à un bout, Mich à l'opposé, près de l'escalier. Il tenta de voir mais ne distingua rien dans le noir. Ils s'étaient tous précipités sur la première chaise trouvée dans l'obscurité. Tout le jeu à partir de cet instant devait se dérouler sans aucune lumière, lui jouant Mr. Interlocuteur. Il y avait un enfant qui courait, une odeur de ciment humide, et le bruit du vent dans les étoiles d'octobre.

— Bon ! cria le mari dans la cave noire. Silence !

Tout le monde se tut.

La pièce était noire noire. Pas une lumière, pas une lueur, pas un reflet dans un œil.

Un raclement de faïence, un bruit métallique.

— La sorcière est morte, psalmodia le mari.

— Hououououou, répondirent les enfants.

— La sorcière est morte, elle a été tuée, et voici le couteau avec lequel elle a été tuée.

Il tendit le couteau. Qu'on se passa de main en main tout autour du cercle, avec des gloussements et des petits cris de temps en temps, et des commentaires d'adultes.

— La sorcière est morte, et voici sa tête, murmura le mari en tendant un paquet à la personne la plus proche.

— Oh ! je sais comment se joue ce jeu ! s'écria un enfant gaiement dans le noir. Il prend les entrailles d'un poulet dans le réfrigérateur et les fait passer de main en main en disant « Voici les entrailles ! » Et ensuite il fait une tête avec de l'argile et la fait passer pour la tête de la sorcière, ensuite un os à moelle pour son bras. Ensuite une bille en agate et il dit : « Voici son œil ! » Et des grains de maïs et il dit : « Voici ses dents ! » Ensuite une crème renversée et il dit : « Voici son estomac ! » Je sais comment ça se joue !

— Chut, tu vas tout gâcher, dit une fillette.

— Il est arrivé malheur à la sorcière, et voici son bras, dit Mich.

— Ouaaaaaaaaa !

On se passait les restes de la sorcière de l'un à l'autre comme des pommes de terre chaudes autour du cercle. Certains enfants hurlaient, refusant de les toucher. Certains quittaient leur chaise pour venir au centre de la cave jusqu'à ce que les abominations soient passées.

— Oh ! ce ne sont que des entrailles de poulet ! railla un garçon. Tu peux revenir Helen !

Lancés de main en main, avec des petits cris aigus qui n'en finissaient pas, les restes de la sorcière passaient, suivis par d'autres, puis d'autres.

— La sorcière est ouverte en deux et voici son cœur, dit le mari.

Six ou sept viscères circulaient en même temps dans le noir plein de rires et de frayeurs.

Louise éleva la voix.

— Marion, n'aie pas peur, ce n'est qu'un jeu.

Marion ne dit rien.

— Marion ? demanda Louise. As-tu peur ?

Marion ne parla pas.

— Elle va bien, dit le mari. Elle n'a pas peur.

La sorcière circulait en morceaux au milieu des cris, de l'hilarité.

Le vent d'automne soupira dans la maison. Et lui, le mari, se tenait à un bout de la cave sombre, psalmodiant les mots, passant les restes de la sorcière.

— Marion ? appela encore Louise, de l'autre bout de la pièce.

Tout le monde parlait.

— Marion ? appela Louise.

Tout le monde se tut.

— Marion, réponds-moi, as-tu peur ?

Marion ne répondit pas.

Le mari se tenait au pied de l'escalier de la cave.

Louise cria :

— Marion, tu es là ?

Pas de réponse. La pièce était silencieuse.

— Où est Marion ? demanda Louise.

— Elle était ici, dit un garçon.

— Elle est peut-être là-haut.

— Marion !

Pas de réponse. Tout était tranquille.

Louise cria encore :

— Marion, Marion !

— Allumez les lumières, dit un adulte.

On cessa de se passer les restes de la sorcière. Enfants et grandes personnes restèrent assis avec ce qu'ils avaient dans les mains.

— Non. Louise suffoqua. Sa chaise fut repoussée violemment dans le noir. Non, n'allumez pas les lumières, ô Dieu, Dieu, ne les allumez pas, je vous en prie, je vous en supplie, ne les allumez pas, non ! Louise poussait maintenant des cris aigus. Les hurlements pétrifièrent toute la cave.

Personne ne bougea.

Ils restaient tous assis dans la cave noire, comme suspendus dans ce jeu pétrifié d'octobre. Le vent soufflait dehors, s'acharnant contre la maison, l'odeur des potirons et des pommes emplissait la pièce, mêlée à celle de ce qu'ils avaient dans leurs mains. Un garçon s'écria :

— Je vais monter et jeter un coup d'œil ! Il monta quatre à quatre, plein d'espoir, fit le tour de la maison quatre fois, appela : Marion, Marion, Marion ! encore et encore, et redescendit finalement l'escalier lentement, rentra dans la cave qui retenait son souffle, et dit en s'adressant à l'obscurité : Je ne l'ai pas trouvée.

Puis… un idiot alluma les lumières.

Bien après minuit

L’ambulance de la police monta vers les palissades à une heure inhabituelle. C’est toujours une heure inhabituelle quand l’ambulance de la police va où que ce soit, mais cette fois-ci, elle était particulièrement inhabituelle, car il était très tard, bien après minuit, et personne n’imaginait que le jour se lèverait de nouveau parce que la mer le disait en venant mourir sur le rivage sombre en bas de la falaise, et le vent soufflant du sel froid du Pacifique le réaffirmait, et le brouillard emmitouflant le ciel et éteignant les étoiles donnait le coup de grâce. Le temps disait qu’il avait toujours été là, que la présence de l’homme, guère perceptible, disparaîtrait bientôt. Dans ces conditions, il était difficile pour les hommes rassemblés au sommet de la falaise, avec plusieurs voitures tous phares allumés et des lampes de poche qui dansaient, de se sentir réels, pris au piège qu’ils étaient entre un coucher de soleil dont ils se souvenaient à peine et un lever de soleil qui n’était pas imaginable.

Le mince fardeau qui pendait à l’arbre, tournoyant dans le vent froid et salé, ne diminuait en rien cette impression.

Le mince fardeau était une jeune fille, pas plus de dix-neuf ans, vêtue d’une robe du soir en voile léger, manteau et chaussures perdus quelque part dans la nuit froide. Elle avait apporté une corde jusqu’à la falaise, déniché un arbre dont une branche débouchait sur le vide, attaché la corde solidement, fait un nœud coulant pour y passer le cou, s’était jetée dans le vent, et pendait en se balançant.

La corde faisait une sorte de gémissement rauque sur la branche jusqu’à l’arrivée de la police et de l’ambulance qui soustrayèrent la jeune fille du vide et la posèrent sur le sol.

Un seul coup de téléphone avait été passé aux environs de minuit les avertissant de ce qu’ils pourraient trouver au bord de la falaise, et le mystérieux interlocuteur avait raccroché rapidement et n’avait pas rappelé. Plusieurs heures étaient passées, et tout ce qu’il était possible de faire avait été fait, la police avait terminé et s’en allait. Il ne restait plus maintenant que l’ambulance et les ambulanciers pour charger le fardeau tranquille et l’emporter à la morgue.

Trois hommes restaient près de la forme recouverte d’un drap : il y avait Carlson, qui avait fait ce travail pendant trente ans, Moreno, qui l’avait fait pendant dix ans, et Latting, qui était nouveau dans le

métier, juste quelques semaines. Des trois, c'était Latting qui restait au bord de la falaise, regardant la branche nue, la corde dans sa main, incapable de regarder ailleurs. Carlson vint le rejoindre. Latting, sans se retourner :

— Quel endroit, quel horrible endroit pour mourir.

— N'importe quel endroit est horrible quand on décide d'en finir vraiment, dit Carlson. Viens, mon gars.

Latting ne bougea pas. Il tendit la main pour toucher l'arbre. Carlson grommela en secouant la tête.

— Continue. Graves-en bien le souvenir dans ta tête.

— Et pourquoi pas ? Latting pivota brusquement pour regarder le visage gris, impassible, de l'homme plus âgé : Tu as des objections ?

— Aucune objection. J'étais pareil autrefois. Mais au bout de quelque temps tu apprends qu'il vaut mieux ne pas voir. Tu manges mieux. Tu dors mieux. Au bout de quelque temps tu apprends à oublier.

— Je ne veux pas oublier, dit Latting. Bon Dieu, quelqu'un est mort ici, il a juste quelques heures. Elle mérite…

— Elle *méritait,* mon gars, au passé, pas au présent. Elle méritait une meilleure chance, mais elle ne l'a pas eue. Maintenant elle mérite un enterrement décent. C'est tout ce que nous pouvons faire pour elle. Il est tard, et il fait froid. Tu pourras nous en parler tant que tu voudras en chemin.

— Ça pourrait être ta fille.

— Tu ne m'auras pas comme ça, mon gars. Ce n'est pas ma fille, c'est le principal. Et ce n'est pas la tienne non plus bien que tu en parles comme si elle l'était. C'est une jeune fille de dix-neuf ans, pas de nom, pas de sac, rien. Je suis navré qu'elle soit morte. Là, ça va mieux ?

— Ça pourrait, si tu l'avais dit sur un autre ton.

— Désolé. Maintenant prend l'autre bout du brancard.

Latting souleva l'autre bout du brancard, mais resta en place, ne faisant que regarder la silhouette sous le drap.

— C'est terrible d'être si jeune et de décider de partir comme ça.

— Quelquefois, dit Carlson, à l'autre bout du brancard, j'en ai assez moi aussi.

— Bien sûr, mais toi tu es… Latting s'arrêta.

— Vas-y, dis-le, je suis vieux. Que ce soit quelqu'un de cinquante

ou soixante ans, c'est parfait, personne n'a rien à en foutre, mais quelqu'un de dix-neuf ans, tout le monde pleure. Tu es dispensé de venir à mon enterrement, mon gars, et pas de fleurs.

— Je ne voulais pas…, dit Latting.

— Personne ne veut, mais tout le monde dit. Heureusement j'ai une carapace d'iguane. Marche.

Ils emportèrent le brancard vers l'ambulance où Moreno était en train d'ouvrir largement les portes.

— Elle est drôlement légère. Elle pèse pas grand-chose, dit Latting.

— C'est à cause de la vie de dingues que vous menez vous les jeunes. Carlson monta à l'arrière de l'ambulance en faisant glisser le brancard à l'intérieur. Ça sent le whisky. Vous les jeunes vous croyez que vous pouvez boire comme des trous et rester en forme. Bon sang, elle ne pèse même pas quarante-cinq kilos, et encore.

Latting posa la corde sur le plancher de l'ambulance.

— Je me demande où elle s'est procuré ça ?

— Ce n'est pas comme du poison, dit Moreno. N'importe qui peut acheter de la corde. Aucune trace. On dirait de la corde de bateau. Elle était peut-être à une soirée sur la plage, et elle s'est disputée avec son petit ami, elle a dû prendre ça dans sa voiture et elle s'est choisi un endroit…

Ils jetèrent un dernier regard à l'arbre qui surplombait la falaise, à la branche nue dans le vent qui bruissait dans les feuilles, puis Carlson descendit, fit le tour de l'ambulance pour s'installer sur le siège avant avec Moreno. Latting monta à l'arrière en claquant les portières.

Ils roulèrent sur la route qui descendait en pente douce vers le rivage où l'océan se distribuait, carte blanche après carte blanche, en tonnerres, sur le sable sombre. Ils roulèrent en silence un moment, laissant leurs phares se mouvoir comme des fantômes loin devant eux. Puis Latting déclara :

— Je vais me trouver un autre boulot.

Moreno rit.

— Ben, mon gars, tu n'auras pas duré longtemps. J'avais parié que tu ne ferais pas long feu. Mais je vais te dire une chose, tu reviendras. Y a pas de boulot comme celui-ci. Tous les autres sont emmerdants. Bien sûr, de temps en temps on en a marre. Ça m'arrive. Je me dis : je vais quitter. Je le fais presque. Et puis je reste. Et je suis toujours là.

— Reste si tu veux, dit Latting. Moi, j'en ai par-dessus la tête. Je n'ai plus de curiosité. J'en ai pas mal vu ces dernières semaines, mais

ça c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Je suis malade de me rendre malade. Pire, je suis malade de votre indifférence.

— Qui est indifférent ?

— Vous deux !

Moreno renifla.

— Allume-nous-en deux, tu veux Charlie ? Carlson alluma deux cigarettes et en passa une à Moreno qui tira dessus en plissant les yeux et en conduisant dans le fracas de la mer : simplement parce que nous ne nous mettons pas à hurler, à crier en tendant les poings…

— Je ne veux pas de poings, dit Latting de l'arrière, accroupi près de la forme sous le drap. Juste quelques mots humains. Je veux juste que vous vous conduisiez un peu différemment que si vous passiez devant l'étal d'un boucher. Si jamais je deviens comme vous, insouciant, indifférent, dur, avec une peau épaisse…

— Nous ne sommes pas durs, dit Carlson calmement, nous sommes habitués.

— Habitués, nom de Dieu, alors que vous devriez être *lessivés !*

— Mon petit gars, tu n'as pas à nous dire comment il faut être quand tu ne sais même pas ce que nous *sommes.* N'importe quel médecin est un mauvais médecin s'il se jette dans la tombe au premier malade qui meurt. Si tous les médecins en faisaient autant, il n'y en aurait plus pour aider les vivants. Sors de la tombe, mon gars, tu ne peux rien voir de là.

Il y eut un long silence à l'arrière, et enfin Latting se mit à parler, en grande partie à lui-même :

— Je me demande combien de temps elle est restée là-haut, seule, sur la falaise. Une heure, deux ? Ça devait être bizarre de là-haut de voir en bas tous les feux de camp en sachant qu'on va tous se les payer d'un seul coup. Je suppose qu'elle devait être à une soirée dansante, au bord de la plage, et qu'elle a rompu avec son petit ami. Le petit ami viendra demain au commissariat pour l'identifier. Je n'aimerais pas être à sa place. Qu'est-ce qu'il *ressentira*…

— Il ne ressentira rien du tout. Il ne se montrera même pas, dit Carlson fermement en écrasant son mégot dans le cendrier du tableau de bord. C'est probablement lui qui l'a trouvée et qui a appelé avant de s'enfuir. Je te parie tout ce que tu veux qu'il ne vaut pas le vernis sur l'ongle de son petit doigt. Sûrement un gros balourd boutonneux avec une mauvaise haleine. Seigneur, pourquoi ces filles n'apprennent-elles pas à attendre le matin.

— Oui, dit Moreno. Tout va mieux le matin.

— Essaye de dire ça à une fille amoureuse, dit Latting.

— Un homme, c'est autre chose, dit Carlson, il se saoule, il envoie tout au diable, inutile de se tuer pour une femme quelle qu'elle soit.

Ils roulèrent en silence un moment devant tous les cabanons obscurs, avec seulement une lumière ici et là, il était si tard.

— Peut-être, dit Latting, qu'elle allait avoir un bébé.

— Ça arrive.

— Et le petit ami la plaque pour une autre. Alors elle lui emprunte sa corde et monte sur la falaise, dit Latting. Répondez-moi, c'est ça l'amour oui ou non ?

— Ça, dit Carlson en fouillant l'obscurité, c'est une sorte d'amour. Mais du diable si je sais lequel.

— Oui, c'est vrai, dit Moreno en conduisant. Je suis de ton avis, mon gars. Je veux dire que c'est bien de connaître quelqu'un en ce monde qui puisse aimer aussi fort.

Ils méditèrent un moment, tandis que l'ambulance ronronnait entre des palissades calmes et la mer calme à présent, et peut-être deux d'entre eux pensèrent-ils fugitivement à leur femme, à leur maison tractée et aux enfants endormis, à toutes les fois, des années auparavant, où ils étaient allés en voiture à la plage, où ils avaient bu beaucoup de bière et s'étaient bécotés dans les rochers, étendus sur des couvertures, s'accompagnant à la guitare pour chanter, et croyant que la vie continuerait aussi loin que l'océan, ce qui était très loin.

— Peut-être ne pensaient-ils pas à ça après tout. Latting, les yeux rivés sur le dos des deux hommes plus âgés, espérait ou se demandait obscurément si ces deux hommes se souvenaient des premiers baisers, du goût du sel sur les lèvres. Y avait-il eu même un temps où ils avaient dansé sur le sable comme des taureaux fous, hurlé de joie et défié l'univers de les abattre ?

À leur silence Latting comprit que oui, qu'il les avait atteints avec ce qu'il leur avait dit, la nuit, le vent, la falaise, l'arbre et la corde : l'événement les avait atteints. Ils devaient être en train de penser à leur femme dans leur lit tiède ; à des kilomètres de là, irréelles, soudain hors de portée, pendant qu'ils roulaient le long d'une route couverte de sel à une heure muette, à mi-chemin entre les certitudes, portant avec eux une chose étrange sur un brancard, ainsi qu'un bout de corde usagé.

— Son petit ami, dit Latting, ira probablement danser avec quelqu'un d'autre demain soir. Ça me fait mal au ventre.

— Je lui foutrais bien une bonne dégelée, dit Carlson.

Latting tira un peu sur le drap.

— C'est fou ce qu'elles peuvent porter les cheveux courts certaines filles. Bouclés, mais courts. Trop de maquillage. Trop… Il s'arrêta.

— Tu disais ? demanda Moreno.

Latting tira le drap un peu plus. Il ne dit rien. La minute d'après, il y eut un bruissement de drap qu'on tirait un peu ici, un peu là. Le visage de Latting était pâle.

— Eh, murmura-t-il enfin. Eh.

Instinctivement, Moreno ralentit.

— Oui mon gars ?

— Je viens juste de faire une découverte, dit Latting. J'avais tout le temps eu l'impression qu'elle avait trop de maquillage, que ses cheveux…

— Alors ?

— Eh ben, mon vieux, dit Latting, les lèvres bougeant à peine, une main sur son propre visage comme pour y déceler sa propre expression : Vous voulez savoir quelque chose de drôle ?

— Fais-nous rire, dit Carlson.

L'ambulance ralentit encore davantage. Latting dit :

— Ce n'est pas une femme. Enfin, ce n'est pas une jeune fille. Je veux dire, ben, ce n'est pas une femelle quoi ! *Vous comprenez ?*

L'ambulance ralentit presque au pas.

Le vent souffla de la mer vaguement matinale pendant que les deux hommes se retournaient pour regarder à l'arrière la forme sur le brancard.

— Est-ce que vous pouvez me dire, fit Latting si calmement qu'ils faillirent ne pas l'entendre, si maintenant on doit se sentir mieux ? ou plus mal ?

Personne ne répondit.

Une vague, suivie d'une autre, puis une autre, roulèrent et s'abattirent sur le rivage indifférent.

La Tablette de chocolat

Tout commença par une odeur de chocolat.

Un après-midi sous une pluie fumante de juin, le père Malley somnolait dans son confessionnal, attendant des pénitents.

« Où étaient-ils passés », se demanda-t-il. D'immenses trafics de péchés se cachaient là-bas dans la pluie chaude. Alors pourquoi pas d'immenses trafics de confessions ici ?

Le père Malley remua et cligna des yeux.

Les pécheurs d'aujourd'hui se déplaçaient si vite dans leurs voitures que cette vieille église n'était plus pour eux qu'un flou ecclésiastique. Et lui-même ? Un antique prêtre à l'aquarelle dont les couleurs se délavaient vite, un prêtre pris au piège à l'intérieur.

« Encore cinq minutes et j'arrête », pensa-t-il, non pas paniqué, mais dans une sorte de honte calme, de désespoir, qui finissent par peser sur les épaules d'un homme.

Il y eut un bruissement derrière la grille du confessionnal.

Le père Malley se redressa rapidement.

Une odeur de chocolat filtra à travers le grillage.

Ô Dieu, pensa le prêtre, c'est un jeune homme avec son petit panier de péchés vite expédiés pour partir plus vite. Bah…

Le vieux prêtre s'appuya légèrement contre la grille où le parfum de chocolat s'attardait, d'où les mots devaient venir.

Mais pas de mots. Pas de « Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché… »

Seulement quelques bruits étranges de rongeur et de… *mastication !*

Le pécheur dans le compartiment contigu, Dieu lui couse la bouche, était en fait bien installé et dévorait une tablette de chocolat !

— Non ! murmura le prêtre à lui-même.

Son estomac, rassemblant des éléments d'information, gargouilla, lui rappelant qu'il n'avait pas mangé depuis le petit déjeuner. Pour un quelconque péché d'orgueil, dont il ne se souvenait plus guère, il s'était astreint au jeûne toute la journée, et maintenant – *ça !*

Dans le compartiment à côté, la mastication allait bon train.

L'estomac du père Malley gronda. Le prêtre s'appuya fort contre la grille, ferma les yeux, et s'écria :

— Arrêtez ça !

Le grignotage de souris cessa.

L'odeur de chocolat s'estompa.

Une voix de jeune homme dit :

— C'est exactement pour ça que je suis venu, mon Père.

Le prêtre ouvrit un œil pour examiner l'ombre derrière l'écran grillagé.

— Qu'est-ce exactement que ce *ça* pour lequel vous êtes venu ?

— Le chocolat, mon Père.

— Le quoi ?

— Ne vous fâchez pas, mon Père.

— Fâché, bon Dieu, qui est fâché ?

— Vous, mon Père. Je suis damné et voué au feu avant même de commencer, rien qu'au son de votre voix.

Le prêtre se renfonça dans le cuir craquant, s'épongea le visage et reprit ses esprits.

— Oui, oui. La journée est chaude. Je perds patience. D'ailleurs je n'en ai jamais eu beaucoup.

— Ça va se rafraîchir dans la soirée, mon Père. Ça va aller mieux.

Le vieux prêtre dévisagea l'écran.

— Qui se fait confesser et qui *confesse* ici ?

— Mais vous, mon Père.

— Alors allez-y !

La voix exposa rapidement les faits :

— Vous avez senti le chocolat, mon Père ?

L'estomac du prêtre répondit pour lui, faiblement.

Ils écoutèrent tous deux le triste bruit. Puis :

— Eh bien, mon Père, pas la peine de tourner autour du pot, je suis depuis des années un… drogué de chocolat.

Des feux anciens se rallumèrent dans les yeux du prêtre. La curiosité devint humeur, puis se moqua d'elle-même et redevint

curiosité.

— Et c’est pour *ça* que vous êtes venu vous confesser aujourd’hui ?

— C’est pour ça, Monsieur, euh… mon Père.

— Vous n’êtes pas venu pour me parler de votre sœur qui vous fait baver d’envie, ni du précis détaillé de fornication, ni de votre empoignade personnelle avec la masturbation ?

— Non, mon Père, dit la voix pleine de remords.

Le prêtre saisit l’intonation et dit :

— Ça va bien. Vous y viendrez. Pour l’instant, vous me soulagez. J’en ai assez des mâles errants et des femelles solitaires, de toutes les saloperies qu’ils lisent dans les livres, des matelas d’eau qu’ils essayent et des cris de suffocation qu’ils poussent quand le foutu matelas se met à fuir, engloutissant corps et biens. Poursuivez. Vous avez froissé mon antenne d’alerte. Dites-en davantage.

— Eh bien, mon Père, j’ai mangé, chaque jour de ma vie depuis dix ou douze ans, une à deux livres de chocolat. Je ne peux pas m’en passer, mon Père. C’est le comment et le pourquoi de ma vie.

— Vous dites ça comme si c’était une infirmité, d’horribles pustules, de l’acné ou des grosseurs.

— Ça l’était. Ça l’est toujours.

— Et ce n’est pas exactement le genre de régime pour une silhouette mince.

— Si je m’appuyais, mon Père, le confessionnal s’écroulerait.

Il craqua effectivement, gémit lorsque l’être caché fit une démonstration.

— Restez tranquille ! cria le prêtre.

Le craquement cessa.

Le prêtre était bien réveillé maintenant, et en pleine forme. Depuis des années il ne s’était jamais senti aussi vivant et aussi conscient de son cœur, curieux et battant avec bonheur, distribuant un sang qui cherchait et trouvait, cherchait et trouvait les coins les plus éloignés de son enveloppe et de son corps.

La chaleur était tombée.

Il sentit une immense fraîcheur. Une sorte d’excitation faisait battre ses poignets et s’attardait dans sa gorge. Il s’appuya presque comme un amoureux contre la grille et suscita plus d’aveux.

— Oh ! mon garçon, vous êtes rare.

— Et triste, mon Père. J'ai vingt-deux ans et on se moque de moi. Je me déteste parce que je mange. Il faut que je fasse quelque chose pour en sortir.

— Vous avez essayé de mâcher plus lentement et d'avaler moins ?

— Oh ! chaque soir je vais au lit en me disant : Seigneur, faites disparaître toutes les marques de chocolat, les Crunch, les Mon Chéri, les Nestlé. Chaque matin je me lève comme un fou et je vais m'acheter huit Nestlé d'un coup ! Vers midi, je suis déjà étourdi par un trop-plein de sucre.

— Ce n'est pas un confesseur mais un médecin qu'il vous faut, à ce que je vois.

— Mon médecin hurle après moi, mon Père.

— Il peut.

— Ma mère n'est d'aucune aide, elle est grasse comme une oie et folle de bonbons.

— J'espère que vous n'êtes pas de ceux qui vivent encore chez leurs parents ?

— Je m'y attarde, mon Père.

— Seigneur, il devrait y avoir des lois contre les garçons qui s'attardent sous l'aile de leur maman. Est-ce que votre père arrive à vous suivre tous les deux ?

— Tant bien que mal.

— Et son poids ?

— Il s'appelle lui-même Irving Gros. Une blague à propos de sa taille et de son poids. Ce n'est pas son nom bien sûr.

— Quand vous marchez de front tous les trois, vous bouchez le trottoir ?

— Pas la moindre bicyclette ne peut se faufiler, mon Père.

— Le Christ dans le désert, murmura le prêtre, mourant de faim pendant quarante jours.

— C'est un régime très sévère, mon Père.

— Si je connaissais le désert adéquat je vous y enverrais d'un coup de botte.

— Bottez, mon Père. Je ne peux attendre d'aide ni de M'man ni de P'pa, je n'ai que des amis maigres qui me dédaignent, j'en suis de ma poche à force de manger, et ça me rend dingue. Je n'ai jamais, même en rêve, pensé que je finirais chez *vous*. Pardon, mon Père, mais il en a

fallu beaucoup pour que je vienne ici. Si mes amis le savaient, si ma mère, mon père, mon dingue de médecin savaient que je suis ici avec *vous,* à cette minute, oh ! et puis merde !

Un bruit inquiétant de pieds, un mouvement de carénage de chair.

— Attendez !

Mais le poids parvint à s'échapper de la cabine contiguë.

Le jeune homme était parti avec un piétinement d'éléphant.

Seule restait l'odeur de chocolat, disant tout en ne révélant rien.

La chaleur du jour s'engouffra pour suffoquer et déprimer le vieux prêtre.

Il devait sortir du confessionnal parce qu'il savait que s'il y restait, il se mettrait à jurer dans sa barbe, ce qui l'obligerait à courir à quelque autre paroisse pour se faire pardonner *ses* péchés.

« Je souffre de Mauvais Caractère, ô Seigneur, pensa-t-il. Combien de : Je vous salue Marie pour *ça ?*

« Et à ce propos, combien en faudrait-il pour un millier de tonnes plus ou moins, de chocolat ?

« Revenez ! cria-t-il silencieusement dans l'église déserte.

« Non, il ne reviendra pas, plus jamais, pensa-t-il, je suis allé trop loin. »

Avec cette suprême dépression, il se dirigea vers le presbytère pour se rafraîchir dans un bain et s'éponger pour aller plus mal.

Un jour, deux jours, une semaine passèrent.

Les midi étouffants transformèrent le vieux prêtre en une stupeur de sueur, et en teigne quant au caractère. Il sommeillait dans sa niche, ou rangeait des papiers dans sa maigre bibliothèque, regardait la pelouse négligée et se promettait de passer la tondeuse à gazon un jour prochain. Mais il était surtout irritable. La fornication était monnaie courante dans le coin, et la masturbation était sa cousine germaine. Ou du moins, c'était ce qui ressortait des quelques murmures qui se glissaient par la grille du confessionnal durant les longs après-midi.

Le quinzième jour de juillet, il se surprit à observer des jeunes garçons flânant sur leurs bicyclettes, la bouche pleine de chocolat Hershey qu'ils engouffraient et mastiquaient.

Il se réveilla cette nuit-là en pensant à toutes sortes de marques de

chocolat.

Il tint bon aussi longtemps qu'il le put, puis se leva, essaya de lire, reposa le livre, fit les cent pas dans la nuit de l'église, et enfin, postillonnant, monta à l'autel et demanda une faveur à Dieu.

Le lendemain après-midi, le jeune homme qui aimait le chocolat revint enfin.

— Merci, Seigneur, murmura le prêtre, en sentant l'énorme poids faire craquer l'autre moitié du confessionnal, comme un navire s'enfonçant au-dessus de la ligne de flottaison.

— Quoi ? murmura la jeune voix de l'autre côté.

— Pardon, je ne m'adressais pas à vous, dit le prêtre.

Il ferma les yeux et respira.

Les portes de la fabrique de chocolat s'ouvrirent béantes quelque part, répandant une senteur épicée.

Puis une chose incroyable se produisit.

Des mots violents s'échappèrent de la bouche du père Malley :

— Vous ne devriez pas venir ici !

— Quoi, quoi, mon Père ?

— Allez ailleurs ! Je ne peux pas vous aider. Vous avez besoin d'un traitement spécial. Non, non.

Le vieux prêtre était abasourdi de sentir son propre esprit commander ainsi sa langue. Était-ce la chaleur, les longs jours, les semaines d'attente. Quoi, *quoi ?* Mais sa bouche reprenait :

— Pas d'aide ici ! Non. Allez voir…

— Les réducteurs de tête vous voulez dire ? coupa la voix, extraordinairement calme par rapport à l'explosion du prêtre.

— Oui, oui, que Dieu me pardonne, allez voir ces gens. Les… psychiatres.

Ce dernier mot était encore plus incroyable. Il s'était rarement entendu le prononcer.

— Ô mon père, qu'est-ce qu'ils savent ? dit le jeune homme.

Que savaient-ils en effet, pensa le père Malley, car il avait été, depuis longtemps, dégoûté par leur galimatias et leur cuistrerie. « Bonté divine, pourquoi ne pas rendre mon col et faire pousser ma barbe ! » pensa-t-il, mais poursuivit plus calmement :

— Que savent-ils, mon fils ? Mais ils prétendent tout savoir.

— Exactement comme l'Église le *prétendait,* mon Père ?

Silence. Puis :

— Il y a une différence entre prétendre savoir et savoir, répliqua le vieux prêtre, aussi calmement que son cœur battant le lui permettait.

— Et l'Église *sait,* c'est bien ça, mon Père ?

— Si elle ne sait pas, moi je sais !

— Ne vous énervez pas encore, mon Père. Le jeune homme observa une pause et soupira. Je ne suis pas venu pour couper les cheveux en quatre avec vous. Est-ce que je peux commencer ma confession, mon Père ?

— Il était temps ! Le prêtre se ressaisit, se renfonça sur son siège, ferma doucement les yeux et ajouta : Eh bien ?

Et la voix de l'autre côté, avec la langue et l'haleine d'un enfant, colorées par des baisers de papier argenté, parfumées au gâteau de miel, émues par des sucres récents et des souvenirs de fêtes et de galas plus immédiats de Cadbury, commencèrent à décrire leur vie – du lever au coucher – avec les délices Suisses et les tentations du chocolat Hershey, ou comment manger la peau sombre gainant l'extérieur du chocolat Clark en gardant le caramel intérieur pour des secousses et des célébrations spéciales. De la manière dont l'âme demande et la langue exige et l'estomac accepte, faisant danser le sang sous le coup de fouet de Chocorêve, la promesse de Mon Chéri, la livraison de Butter Finger, mais par-dessus tout le doux murmure africain de chocolat sombre entre les dents, colorant les gencives, parfumant le palais de telle façon que vous murmuriez, que vous chuchotiez dans votre sommeil en pur tchadien, en zambésien, en congolais.

Et plus la voix parlait, à mesure que passaient les jours, et les semaines, le vieux prêtre à l'écoute, plus le fardeau s'allégeait de l'autre côté de la grille. Le père Malley sut, sans regarder, que la chair enveloppant cette voix fondait et se creusait. Le pas était moins lourd. Le confessionnal ne se plaignait plus autant lorsque le corps entrait.

Car même si la jeune voix était là, si le jeune homme était là, l'odeur de chocolat s'était estompée réellement, presque effacée.

Et ce fut le plus charmant été que le vieux prêtre eut jamais connu.

Un jour, des années auparavant, quand il était un très jeune prêtre, il s'était produit quelque chose qui ressemblait beaucoup à ce qui se passait maintenant, quelque chose d'étrange et de particulier.

Une jeune fille, pas plus de seize ans d'après sa voix, était venue murmurer chaque jour, du début des vacances scolaires jusqu'à la rentrée en automne.

Durant tout ce long été, il s'était pris – autant qu'un prêtre puisse le faire – d'une vive affection pour cette chère voix. Il l'avait écoutée lui raconter son attrait de juillet, sa folie d'août, sa désillusion de septembre, et lorsqu'elle partit pour toujours en octobre, tout en larmes, il voulut lui crier : Oh restez, restez, épousez-moi !

Mais je suis l'époux des fiancées du Christ, lui murmura une autre voix.

Et il ne s'était pas précipité, ce très jeune prêtre, dans le trafic du monde.

À présent, approchant la soixantaine, la jeune âme en lui soupira, remua, se souvint, compara ce vieux souvenir défraîchi à cette nouvelle rencontre, drôle d'une certaine façon et pourtant aussi triste, avec une âme perdue dont l'amour n'était pas la folie de l'été pour jeunes filles en désastreux maillot de bain, mais le chocolat désemballé en secret et dévoré en cachette.

— Mon Père, dit la voix, tard un après-midi. Ç'a été un bel été.

— C'est étrange que vous disiez cela, dit le prêtre. Je l'ai pensé aussi.

— Mon Père, j'ai quelque chose de vraiment affreux à vous confesser.

— Je suis au-delà de toute surprise, je pense.

— Mon Père, je ne suis pas de votre diocèse.

— Ce n'est pas grave.

— Et, mon Père, pardonnez-moi, mais je…

— Continuez.

— Je ne suis même pas catholique.

— *Quoi !* s'écria le vieil homme.

— Je ne suis même pas catholique, mon Père. C'est affreux, n'est-ce pas ?

— Affreux ?

— Je veux dire, je suis désolé, sincèrement je le suis. Je me convertirai, si vous voulez, pour réparer.

— Vous convertir, espèce d'idiot, hurla le vieil homme. C'est trop tard ! Savez-vous ce que vous avez fait ? Mesurez-vous les abîmes de dépravation que vous avez ouverts ? Vous avez pris mon temps, vous m'avez fait tendre l'oreille, vous m'avez rendu fou, vous m'avez demandé conseil, vous aviez besoin d'un psychiatre, vous avez discuté religion, critiqué le pape, si je me souviens bien – et je me souviens

parfaitement – usé trois mois, quatre-vingts ou quatre-vingt-dix jours, et maintenant, maintenant vous voulez vous convertir et « réparer » ?

— Si vous êtes d'accord, mon Père.

— D'accord ! D'accord ! hurla le prêtre en tombant dans une apoplexie de dix secondes. Mais alors :

— Ça n'a pas été en vain, mon Père, dit la voix de l'autre côté de la grille.

Le prêtre se calma.

— Car voyez-vous, mon Père, que Dieu vous bénisse, vous m'avez aidé.

Le prêtre se calma tout à fait.

— Oui, mon Père, soyez-en béni, vous m'avez tellement aidé, et je vous en suis reconnaissant, murmura la voix. Vous ne m'avez rien demandé, mais vous ne devinez pas à ma voix ? J'ai maigri. Vous n'imaginez pas le poids que j'ai perdu. Quarante, quarante-cinq kilos. Grâce à vous mon Père. J'y ai renoncé. J'y ai renoncé. Sentez.

Contre son gré, le prêtre respira.

— Que sentez-vous ?

— Rien.

— Rien, mon Père, rien ! C'est parti. L'odeur de chocolat et le chocolat avec. Parti. Fini. Je suis libre.

Le vieux prêtre se redressa, ne sachant pas quoi dire. Une irritation bizarre se déclencha autour de ses paupières.

— Vous avez fait ce qu'a fait le Christ, mon Père, comme vous devez le savoir. Il a traversé le monde et aidé. Vous traversez le monde et vous aidez. Je tombais et vous m'avez tendu la main, et vous m'avez sauvé.

Puis une chose étrange se produisit.

Le père Malley sentit les larmes emplir ses yeux. Elles coulèrent le long de ses joues. Se rassemblèrent sur ses lèvres serrées qu'il entrouvrit, et tombèrent de son menton. Il ne pouvait pas les arrêter. Elles arrivaient, ô Seigneur, elles arrivaient comme une pluie de printemps après les sept années de vaches maigres, terminant la disette, le faisant danser, reconnaissant au milieu de l'ondée.

Il entendit des bruits de l'autre côté du confessionnal et sentit, sans en être tout à fait sûr, que l'autre pleurait aussi.

Ils étaient là, pendant que le monde de péchés courait dans les rues, dans la douce pénombre de l'encens, deux hommes de part et

d'autre d'une cloison fragile, un après-midi au bout de l'été, pleurant.

Ils se calmèrent enfin, et la voix demanda anxieusement :

— Vous allez bien, mon Père ?

Le prêtre répondit au bout d'un moment, les yeux clos :

— Bien. Merci.

— Je peux faire quelque chose, mon Père ?

— Vous l'avez déjà fait, mon fils.

— À propos de… ma conversion. Je suis sérieux.

— Pas d'importance.

— Mais ça a de l'importance. Je me convertirai. Même étant juif.

Le père Malley s'étouffa dans une sorte de rire.

— Quuuoi ?

— Juif, mon Père. Mais juif irlandais, si ça peut aider.

— Oh ! oui, rugit le vieux prêtre. Ça aide, ça aide !

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle, mon Père ?

— Je ne sais pas, mais c'est d'un drôle, d'un drôle !

Il arriva à de tels paroxysmes de rires qu'il en pleura, s'inonda de tant de larmes qu'il en rit davantage, jusqu'à ce que tout se confonde en grandes cascades de rire et de larmes. L'église renvoyait comme des coups de fouet les échos du rire purificateur. Au plus fort de cette explosion il sut que, en racontant toute l'affaire à l'évêque Kelly, son confesseur, il serait pardonné aisément. Une église se lave, fraîche et nette, non seulement grâce aux larmes de chagrin mais également grâce au pardon de soi-même et au pardon de l'autre que Dieu ne donna qu'à l'homme et les nomma rire.

Il fallut un long moment pour que leurs cris mutuels se dissipent, car le jeune s'était mis à rire aussi après avoir pleuré, et l'église était secouée par l'hilarité des deux hommes qui une minute avant étaient tristes. Plus de reniflements. La joie rebondissait sur les murs comme des oiseaux fous cherchant une issue.

Enfin le bruit s'affaiblit. Les deux hommes étaient assis, essuyant leur visage, dissimulés l'un à l'autre.

Puis, comme si le monde avait vu qu'il devait y avoir un changement d'humeur et de scène, un vent souffla dans les portes de l'église, très loin. Des feuilles voletèrent des arbres et tombèrent dans les travées. Une odeur d'automne emplit l'air du soir. L'été était vraiment fini.

Le père Malley regarda dans la direction de cette porte, vit le vent et les feuilles dériver et disparaître, et soudain, comme au printemps, voulut aller avec eux. Son sang exigea de sortir, mais il n'y avait pas de sortie.

— Je m'en vais, mon Père.

Le vieux prêtre se redressa.

— Pour aujourd'hui, vous voulez dire.

— Non, je vais partir, mon Père. C'est la dernière visite que je vous fais.

« Vous ne pouvez pas faire ça ! » pensa le prêtre, et faillit presque le dire. Mais au lieu de cela, aussi calmement qu'il le put :

— Où allez-vous, mon fils ?

— Oh ! voir le monde, mon Père. Plusieurs endroits. Avant, j'avais toujours peur. Je ne suis jamais allé nulle part. Mais maintenant, sans mon poids, je fonce. Nouveau job et des tas d'endroits à voir.

— Combien de temps serez-vous parti, mon garçon ?

— Un an, cinq ans, dix. Serez-vous ici dans dix ans, mon Père ?

— Si Dieu le veut.

— Bien. Sur ma route, j'irai à Rome et j'achèterai quelque chose que je ferai bénir par le pape, et lorsque je reviendrai, je vous l'apporterai.

— Vous ferez ça ?

— Je le ferai. Me pardonnez-vous, mon Père ?

— Pour quoi ?

— Pour tout.

— Nous nous sommes pardonnés l'un l'autre, cher fils, ce qui est la chose la plus belle que les hommes puissent faire.

Il y eut à peine un mouvement de pieds de l'autre côté.

— Je m'en vais, maintenant, mon Père. Est-il vrai qu'adieu veut dire que Dieu soit avec vous ?

— C'est ce que ça veut dire.

— Eh bien alors, très sincèrement a-dieu, mon Père.

— Et a-dieu à vous aussi, mon garçon, dans tout son sens originel.

La partie du confessionnal jouxtant la sienne fut soudain vide.

Le jeune homme était parti.

Plusieurs années plus tard, lorsque le père Malley fut un homme plein de somnolences, une chose ultime se produisit pour remplir sa vie. Tard, un après-midi, sommeillant dans son confessionnal en écoutant la pluie tomber, il sentit une étrange et familière odeur qui lui fit ouvrir les yeux.

Doucement, de l'autre côté de la grille, se glissait une très faible odeur de chocolat.

Le confessionnal craqua. Quelqu'un essayait de trouver des mots, derrière la grille.

Le vieux prêtre se pencha, le cœur battant plus vite, soudain fou d'étonnement et de surprise.

— Oui ? fit-il pressant.

— Merci, dit un murmure, enfin.

— Je vous demande pardon… ?

— Il y a longtemps, dit le murmure. Vous m'avez aidé. J'ai été longtemps parti. Je ne suis en ville que pour aujourd'hui. J'ai vu l'église. Merci. C'est tout. Votre cadeau est dans le tronc des pauvres. Merci.

Des pieds coururent prestement.

Le prêtre, pour la première fois de sa vie, bondit hors du confessionnal.

— Attendez !

Mais l'homme était parti. Petit ou grand, gros ou mince, pas moyen de le dire. L'église était vide.

En atteignant le tronc des pauvres dans la pénombre, il hésita avant de glisser la main. Il y trouva une tablette de chocolat géante, dite tablette familiale.

Un jour, mon Père, entendit-il murmurer une voix d'autrefois, *je rapporterai un cadeau béni par le pape.*

Ceci ? *Ceci ?* Le vieux prêtre tournait la tablette dans ses mains tremblantes. Mais pourquoi pas ? Qu'est-ce qui pourrait être plus parfait ?

Il voyait la scène. À Castel Gandolfo, un jour d'été à midi, avec cinq mille touristes serrés en une foule suante dans la poussière, et le pape, là-haut sur son balcon, agitant les précieuses bénédictions, et soudain au milieu du tumulte, dans l'océan de bras et de mains, une

main solitaire et brave tenant bien haut…

Et dans cette main, une glorieuse tablette de chocolat enveloppée de papier d'argent.

Le vieux prêtre hocha la tête, pas surpris.

Il enferma la tablette de chocolat dans un tiroir spécial de son bureau et parfois, derrière l'autel, des années plus tard, lorsque le temps étouffait les fenêtres, et le désespoir suintait sur les gonds de la porte, il sortait le chocolat et en grignotait un tout petit peu.

Ce n'était pas l'Hostie, non, ce n'était pas la chair du Christ. Mais c'était la vie. Et la vie était sienne. À ces occasions, pas souvent mais assez tout de même, lorsqu'il en mordait un peu, elle avait un goût (ô merci mon Dieu !), un goût d'une douceur incroyable.

---

[1] En français dans le texte.